

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XI. No 32  
Montreal, 6 Janvier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



AMUSEMENT D'AUTREFOIS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>,  
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 6 JANVIER 1900

## A SANG-FROID



— Oui, une nuit il y avait un grand fantôme qui se promenait... Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?...  
vous me l'avez promis!

— Oh! non, grand'mère, nous n'avons pas peur des fantômes!

## CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Fleurs Enfantsines!

Croyez-vous aux beaux titres de livres? à ces désignations qui, du coup, plaisent à votre oreille et vous donnent l'espoir de quelques bonnes heures de jouissances intellectuelles?

Moi, j'y crois.

Vous me direz que vous avez été souvente fois trompé.

Moi aussi.

Que de fois j'ai cru à la ceinture dorée, l'ai-je mise à la place de la renommée..

Je ne m'en répons pas. J'y allais en toute confiance.

Seulement, ces mécomptes m'ont rendu prudent, méticuleusement prudent.

Je n'y ai rien perdu, et encore moins ceux dont j'ai eu à apprécier le travail.

Je reviens à mon commencement: *Fleurs Enfantsines!*

Quel titre délicieux, suggestif..

C'est une jolie plaquette, reçue ces jours derniers, qui le porte.

Je l'ai ouverte avec cette crainte, devenue instinctive chez moi, d'être déçu.

Je ne l'ai pas été.

C'est un livret de genre inédit dans nos milieux: le livret destiné aux enfants, qui reste de A à Z un livre pour les enfants.

Je ne parle pas tant des gentilles silhouettes, des trois-quarts, ou des faces de ces soixante et quelques gentils petits triés sur le volet dans les produits d'une race qui fait encore bon et beau.

Pas cela: restant dans mon rôle, je ne m'attache qu'au texte de cette plaquette qu'a lancée dans le public Mlle Hermine Lanctôt et qui devrait trouver sa place dans toutes les bibliothèques de familles.

Cette littérature est saine, ensoleillée, exubérante de couleur locale, reconfortante (à la façon des contes de Perrault dont on disait qu'ils étaient sempiternellement neufs).

Nous applaudissons à ce charmant livre-cadeau; il tombe en bonne saison et, j'en suis persuadé, en bon terrain, car je suis de ceux qui croient fermement que le public canadien, tout inculte qu'on le dise, sait toujours apprécier une chose excellente quand il la trouve sous la main et sous l'œil.

Donc, nos plus sincères compliments à Mlle Hermine Lanctôt, pour son initiative vraiment nationale et son bon goût exquis.

MISTIGRIS.

## BATAILLE PERDUE POUR UN MELON

Le duc de Mayenne, chef des Ligueurs, aimait beaucoup la bonne chère; il passait à table tout le temps que son infatigable rival, Henri IV, le laissait tranquille. Rarement il en sortait sans avoir la tête échauffée, et c'est dans ces moments heureux qu'il battait en idée Henri IV, tandis que celui-ci le battait en réalité. Le jour de la bataille d'Arques, Mayenne dina copieusement, comme à son ordinaire. On lui avait servi un melon excellent, et il se disposait à le manger, lorsqu'on vint l'avertir que la cavalerie de Henri IV s'était imprudemment avancée dans un taillis, où elle serait surprise et écrasée, s'il voulait en donner l'ordre, et que dès lors l'armée des Ligueurs pourrait, à l'improviste, se jeter sur le camp ennemi.

Un moment, dit Mayenne, laissez-moi achever mon melon.

Peu d'instants après, un officier survient et lui fait un rapport semblable au premier. Même réponse: "Laissez-moi achever mon melon." Enfin on lui annonce qu'on aperçoit l'armée ennemie, et qu'il n'a plus que le temps de monter à cheval.

— J'ai fini, s'écrie-t-il avec un air de satisfaction.

Il monte à cheval, mais il est complètement battu: juste châtiement de son trop grand appétit pour le melon, ou plutôt de son intempérance et de son incurie.

## ENTRE ENFANTS

—As-tu des frères et des sœurs?

—Oui, deux frères et une sœur.

—C'est tout?

—Oui, j'avais deux sœurs; mais il y en a une qui s'est mariée.

## DANS LE SALON COIFFEUR

*Le barbier.*— Vos cheveux commencent à être clairsemés.

*Le client.*— Oui, je les traite pourtant de la meilleure manière. Je n'aime pas les cheveux trop forts.

*Le barbier.*— Vous devriez vraiment mettre quelque chose dessus.

*Le client.*— Aussi, c'est ce que je fais tous les matins.

*Le barbier.*— Puis-je vous demander quoi?

*Le client.*— Mon chapeau.

## ENTRE MASTROQUETS



— Je n' prétends pas que je n' mets pas d'eau dans mon vin, mais n'empêche que j' suis plus honnête que toi. Moi, j' mets d' l'eau filtrée; toi, tu mets d' l'eau de Seine.

QUESTION DE CUISINE



—Des rats ! Toujours des rats ! Je commence à en avoir assez de ce menu !

MOSAÏQUE

Voici que le corset revient sur l'eau, — si on peut s'exprimer ainsi.

Le corset a pour lui toutes les femmes, et contre lui tous les médecins. Tel éminent professeur à la Faculté de Paris déclare volontiers, devant témoins, qu'il ne permettra jamais à ses filles d'user de cet appareil avant leur mariage. Voici pourtant qu'un docteur étranger entreprend la réhabilitation du corset. L'histoire, qui a été contée récemment par un journal médical allemand, vaut d'être recueillie.

C'est à une exposition de peinture que cet honorable docteur a eu la révélation des bienfaits dus au corset. . . Vous ne saisissez pas ? Attendez. On avait organisé, à Dresde, une exposition des œuvres de Lucas Cranach. Notre homme se rendit, et comme, pour être amateur de peinture, il n'en est pas moins médecin, un trait commun à toutes les femmes représentées par le peintre le frappa vivement. Elles ont toutes, paraît-il, le dos rond. Que ce soient de grandes dames, dont ce peintre a peint le portrait, ou des figures de fantaisie, tirées de la Bible et de la mythologie gréco-romaine, une fâcheuse flexion de l'épine dorsale se remarque chez elles toutes. Lucas Cranach ne serait pas le seul peintre dont les œuvres offrent cette particularité. On pourrait constater que, si l'Adam d'Albert Dürer est droit comme un i, son Eve est loin d'offrir un aspect aussi satisfaisant.

Or, ni Albert Dürer, ni Lucas Cranach ne peuvent être soupçonnés d'avoir voulu corriger la nature. S'ils peignent les femmes avec un dos rond, c'est que les femmes qu'ils avaient sous les yeux étaient réellement affligées de cette disgrâce. Voilà le fait, dans sa brutalité. Mais ce fait appelle une explication. Pourquoi les femmes de ce temps avaient-elles le dos rond, tandis que celles des temps qui ont suivi ont eu et gardé un dos irréprochable ? Le docteur allemand a fait, comme il convenait, une hypothèse. Les contemporaines de Lucas Cranach, ou d'Albert Dürer avaient le dos rond, parce que le costume d'alors ne soutenait pas la taille aussi bien qu'il devait le faire plus tard. L'hypothèse une fois établie, il restait à la vérifier. C'est à quoi ce docteur se serait appliqué. Il aurait pour suivi de sérieuses études sur la conformation du dos, dans les temps et les

sociétés où le corset n'a pas été en honneur, et il aurait tiré de ses études cette conclusion que la femme doit au corset d'avoir un dos pareil, j'allais écrire égal, à celui de l'homme !

\* \* \*

Ainsi le corset, tant décrié, tant suspecté, par les médecins, aurait joué, dans l'évolution du type féminin, un rôle à la fois immense et avantageux ! Avant de contribuer à déformer la taille, comme il lui arrive si souvent de nos jours, le corset aurait commencé par donner à la femme l'attitude d'équité et fière que nous lui connaissons. Il faudrait faire réparation d'honneur au corset, retirer tout le mal qu'on en a dit et dresser une statue à l'homme de génie qui l'a inventé.

Renan a, quelque part, magnifiquement parlé de la couturière. Il a dit d'elle qu'elle collabore à l'œuvre divine, en aidant les jolies femmes à faire valoir leurs agréments, et les laides à cacher leurs défauts. "La couturière, s'écriait-il, fait ce qu'il y a de plus méritoire : elle crée de la beauté !" Que dire de la corsetière, et surtout de la première en date des corsetières, si les recherches du docteur Schlantz ont une réelle portée scientifique ? Il appartient d'abord aux femmes de répondre. Voudraient-elles avoir le dos rond, comme l'Eve d'Albert Dürer ? S'il en est une qui éprouve ce regret, qu'elle se lève et le dise ! Puis vient le tour des hommes : voudraient-ils que leurs femmes fussent les descendantes d'une race qui n'aurait jamais usé de baleines et de lamelles d'acier ?

OMNIBUS.

LE MOT DE LA SITUATION

— Mon cher, je digère au soleil, comme un boa.  
— En effet, vous me semblez goûter une complète bonatitude.

AFFREUX !

— Voulez-vous signer ceci, monsieur le député ?  
— Non.  
— Parfait, mais avant longtemps il faudra bien vous exécuter deux fois...  
— Comment cela ?  
— Vous devrez ré... signer.

SON GENRE ÉPISTOLAIRE

— Des nouvelles de ta femme ?  
— Oui.  
— Cela n'a pas l'air de te rendre gai.  
— Le fait est que non. Elle termine ainsi : De ta femme adorée et n'oublie pas de laver le chien.

LANGAGE FIN-DE-SIÈCLE

— Je vous aime de tout mon cœur.  
Et vos bras, qu'en faites-vous ?

UNE PREUVE MATÉRIELLE

Grand Dieu ! Qu'avez-vous à la figure ?  
— Un polisson m'a jeté un pot de peinture à la tête. Je l'ai fait arrêter et je conserve ma figure en cet état pour qu'elle serve d'exhibit.

CORRECTION PEU CHARITABLE

Cette imbêche d'Honorine qui dit qu'on me donnerait trente ans.  
C'est ridicule...  
Quel âge puis-je paraître avoir ?  
— Quarante.

LA CONTAGION GUERRIÈRE

— Mais qu'est-ce que tu veux donc ?  
Je veux m'engager pour aller au Transvaal, moi, na !  
Tu es trop petit !  
Le temps d'y arriver et je serai grand !

UNE CONSULTATION

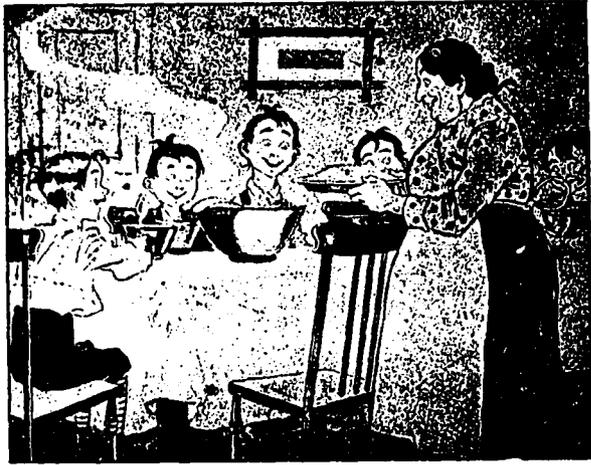
Maman, est-ce vrai que tu souffres quand tu me punis ?  
Oui, je souffre encore plus que toi.  
— Comme cela me fait plaisir.

COMMENTAIRE DE TOTO



Est-ce que vous avez des pieds de cochon ?  
Oui, mon petit ami.  
— Alors, ça doit bien vous gêner pour marcher avec !

## ENFANTS BIEN ATTRAPÉS



I

La mère. — Celui qui mangera le plus de gâteau aura le plus gros morceau de pouding...

## JANVIER

Il fait froid !... La neige tombe,  
C'est janvier,  
On ne voit plus ni colombe,  
Ni laurier :

On ne voit plus l'hirondelle  
En passant,  
Ni la blanche tonnerelle  
Voltigeant :

On ne voit plus sur les branches  
Les pinsons,  
Ni sur l'écluse, les dimanches,  
Les garçons :

On ne voit plus trembler l'onde  
Du ruisseau ;  
Et l'on n'attend plus le monde  
Du hameau :

On ne voit plus les vallées  
Aux prés verts ;  
Les grands bois et les allées  
Sont déserts :

On ne voit plus courir l'ombre  
Du soleil,  
La nature s'endort, sombre,  
Sans réveil :

On ne voit plus lis, ni rose,  
Ni bleu,  
Tout est noir, triste, morose,  
Inquiet :

Il fait froid ! La neige tombe,  
C'est janvier,  
On ne voit plus ni colombe,  
Ni laurier !

VICTOR COMPAS.

## UN MENAGE D'OUVRIERS

( POUR LE JOUR DE L'AN )

JEANNE.—Qu'est-ce que tu as !

PIERRE.—Je n'ai rien.

JEANNE.—Mais si, tu as quelque chose.

PIERRE.—Eh bien ! oui, j'ai quelque chose. J'ai que l'année va finir et que c'est bête !

JEANNE.—C'est bête, quoi ?

PIERRE.—La vie que je mène depuis que je vois commencer et finir les années. Je me lève de grand matin : je m'éreinte tant que dure le jour ; le soir, je rentre et je me couche. Et c'est trois cent soixante-cinq fois de suite la même chose. Il y en a qui font de bons diners, qui boivent du vin cacheté, qui vont au spectacle, qui voient du pays. Moi, je travaille. Et puis encore ! Je travaille. Et puis toujours ? Je travaille. Où est la satisfaction ? Si encore je pouvais me dire : " Ça te profite mon bonhomme ; tu sues, mais tu amasses ; quand tu seras vieux, tu te reposeras. " Mais non. C'est à peine si j'arrive à faire toucher les deux bouts, et quand le terme de janvier arrive, ma toquante est deux fois sur quatre forcée de se rappeler le chemin du clou. Il ne m'est seulement pas permis d'être malade : la smalah crèverait de faim. Est-ce vrai ?

JEANNE.—Eh ! sans doute, c'est vrai. Mais que veux-tu y faire ? Est-ce que tu t'imagines que je suis mieux partagée ? Tu te lèves de bonne heure, mais je suis debout avant toi pour te faire chauffer la soupe. Quand tu es parti, c'est le tour d'Auguste ; ensuite, c'est le tour de Nénette ; ensuite, c'est le ménage. Ça n'est pas bien beau ici ; raison de plus pour que ça soit propre. Je lave, je raccommode, je couds, je fais tout moi-même, tu le vois bien, et je trouve encore le moyen de gagner mes dix sous à travailler pour la confection. Est-ce que j'en suis plus avancée ? Est-ce que j'ai seulement une robe à me mettre ? Est-ce que je m'amuse toute la journée, là, à aller, venir, à cuisiner, à rapetasser ! Ah ! si j'avais su tout cela quand j'étais jeune fille ?

PIERRE.—Tu ne te serais pas mariée ? Tu aurais bien fait !

JEANNE.—Je ne dis pas cela. Mais franchement, la vie est trop bête. Petite fille, on me faisait porter mes frères qui étaient plus lourds que moi et on me battait quand je les laissais tomber ; apprentie, on ne me donnait pas à manger tout mon soûl.

PIERRE.—Moi, on me donnait des coups de pied.

JEANNE.—A dix-huit ans, je t'ai rencontré. Notre petit Auguste est venu que je n'en avais pas vingt. En cherchant bien, qu'est-ce que je trouverais de bon ! Le jour de ma première communion ? Le jour de mes noces ? Depuis, ça n'est pas un reproche, mais la peine l'a toujours emporté sur le plaisir.

PIERRE.—Je savais bien que tu serais de mon avis. Vois-tu, Jeanne, dans ce monde, l'argent est tout, le travail n'est rien. Il y a des farceurs qui vous disent : " Épargnez, assurez-vous, placez votre argent à une caisse pour quand vous serez vieux. " Mais, pour placer son argent, il faut en avoir, et nous sommes obligés de regarder à deux sous, tu le sais aussi bien que moi. J'ai beau me tourner de tous les côtés, je ne vois rien. On ne devrait jamais penser à ces cho-es-là, ça rend fou. Il y a des moments où l'on enverrait tout promener. Je suis comme ça, ce soir. Pour un rien, j'irais voir ce qu'il y a au fond de la Seine ; ça serait toujours moins embêtant que de vivre comme je vis !

JEANNE.—J'ai eu souvent de ces idées en retirant mes fers du fourneau. Le feu était rouge et le charbon sentait. L'envie me prenait de boucher les fenêtres et de me coucher sur le lit avec Nénette dans mes bras. La pauvre enfant ne sera pas plus heureuse que moi. Peut-être le sera-t-elle moins.

PIERRE.—Voilà ce qui s'appelle finir gaiement l'année.

JEANNE.—Ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas, si les uns ont tout et les autres n'ont rien. Nous n'avons pas de reproches à nous faire...

PIERRE.—A quoi cela nous sert-il ?

\* \* \*

AUGUSTE.—Bonsoir p'pa, bonsoir m'man. (Il leur tourne le dos et va au petit lit de sa sœur.) Bonsoir, Nénette.

NÉNETTE, réveillée en sursaut, pleurant.—Heu ! heu ! heu !

AUGUSTE.—Oh ! la grande dinde qui pleure ! Veux-tu bien te taire ! Veux-tu bien faire risette de suite ! (Il tire un petit maréchal ferrant d'un sou avec son marteau fiché dans la poitrine, qui se lève et s'abaisse à volonté.)

NÉNETTE, étendant les mains avec aridité.—Pour moi ?

AUGUSTE.—Si vous êtes sage.

NÉNETTE.—Je suis sage. Je dors.

AUGUSTE.—Je ne t'en demande pas tant. Embrasse-moi. M'aimes-tu ?



II

...Grand Dieu ! quel appétit !...

NÉNETTE.—Oh ! oui, oui.

AUGUSTE.—Voilà le maréchal, le maréchal de France, le seul et unique maréchal ; Il est en bois et va sur l'eau ! tableau ! Prix : cinq centimes, un sou ! Prends garde de le casser ! (La petite tient le joujou : elle le regarde en extase. La curiosité agrandit ses yeux. Tout à coup, elle le pose devant elle et se met à taper ses mains l'une contre l'autre. Son frère lui fait risette. Tous deux sont rinchés.)

JEANNE.—Les as-tu vus ?

PIERRE.—Oui, les pauvres enfants ne savent rien de rien. Ils s'amusent.

JEANNE.—Je te dis qu'ils s'adorent. Elle n'est contente que quand il est là.

PIERRE, à genoux devant le berceau.—Mais c'est vrai qu'il est très bien, le maréchal, et ressemblant ! On lui menerait un cheval à ferrer.

NÉNETTE.—Papa !

PIERRE.—Hein ! Comme elle me connaît ! Dis donc, la mère, on voit tout de suite qu'elle n'a pas été changée en nourrice, celle-là ! (Il rit.)

JEANNE.—Que t'es bête ! Te voilà bien ! (Elle rit.)

PIERRE.—C'est les enfants...

TONY RÉVILLON.

## BENE MERENTI

Récompense économique du grand-père à son jeune collégien.  
—Six prix, trois accessits pour ton examen de fin d'année !... tu as droit à une récompense. Va embrasser ta grand'mère ?

## AU BUREAU DE PLACEMENT

Lui.—Je voudrais une servante qui puisse faire la cuisine, servir à table, coudre les boutons, qui soit toujours de bonne humeur, condescendante, obligeante, qui ne sorte pas le soir et n'ait pas peur de l'ouvrage.  
Le gérant.—C'est un article très rare. Je pourrais cependant vous conseiller de vous marier.

## LA MORT DU CANARI

TOURNEZ VOTRE LANGUE SEPT FOIS AVANT DE PARLER

J'ai possédé jadis un petit canari, clair comme un bouton d'or et doué d'une voix harmonieuse à plaisir. Son corselet semblait tissé d'une soie antique, de ces soies vénitiennes qu'on trouve brodées sur les chasubles des vieux prêtres d'autrefois et qui gardent dans leurs tons, pâlis par le temps, un éclat joyeux de jour de fête... Oh ! ce n'était pas ce jaune aux reflets verts des canaris que tout le monde connaît ; il avait, pour lui seul, gardé cette couleur ensoleillée comme un manteau de grand seigneur qu'il eût conquis dans le monde des oiseaux. Et sa tête se redressait, fière, sous une toque de plumes, plus claires, de barbettes blanches unies par les souffles caressants de la brise en aigrettes cascadeuses.

Mais son aspect de mignon aux manières douces n'était rien auprès de sa voix charmeuse. Le rythme aigu des chants de sa race était chez lui tempéré par des intonations calmes, veoutées comme un duvet de pêche. Aux claironnades des chants de gaité, il mêlait toujours un recoulement tendre qui, loin de détonner, accompagnait délicieusement les cascades de notes sonores.

Et son chant était à la fois le chant d'allégresse et le chant d'amour...

Or, lorsque auprès de ma mie aimée s'ouvrit le roman de nos amours, il s'élança sur les perchoirs, puis, regardant en face le soleil qui le noyait d'or jaune, entonna la plus belle cantate du monde sur un rythme si élevé qu'il nous fit tressaillir. Les notes sortaient de sa gorge comme les perles d'une eau qui s'échappe et montaient précipitées, sonores, avec parfois des roulades qui se prolongeaient. Penché sur les lèvres de l'aimée, buvant le sourire de son cœur, j'écoutais cette vivifiante harmonie qui nous versait l'espoir.

De long jours s'écoulèrent et je n'entendis plus cet élan sublime du petit canari que j'aimais. Certes, sa voix chantait encore les printemps qui s'ouvraient, les soleils qui naissaient... elle disait encore des adieux des crépuscules d'été, elle disait toujours les arcs-en-ciel qui suivent les orages, mais point de cette éclatante fanfare chantant la naissance de notre amour, célébrant les aveux qui avaient doré ce premier jour.

Et j'avais comme oublié le talent de mon ami lorsque le malheur vint, terrible, briser le lien qui m'unissait à Elle...

Je pleurais alors comme pleurent les êtres qu'on abandonne, je pleurais comme pleurent les âmes simples lors des premiers chagrins, lorsque le même chant éclate, sonore, m'emplissant d'un souvenir douloureux...

Je regardai le pâle oiseau dressé sur ses pattes légères et relevant sa tête pour lancer les chants de jadis. Ses roulades se faisaient plus sèches et les notes élevées partaient en fusée avec des secousses moins adoucies...

Je frémissais, non plus de cette joie qu'il avait versée par l'allégresse de ses chants d'aurore, mais d'une douleur qui grandissait. Oui, cet hymne venait du désespoir, ces accords aigus, tous sur un ton mineur, c'était la voix de mon cœur meurtri qui pleurait sa détresse!

Les roulades, peu à peu, se changeaient en notes aigües lancées d'une voix blessée. Tout était douleur dans ce chant nouveau, dans ce chant sonore qui rappelait l'hymne des amours naissantes...

Soudain, ce fut un spectacle qui me brisa le cœur, sous une note puissante, de sa gorge agitée jaillit un flot de sang d'un rouge ardent qui étincela en gouttelettes vives et gicla sur le sol.

Et la pauvre bestiole s'affaissa exhalant avec son âme le dernier chant de mon amour brisé.

HENRY DES NOPALS.

## LA VICTIME

*L'étranger (sympathique).*—Votre mari semble être la victime du tabac.  
*La femme.*—Non, c'est moi.

## ENFANTS BIEN ATTRAPÉS — (Suite et fin)



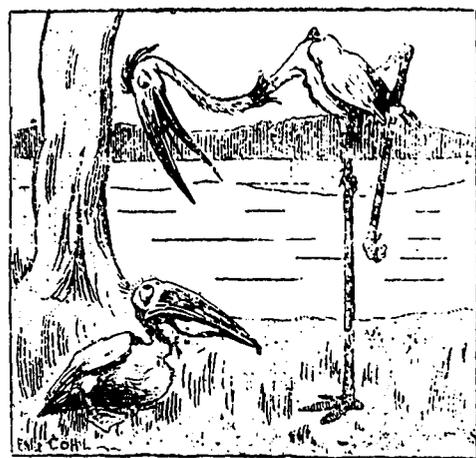
III

... Ah ! vous ne voulez pas de pouding. Alors, je le conserverai pour le souper de votre père.



I

—Vous avez bien de l'audace, mon petit ami, de vous installer dans mon chemin ! Allons, ouste, filez de là, espèce de pierrot ? ...



II

Qu'est-ce que vous dites ?

## DIPLOMATE

*L'institutrice (fort jolie).*—Toto, cite-moi une beauté naturelle.  
*Toto (pas fort sur sa leçon).*—Vous, maunzelle...

## UN NOUVEAU PROCÉDÉ

*Le père (passablement ennuyé).*—M. Gatiem, vous venez voir ma fille depuis sept ans. Avez-vous l'intention de l'épouser ?  
*Gatiem.*—Vous êtes ma Providence ! Demandez-lui son opinion...

## FAIT PAR D'AUTRES

*M. Philidor.*—Entre nous, dansez-vous sur vos orteils ?  
*Mlle Gatiem.*—Entre nous encore, je vous dirai que non. Il y a des danseurs qui se chargent de cela.

## TOTO EXPLIQUE

—Grand-papa est si distrait qu'il marche sans penser à rien. Puis il se rappelle ce à quoi il pensait et finit par oublier que ce qu'il pensait être la chose à laquelle il pensait était tout à fait autre chose que ce qu'il voulait se rappeler.

## SAUF VOTRE RESPECT

Lorsque dans la conversation, un Arabe parle d'une femme, il ajoute souvent après le mot *mra* (femme), celui de *hachak* (sauf votre respect !). Cette expression est prononcée afin de s'excuser, auprès de l'auditeur, de l'entretenir d'une chose dont on ne doit pas causer.

Après avoir parlé du *dhab* (âne) du *ballouf* (pore), les Arabes ajoutent aussi *hachak*.

## ENTRE VOISIN

*Brigide (servante de Mme X).*—Pardou, madame, mais ma maîtresse m'envoie vous demander de faire jouer votre jeune fille sur l'harmonium cet après-midi.

*Mme X (flattée).*—Mais certainement. Votre maîtresse aime beaucoup la musique ?

*Brigide.*—Ce n'est pas pour cela. Le propriétaire de la maison doit venir aujourd'hui et ma maîtresse veut lui demander une réduction dans le prix du loyer.

## ECHO DU TRANSVAAL

—Et vous en avez fait courir cinquante ?  
—Oui, et si fort, que j'en avais deux sur mes talons.

## UN COMPLIMENT

*L'hôte (de la veille).*—J'espère que vous vous êtes bien amusé hier ?  
*Lui (qui veut renchérir).*—Oh ! oui, et avec ça que nous, nous pouvons nous amuser n'importe où.

## APRÈS LES ÉTRENNES

—Avez-vous aimé ce petit chien que j'ai donné à votre femme ?  
—Assurément, il est mort le jour des Rois. Vous avez un goût sûr et délicat.

## SCÈNE INTIME

*Elle.*—Il faut être un fou pour discuter avec une femme...  
*Lui.*—Tu as raison, pour une fois.

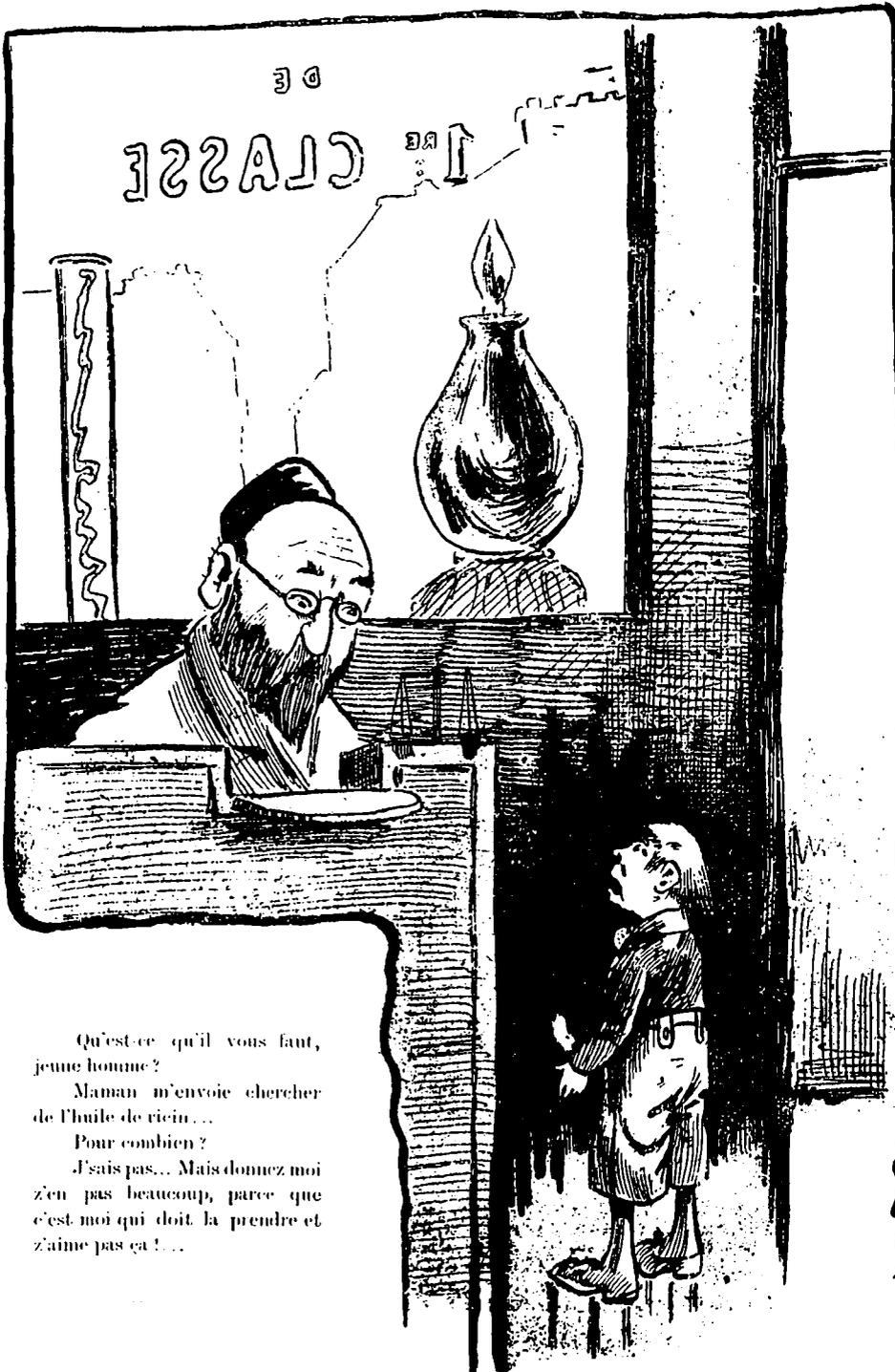
## EN COUR

*Le juge.*—Vous êtes accusé d'avoir volé un jambon. Ne niez pas : la police vous a pris au moment où vous l'emportiez sous votre bras.  
*L'inculpé.*—Pardou, monsieur le juge. Ce jambon, je ne l'emportais pas. Nous cheminions simplement, côte à côte, comme deux frères.

## TRÈS PROBABLEMENT

—Qui a dit : " Les principes avant les hommes " ?  
—Évidemment quelqu'un dont le candidat avait un mauvais dossier.

## LES ENFANTS MARTYRS



Qu'est-ce qu'il vous faut, jeune homme ?  
Maman m'envoie chercher de l'huile de ricin...  
Pour combien ?  
J'sais pas... Mais donnez moi z'en pas beaucoup, parce que c'est moi qui doit la prendre et z'aime pas ça !...

## CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Encore une autre question qui se pose au passage d'une année à une autre : "Est-il difficile de savoir longtemps à l'avance quel jour tombera le premier de l'an ?" Ce qui revient à cette question plus générale : "Trouver le jour de la semaine qui correspond à une date donnée du siècle actuel." Non, ce n'est pas bien compliqué ; mais il faut se livrer à un petit calcul, et ceux qui n'aiment pas les petits calculs trouvent toujours que c'est difficile.

M. de Parville écrit qu'il possède un exemplaire d'un petit volume assez rare, qui fut publié, en 1840, par Warin Thierry, sous le titre de : "Calendrier usuel pour 2,200 ans, contenant les calendriers pour trouver, sans calcul, les dates depuis l'an premier de Jésus-Christ, jusqu'en l'an 2200." Rien de si simple. Quel était, par exemple, le jour correspondant au 27 janvier 1838 ? On ouvre le livre, et à la page convenable, on trouve dans le calendrier de 1838 : 27 janvier, *Samedi* ! Quel jour correspondait au 26 juin 1890 ? On lit de même 26 juin *Jendredi* ! Et ainsi de suite.

C'est fort bien. Mais il faut posséder le livre, celui-là ou un autre. Aussi, les mathématiciens se sont ingénies à trouver un moyen de se passer de tableaux indicatifs. Et l'on a imaginé de nombreuses méthodes. Nous n'aurions que l'embarras du choix. Ainsi, encore dernièrement, M. Stabler, des Etats-Unis, a communiqué à la Société américaine de mathématiques un procédé nouveau, ou à peu près, qui semble simple à l'énoncé et qui, en réalité, réclame encore beaucoup de patience. Nous avouons préférer encore celui qu'a fait connaître antérieurement M. Loughnon. Il exige certaine attention pour être appliqué ; mais c'est peut-être le plus rapide et plus facile à se rappeler.

Comme il est de circonstance et qu'il peut se trouver encore des curieux aimant les petits calculs, nous l'indiquerons brièvement.

Quel jour correspond à une date donnée du dix-neuvième siècle ? Ainsi, quel était le jour correspondant au 26 juin 1890 ?

Pour résoudre le problème, il suffira d'additionner trois nombres, de

diviser le total par sept. Le reste indiquera le jour demandé.

Les trois nombres à additionner sont :

- 1o Le quantième ou le numéro du jour dans le mois ;
- 2o Le chiffre définissant le mois ;
- 3o Le nombre définissant l'année.

Ces trois nombres traduisent les trois données du problème : le quantième, le mois, l'année. C'est élémentaire.

L'artifice imaginé pour simplifier l'opération consiste tout bonnement à transformer en nombres convenables les jours, les mois et les années.

Les jours, on les représente par les chiffres suivants : lundi 1, mardi 2, mercredi 3, jeudi 4, vendredi 5, samedi 6, dimanche 0. Il suffira de se rappeler une fois pour toutes cette énumération facile à retenir : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 0.

Le quantième reste ce que nous savons, le numéro d'ordre dans le mois.

Les mois, on les numérote ainsi : janvier 1, février 4, mars 4, avril 0, mai 2, juin 3, juillet 0, août 3, septembre 6, octobre 1, novembre 4, décembre 6. C'est là le tableau le moins aisé à retenir : mais, avec un peu de bonne volonté, on le gravera dans la mémoire.

Enfin, reste le troisième nombre à mettre en ligne. C'est celui qui présente l'année considérée. On l'obtiendra sans peine comme il suit. On recherchera l'année bissextile qui précède immédiatement l'année donnée du siècle. Ainsi, pour 1890, l'année bissextile venant avant est 1888. On retranchera 88 de 100 (100 représentant le siècle) et l'on aura 12. Ce n'est pas encore fini. On divisera le reste 12 par 2, ce qui donnera 6. Et finalement, on ajoutera encore le nombre d'années écoulées depuis la dernière année bissextile, soit ici, de 88 à 90, deux ans. Le résultat sera 6 plus 2, ou 8.

Tout cela semble quelque peu compliqué, mais ceux de nos lecteurs qui aiment les récréations intellectuelles sauront bien se retrouver.

On s'est procuré ainsi les trois nombres dont on a besoin : le quantième, soit, dans le cas actuel, 26 ; le mois de juin, soit 6 ; l'année, soit 8, correspondant à 1890. Il ne reste plus qu'à diviser le total, soit 26 plus 6 plus 8, ou 40, par 7. Ce qui conduit au reste 4. Or, 4, dans le tableau précédent des jours de la semaine, c'est jeudi. Ainsi, jeudi est le jour correspondant au 26 juin 1890.

KODAK.

## MA MONTRE !

On est toujours à l'affût de quelque petit jeu de société un peu neuf, car des vieux, des connus, des archi-connus, il n'en manque pas. En voici un qui, croyons-nous, se trouve dans les conditions demandées. Il est des plus faciles, des plus simples, et nous le garantissons, pour l'avoir expérimenté dans diverses petites réunions, des plus amusants.

Vous êtes quelques personnes, grandes ou petites, réunies autour de la table où l'on vient de servir le thé, ou dans la journée au jardin, si le temps le permet. Vous vous adressez à l'une d'elles et vous lui proposez le pari suivant :

"Je vous donne cinq francs, ou même dix francs, si, cinq fois de suite, à chacune des questions que je vous poserai, vous répondez simplement : "Ma montre."

C'est un jeu d'enfant : comment n'accepterait-on pas ? Et on commence. Par exemple :

— Dans quel département se trouve Paris ?

— Ma montre.

— Quelle distance y a-t-il d'ici à Saint-Petersbourg ?

— Ma montre.

— Ah ! vous connaissez le jeu ? vous dériez-vous alors, avec une telle sincérité que, neuf fois sur dix, on vous répond, au lieu de : "Ma montre" :

— Pas du tout, je ne le connais pas.

Et vous avez gagné. Et vous proposez de recommencer, et, naturellement, à toutes vos questions on répond correctement, car on se tient sur ses gardes. Vous n'avez alors d'autre ressource que de formuler ainsi la cinquième question :

— Et maintenant, qu'allez-vous me donner pour vous avoir appris ce petit jeu ?

— Ma montre.

Vous n'avez plus qu'à conclure :

— C'est bien, j'accepte. Voici les dix francs, donnez-moi votre montre."

S. J.

## ENTRE MÉDECINS

— Est-ce que ce cas demande consultation entre nous ?

— Oui, le client est riche.

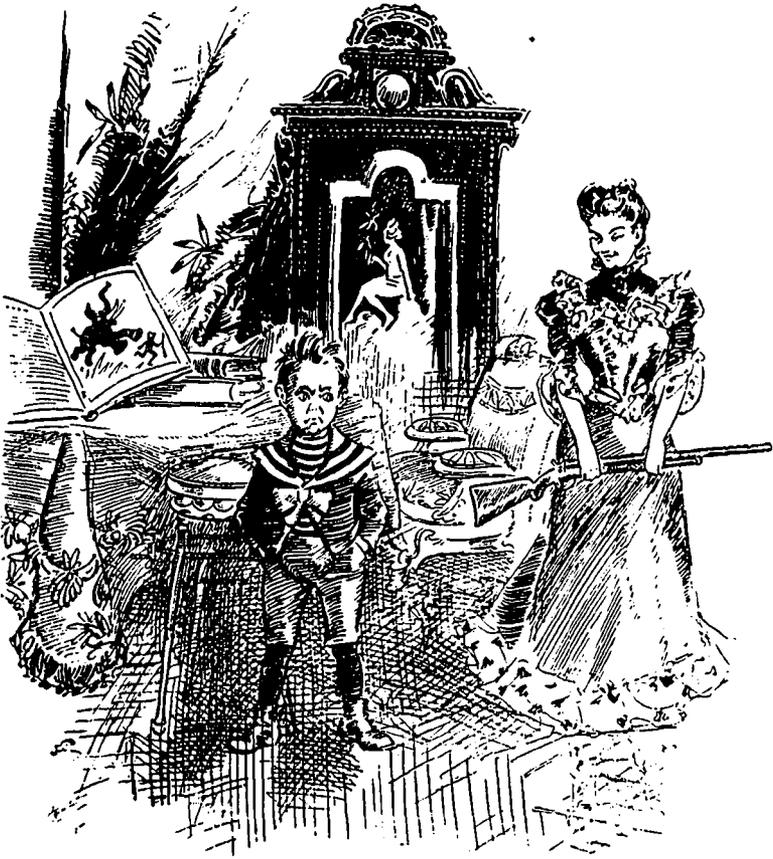
## CHEZ LES CANNIBALES



— Le missionnaire anglais que j'ai tué hier était un homme dur.

— Je crois bien... Voilà cinq heures qu'il bout dans la marmite et je ne peux pas encore planter ma fourchette dedans.

## LA LOGIQUE DE TOTO



—Je vais serrer ce fusil pour jusqu'à ce que tu sois plus vieux.  
—Parfait, maman ; mais vous en ferez autant pour ces livres sur les affaires d'Afrique.

## COURRIER FEMININ

Plusieurs grandes dames de la cour d'Angleterre viennent de former une association : prises d'un beau zèle, elles souhaitent une réforme du costume féminin. Avec l'autorité que leur donne leur nom et leur fortune, soutenues discrètement par la reine Victoria et la princesse de Galles, elles cherchent à combattre une partie des afféteries et des fanfreluches que la mode et l'usage imposent aux femmes en vue et qui d'ailleurs constituent souvent le meilleur de leur charme.

Il y a un article du programme adopté par ces ligueuses d'un nouveau genre qui ne peut manquer de soulever beaucoup de discussions. Elles prétendent que l'habitude du décolletage, dans les cérémonies ou dans les bals, est tout à fait inconvenante, et désormais elles entendent s'y soustraire autant que possible. Sur un sujet aussi spécial, tout dépend, c'est le cas de le dire, du point de vue auquel on se place. Il n'est pas étonnant qu'une pareille initiative soit partie de la cour d'Angleterre. Excepté dans les cérémonies officielles, la reine porte d'ordinaire des costumes d'une simplicité proverbiale.

Si la vieille reine Victoria est la plus simplement vêtue des souveraines, la tsarine est au contraire celle qui se montre dans les costumes les plus riches. Au début de son règne, la tsarine avait manifesté un dédain assez prononcé pour les complications excessives de la toilette. Mais les grandes dames de la cour de Russie sont toutes somptueusement vêtues ; l'impératrice a dû, pour des raisons de convenances, se résigner à devenir la dame la plus élégante de l'empire. La tsarine est actuellement la souveraine d'Europe dont les costumes sont les plus magnifiques. Certaines de ses robes de cérémonies sont littéralement faites de dentelles d'or.

A la cour d'Allemagne, il y a quelques années déjà, l'impératrice avait proposé, elle aussi, une réforme de la toilette féminine. On allait devenir plus simple ! L'austérité allait régner ! Mais ce beau feu n'a pas duré. C'est que l'impératrice a personnellement une grande admiration pour les jolis costumes. Et puis il s'agit d'encourager le bon goût (?) allemand encore dans l'enfance.

Le *kaiser* veut que sa cour soit vraiment impériale et ne ressemble pas à une cour de province. Aussi douze couturières sont-elles continuellement au travail dans l'appartement même de l'impératrice, sous la direction d'une grande dame de compagnie de la cour. Quelquefois, quand l'impératrice va partir en voyage ou au début des saisons, le petit bataillon des couturières officielles compte jusqu'à quarante représentantes. Le bleu et le blanc sont les couleurs favorites de l'impératrice.

A la cour d'Italie, la reine Marguerite, si elle sait, quand il le faut, se vêtir en reine, n'a pourtant en matière de toilette qu'une passion singulière, celle des mouchoirs de dentelle. Les plus extraordinaires de ces objets, qui existent au monde, lui appartiennent. L'un de ses mouchoirs est évalué à plus de \$2,400. Il est l'œuvre de trois artistes denteliers qui l'ont créé

et embelli pendant des années. Ce magnifique et prestigieux mouchoir res semble à une éblouissante pellicule. Si on le plie, il disparaît dans la main ; si on le presse, on peut le faire entrer dans une coquille de noix. On comprend la passion d'une souveraine pour ces créations dues à des artistes industriels. Mais, c'est égal ! C'est beaucoup de temps et d'argent perdu pour un mouchoir.

Maintenant, une question se pose. Que deviennent les robes des souveraines ? Généralement, quand elles ont été condamnées à ne plus être portées par la majesté impériale ou royale — et cela leur arrive vite — elles sont prises par une sorte d'intendante, qui les remet à des ouvrières, afin que leur aspect soit modifié, et que personne ne puisse se douter de leur illustre provenance.

Puis, elles sont vendues à des marchandes à la toilette qui en tirent un excellent parti.

On raconte que les actrices et les directeurs de théâtre sont parmi les meilleurs clients de ces revendeuses. Mais quelle déchéance pour une robe de cour ! Avoir figuré deux ou trois fois dans les pompes des cérémonies impériales, et aller ensuite essayer les planches de la scène, être portée par des reines de fantaisie dans des palais de carton peint !

XXX.

## LA POSTE EN CHINE

Avec l'augmentation de la population et des relations commerciales, le besoin s'est fait sentir dans tout l'Empire de services postaux plus rapides et plus réguliers. En l'absence de toute organisation officielle, les maisons de commerce des grandes villes se sont syndiquées et ont ouvert un peu partout des bureaux de poste, qui se sont multipliés dans chaque ville, au point de dépasser le nombre de 30 à Hong Kong, celui de 200 à Chang-Haï, etc. Souvent, les syndicats d'une même province ou localité entrent en concurrence les uns avec les autres ; les agents de compagnies rivales vont alors de maison en maison offrir leurs services et faire leurs boniments.

Comme moyen de transport pour lettres et colis, on se sert de chevaux, de mulets, à l'occasion aussi de courriers à pied ; on emprunte si possible la voie des cours d'eau que les petits bateaux de poste remontent ou descendent.

Il n'y a pas de taxes fixes ; les différents syndicats les élèvent ou les abaissent, suivant le nombre des demandes, la distance, le poids des envois, etc. L'affranchissement d'une simple lettre peut donc varier énormément. Avec une pareille organisation, on pourrait tout craindre de messieurs les brigands. Mais il est avec les coquins des accommodements : les brigands chinois forment des espèces de corporations qui sont cantonnées dans chaque province. Une entente, moyennant une taxe à déterminer, des compagnies postales avec le chef des brigands de chaque province met les envois postaux à l'abri de toute espèce de coup de main ; et même les brigands officiels de la province les défendent contre toute attaque de la part des malandrins non syndiqués et qui agissent pour leur propre compte.

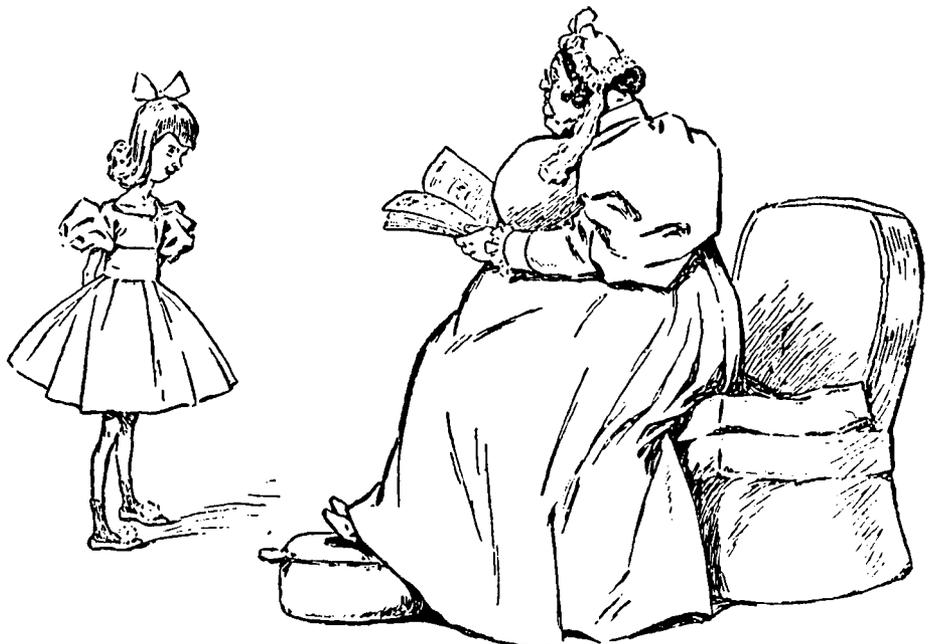
Outre ces services postaux organisés par les maisons de commerce, il y a des postes officielles, mais qui ne transportent que les messages impériaux, la correspondance des mandarins, etc. Le service officiel est sous les ordres du ministre de la guerre et coûte au Trésor des sommes fabuleuses.

Enfin les étrangers ont créé dans tous les ports ouverts des agences postales à l'usage de leurs nationaux : ce qui contribue encore à donner à la poste, en Chine une étonnante complication.

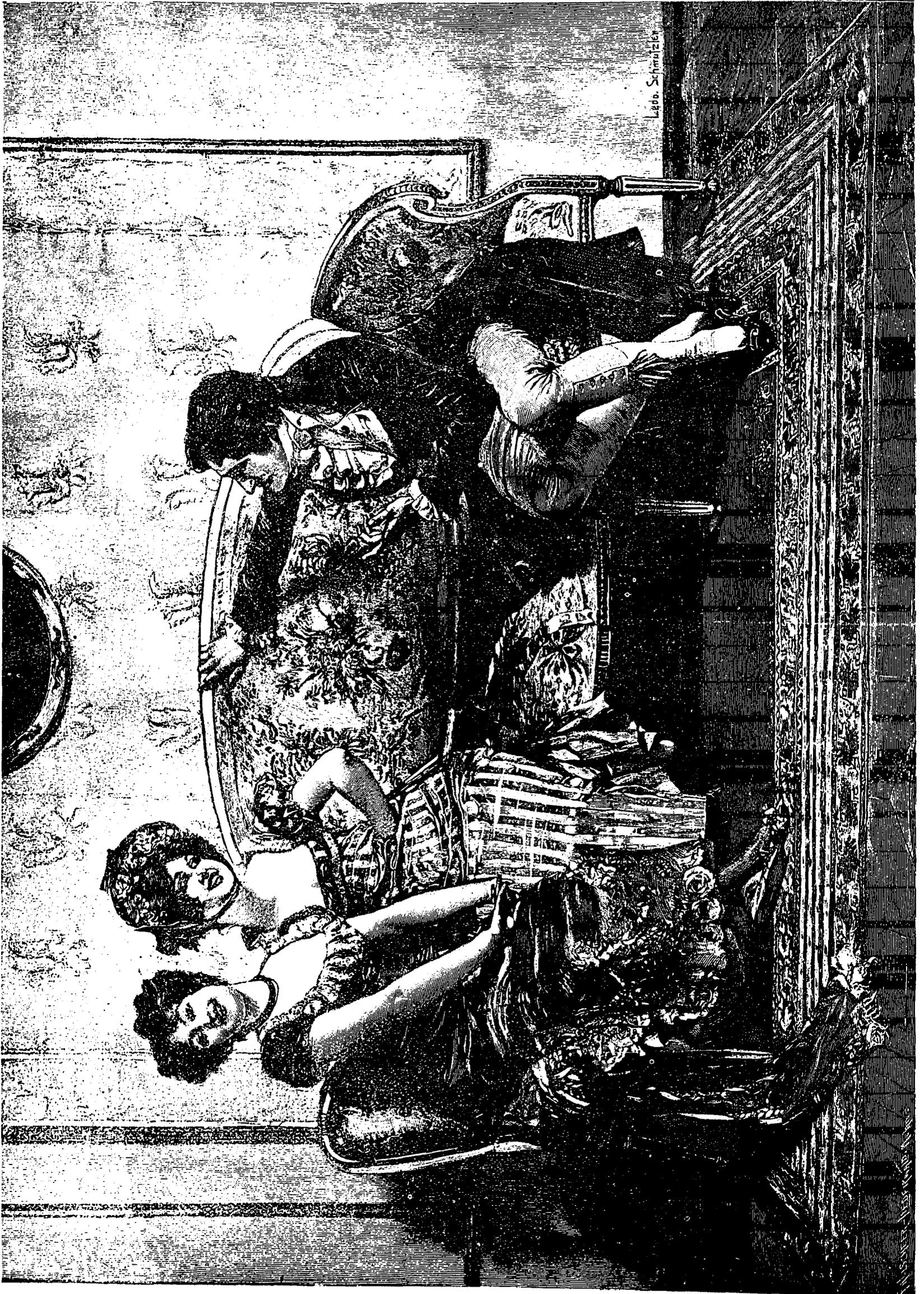
—Mon fils fera un excellent vocaliste : il a cela dans lui.

—Pourquoi ne le faites-vous pas soigner tout de suite.

## L'ŒIL AUX AFFAIRES



Oh ! tante chérie, si vous aviez voulu me prêter un de vos bas . . .



Léop. Schmitzler

LE GALANT ET LES DEUX COQUETTES.

## LE REPRÉSENTANT



Elle.—Toto, pourquoi restes-tu dans le salon à cette heure ?  
Toto.—Parce que papa est absent et que je suis le seul gardien de la famille.

## ÉPIPHANIE

*Donc, Balthazar, Melchior et Gaspar, les Rois Mages,  
Chargés de nefs d'argent, de vermeil et d'encens  
Et suivis d'un très long cortège de chameaux  
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images.*

*De l'Orient lointain ils portent leurs hommages  
Aux pieds du Fils de Dieu né pour guérir les maux  
Que souffrent ici-bas l'homme et les animaux ;  
Un pays noir soutient leurs robes à ramages.*

*Sur le seuil de l'étable où veille saint Joseph,  
Ils étent humblement la couronne du chef  
Pour saluer l'Enfant qui rit et les admire.*

*C'est ainsi qu'autrefois, sous Auguste César,  
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe,  
Les Rois Mages Gaspar, Melchior et Balthazar.*

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

## SYLVESTRE ET JEANNINE

La messe de l'An venait de finir et tandis que la foule des fidèles s'écoulait lentement à travers les rues étroites et tortueuses de Saint-Malo, l'abbé Paterne, rentré dans la sacristie, s'appropriait à déposer les ornements sacrés, pour revêtir sa chaude douillette, et regagner le logis bien clos où l'attendait un feu clair, un moelleux fauteuil, un bon petit dîner, toutes choses auxquelles, fût-on un saint, il est permis de penser avec une jouissance intérieure, surtout lorsque la tourmente fait rage au dehors et que l'on est presque octogénaire.

Déjà, son filleul, Sylvestre, avec la vivacité et l'impatience de son âge, avait échangé sa robe rouge et sa calotte d'enfant de chœur pour une veste de bure et un bonnet de loutre moins brillants mais plus chauds ; et, sa lanterne à la main, il entra ouvrit la porte, quand elle fut doucement poussée du dehors, et une petite fille, se glissant par l'entrebâillement, s'approcha de l'abbé et le tira par son surplis.

—C'est-y vous qui êtes l'abbé Paterne ? demanda-t-elle.

—Oui, ma petite, c'est moi ; que désirez-vous ?

—Mon papa est très malade, et il m'a dit : Va trouver l'abbé Paterne, c'est lui qui m'a fait faire ma première communion, il ne refusera pas de venir à la prière d'un enfant à l'heure même où une nouvelle année commence. . . Alors je suis venu vous chercher avec Kado.

La fillette avait une physionomie sérieuse sous ses cheveux en broussaille, un regard clair, bien que voilé par les larmes. Elle parlait sans effronterie ni timidité, avec quelque chose de résolu, de déterminé, assez rare chez les enfants de son âge.

—Je te suis, ma petite, dit l'abbé en préparant les saintes huiles, tandis que Sylvestre s'armait de sa clochette, tout en souriant à la fillette.

Sur le seuil, un homme attendait ; il salua gauchement le prêtre, et, sans répondre à ses questions autrement que par un sourd grognement, il se mit à marcher silencieusement devant lui.

Le petit garçon, obéissant à l'attraction de l'enfance, voulut prendre la main de sa compagne, mais elle la lui retira brusquement.

On arriva ainsi à la porte Saint-Vincent.

—C'est donc hors de la ville ? interrogea l'abbé.

—Oui, répondit laconiquement Kado.

—Nous avons un bateau, ajouta vivement la fillette,

Une embarcation s'approcha du bord, les quatre personnages y entrèrent,

rent, puis, aidé du guide, le batelier poussa vigoureusement sa barque et remonta la Rance.

Il faisait un froid terrible, la rivière charriait des glaçons, les enfants soufflaient dans leurs doigts, mais le vieux prêtre ne songeait guère à la bise aigue qui lui couvrait le visage, pas plus qu'à la maison chaude où la bonne Marianne l'attendait vainement devant la boudinée desséchée.

Non, sa pensée attendrie se concentrait sur ce pécheur repentant qu'un souvenir d'enfance poussait ainsi vers lui, qui l'appelait du fond de l'abîme, et qu'il allait aider à mourir.

Hélas ! si toutes les âmes égérées pouvaient avoir ce suprême retour !... Et l'abbé eut un gros soupir.

On remontait le cours de la Rance. Les rives au décor changeant : hameau de pêcheurs, château féodal, falaises escarpées ou bois touffus, se découpèrent dans le ciel noir, vaguement éclairé d'un pâle rayon de lune.

On arriva.

Le batelier lança l'amarré, les passagers débarquèrent et suivirent leur guide jusqu'à la porte d'une pauvre chaumière cachée au milieu des arbres.

—Est-ce toi, Kado ? interrogea une voix creuse.

Oui, patron.

—Va-t-il venir ?

—Il est venu.

—Me voici, mon fils, dit doucement le prêtre, en s'approchant du lit en forme d'armoire qui occupait le fond de la pièce ; je...

Brusquement il s'arrêta.

Le mourant, les mains jointes, le regardait suppliant, sans prononcer une parole.

—"Tiennet ! mon pauvre enfant" s'écria l'abbé Paterne bouleversé, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues ridées.

\* \* \*

Etienne Lancier était le neveu de l'abbé Paterne, qui l'avait élevé et chéri comme un fils. Malheureusement, ni les bonnes leçons, ni les bons exemples n'avaient eu de prises sur le caractère indiscipliné et rebelle du jeune garçon, qui, après avoir causé à l'excellent homme des déboires et des chagrins de toutes sortes, avait disparu un beau jour et n'avait plus donné signe de vie.

De métier en métier, d'expédients en expédients, de chutes en chutes, il s'était affilié à une troupe de contrebandiers, dont il n'avait pas tardé à devenir le chef, écumant la côte bretonne, ayant de fréquents engagements avec les douaniers, tantôt battus, jusqu'au jour où une balle l'avait couché sur ce lit de souffrance, qu'il ne devait plus quitter que pour le tombeau.

Alors, il s'était souvenu du doux nid où s'était écoulée sa jeunesse, du bon pasteur qui l'avait recueilli et protégé ; et il avait souhaité cet abri et cette protection pour sa fille Jeannine, pauvre ange tombé comme un rayon du ciel dans l'enfer de cette vie agitée.

Il expliqua tout cela en phrases entrecochées au vieillard qui l'écoutait en pleurant.

—Elevez-la comme vous m'avez élevé, mon oncle, dit-il en caressant de sa main amaigrie les boucles brunes de l'enfant ; elle en profitera, j'espère, mieux que moi.

—Vous allez donc m'enlever la petite ? interrompit une voix rude, altérée par l'émotion.

C'était Kado, le père nourricier de Jeannine. Nature inculte et sauvage, il s'était profondément attaché à la fillette, ayant pour elle l'humble adoration d'un chien pour son maître, obéissant docilement à ses moindres volontés.

—Il le faut, mon pauvre Kado ! tu l'aimes trop, et tu l'aimes mal.

—Vous pourrez venir la voir, ajouta doucement l'abbé, ému de cette douleur.

L'autre secoua la tête et alla s'asseoir à l'écart d'un air sombre.

\* \* \*

Jeannine était maintenant installée au presbytère, grandissant à côté de Sylvestre, orphelin comme elle.

Son père, donanier de la côte, avait eu une fin tragique : surpris par des contrebandiers, il avait été précipité

## UN EFFET INATTENDU



Le chef du Moyen-Windsor, voulant causer une surprise à ses hôtes, eut l'idée de servir d'une façon originale la tête de veau demandée. Hélas ! l'effet ne fut pas tout à fait celui qu'il s'était promis : pour vous en rendre compte, il suffira de tourner la page.

## LE RATELIER



I  
— Ah ! Monsieur ! Que j'ai donc mal à mes fausses dents !  
— Asseyez-vous là, je vous prie.



II  
... Voyons voir ? ...

du haut du Grand-Bé et s'était brisé le crâne sur les rochers.

L'abbé, parrain de Sylvestre, l'avait adopté, et les deux enfants partageaient maintenant les mêmes jeux et les mêmes leçons.

Partageaient... est beaucoup dire, car si le petit garçon avait accueilli la fillette comme une sœur, elle était loin de le regarder comme un frère.

Était ce instinct de race ou antipathie naturelle ? mais elle avait pour lui une étrange aversion.

C'était, au reste, une singulière nature, inexplicable même pour le bon abbé, procédant par sauts brusques, allant du meilleur au pire sans aucune transition, ballottée continuellement entre le bien et le mal.

Hélas ! c'est tout le portrait de son père ! soupira le vieux prêtre. Ah ! si elle ressemblait à Sylvestre !

Oh ! ce Sylvestre, c'était sa bête noire ! A force de le lui donner en exemple, on avait réussi à le lui faire détester davantage, et il n'était pas de méchants tours qu'elle n'imaginât de lui jouer.

Lui, supportait tout patiemment : c'était la nièce de son père adoptif ; et puis il avait pour elle un peu de cette pitié bienveillante du terreneuve pour le roquet qui le harcèle et l'excite.

Jeannine s'en exaspérait davantage et cherchait par tous les moyens à le pousser à bout.

Pour la fête de son parrain, Sylvestre avait mis tous ses soins, tout son cœur à la construction d'un de ces petits navires, chefs-d'œuvre des marins du pays, que l'on pend comme ex-voto dans les églises.

C'était une merveille d'élégance et de légèreté et le jeune garçon, fier de son ouvrage, se réjouissait de la surprise du bon vieillard.

Quelle fut donc sa douleur et son indignation lorsque, le matin même, il trouva son bateau en pièces !

Jeannine l'avait précédé ; et, avec la rage dévastatrice d'un Huron, avait brisé, anéanti le prix de tant d'efforts.

UN EFFET INATTENDU. (Suite et fin)



III  
... et de regarder ce petit tableau.

— Pourquoi as-tu fait cela ?  
s'écria le pauvre garçon désolé.

Elle lui rit au nez et fredonna :

Il était un  
Petit navire  
Qui n'avait jamais navigué.

Cette fois, c'en était trop !...  
Pâle de colère, il lui saisit le poignet :

— Tu es une méchante petite fille, tu vas me demander pardon !

Elle se débattait vainement sous cette vigoureuse étreinte ; enfin, exaspérée, elle lui jeta à la face :

Eh bien ! pardon !

Et elle s'écha-pa.

L'abbé arrivait au bruit.

Sylvestre, tout bouleversé et honteux déjà de son emportement, s'en confessa franchement.

Le bon prêtre le consola de son mieux.

— Tu n'as rien à te reprocher, mon enfant : fesse le ciel que la leçon lui profite !

Bien triste cette matinée

de fête. Jeannine ne s'était pas montrée ; et quand à midi, on s'assit devant la table mieux servie qu'à l'ordinaire, un gros soupir gonfla la poitrine de Sylvestre à la vue de sa place vide.

Le parrain et le filleul se regardèrent.

— Allons, va la chercher, dit le vieillard, tu en grilles d'envie... et moi aussi."

Sylvestre ne fit qu'un bond, mais il redescendit atterré.

La cage était vide, l'oiselle avait pris la clef des champs.

\* \* \*

Sous le coup d'une violente exaspération, encore toute tremblante de l'humiliation subie, Jeannine s'était enfuie de la maison sans regarder en arrière.

Maintenant, les cheveux au vent, elle courait sur la grève, allant droit devant elle, sans direction, sans but.

Enfin, épuisée, haletante, elle se laissa tomber sur un rocher.

Que faire ? que devenir ?

Certes, elle ne rentrerait plus au presbytère après un pareil affront.

D'abord personne ne l'aimait, il n'y en avait que pour Sylvestre ; on serait enchanté de son départ ! ...

Et elle donc !

Mais où aller ?

Depuis la mort de son père, on n'avait plus entendu parler de Kado, elle n'avait pas un parent, pas un ami ; sans son oncle, elle se fût trouvée seule, abandonnée.

Insensiblement, ses idées prenant un autre cours, elle revivait les quelques années écoulées sous le toit de l'excellent homme, si affectueux, si indulgent.

Comme il l'avait consolée dans son grand adieu ! Comme il lui avait ouvert ses bras !

Et Sylvestre, lui aussi, l'avait bien accueillie, s'ingéniant à sécher ses larmes, à rappeler son sourire.

Comment avait-elle répondu à tout cela ! Il avait raison, elle était bien méchante !

Sa colère était tombée...

Une fausse honte, seule la retenait encore là. Elle fut longue à en triompher, mais enfin elle se leva.

Soudain un cri lui échappa...

Le flot avait monté et l'isolait maintenant sur sa roche comme Robinson dans son île.

L'écumé léchait ses petits pieds, baignait sa cheville.

Jeannine eut peur, elle appela ; mais à cette heure la plage était déserte, elle était seule, bien seule.

L'eau gagnait, elle en avait jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture, le mugissement des vagues étouffait sa voix ; elle se sentit perdue.

Soudain elle crut entendre son nom, apercevoir une ombre s'agitant, là-bas, sur la grève ; mais, à bout de force, elle ne put répondre à ce suprême appel et le courant l'emporta.

Elle se retrouva dans un lit bien chaud... L'abbé et Sylvestre étaient à ses côtés.

— Remercie ton sauveur, dit doucement l'abbé.

— Pardon ! dit-elle très bas, d'un ton bien différent de celui du matin.

\* \* \*

L'accident n'eut pas d'autres suites pour elle ; il n'en fut malheureusement pas de même pour Sylvestre, il avait gagné un refroidissement et fut longtemps malade, très malade.

Jeannine ne le quitta pas, le veillant, le soignant avec la douceur, la patience, la délicatesse d'une sœur de charité.

L'abbé ne me reconnaît plus ; comme il le disait en riant, sa nièce première manière semblait être restée au fond de la mer, et il ne s'en plaignait pas.

Cette métamorphose, aussi durable que subite, persista après la convalescence de Sylvestre.

Jeanne lui témoignait une affection, une reconnaissance mêlée d'une sorte de respect, il était son frère, son ami, et un peu aussi son maître ; elle, si rebelle jadis à toute influence, subissait volontiers la sienne et, au contact de ce bienfaisant tuteur, le sauvage arbrisseau se redressait peu à peu.

\* \* \*

Jeanne avait vingt ans, Sylvestre vingt-cinq ; ils étaient fiancés. Le bon abbé devait les marier bientôt.

En attendant, lorsqu'ils se rendaient à la messe, elle charmante dans sa robe des dimanches, lui se redressant dans son uniforme de douanier (il faisait maintenant partie du même corps que son défunt père), il n'y avait qu'un cri sur leur passage :

— Sainte Vierge ! quel joli couple !

Et les mendiants, si nombreux autour des églises bretonnes, où ils étalent un échantillon de toutes les misères, grimacaient un sourire à ces jeunes gens si charitables et compatissants comme les heureux.

Cependant, parmi eux, Jeannine remarqua, un jour, une sombre figure

LE RATELIER (Suite)



III

... Ça, c'est épatant, je ne vois rien ! ...



IV

Même à la loupe, je ne vois rien ! ...

que sa gracieuse aumône ne dérida pas. Quittant le bras de son compagnon, elle s'approcha du malheureux qu'un ulcère repoussant défigurait et lui adressa quelques bonnes paroles.

Il murmura quelques mots qui firent tressaillir la jeune fille ; et quand il rejoignit Sylvestre, il observa chez elle une étrange préoccupation ; mais il ne s'arrêta pas, tout à la joie du bonheur prochain.

C'est qu'il l'aimait tant, sa Jeannine !

Grande fut donc la douleur du pauvre amoureux, quand, un matin, la jeune fille lui déclara froidement qu'elle s'était trompée sur ses sentiments et ne pouvait devenir sa femme.

Prières, supplications, tout fut utile.

L'abbé lui-même, désolé du désespoir de son fils adoptif, essaya vainement de la faire revenir sur sa décision et ne put obtenir aucune explication.

« Alors, c'est qu'elle en aime un autre, mon parrain, dit Sylvestre, quand le vieillard lui fit part de son insuccès.

— Es-tu fou, mon enfant ? elle ne voit personne. Que vas-tu t'imaginer là ! C'est un caprice.

— Vous savez bien qu'elle n'a plus de caprices... Quelqu'un m'a pris son cœur et je le connaîtrai ! »

C'était encore une fête de l'An bien triste pour le pauvre Sylvestre.

Pendant qu'à chaque raison les fenêtres s'allumaient joyeusement pour le gai dîner de famille, il passait et repassait devant le presbytère clos et sombre comme son pauvre cœur.

Soudain la porte s'ouvrit : il n'eut que le temps de se rejeter en arrière.

C'était Jeannine, se glissant avec précaution hors du logis.

Bien enveloppée d'une mante, elle traversa rapidement les rues désertes, suivie pas à pas par Sylvestre qui se dissimulait dans l'ombre.

Cette fois, il allait avoir le mot de l'énigme. Arrivée devant une vieille tour délabrée, connue dans le pays sous le nom de Tour de la Duchesse Anne, gîte ordinaire des loqueteux de l'endroit, Jeannine s'arrêta et gravit rapidement l'escalier tortueux.

Sylvestre, de plus en plus intrigué, monta derrière elle, et, à travers les ais mal joints d'une porte vermoulue, il vit avec étonnement sa Jeannine prodiguant les soins d'une fille à un vieillard dont un mal hideux rongait le visage.

« Ce n'est donc pas ton jour de nocce, Nine ? interrogea le vieux d'un ton grondeur ; ce n'est donc pas aujourd'hui que tu épouses le fils du douanier ! »

— Oui, père Kado, cela devait être, mais cela ne sera pas.

— Vrai ? ... tu es une brave fille ! Bon sang ne peut mentir, ton mari doit être un solide luron comme son père... En voilà un qui abattait les habits verts comme des moineaux ! ... »

Il s'interrompit... Jeannine pleurait.

« Quoi donc ? C'est du chagrin ? »

Elle secoua la tête :

« Ce n'est rien, père Kado, vous ne pouvez pas comprendre.

« J'comprends... j'comprends... Tu y tenais donc bien à ce freluquet là.

Elle ne répondit pas : son cœur se brisait et le bruit de ses sanglots paraissait comme une douce musique à l'oreille de Sylvestre.

« Si tu l'aimes tant, pourquoi que tu ne l'épouses pas ? grognola le vieux.

— Est-ce possible ? Il ne voit en moi que la nièce du recteur... moi-même j'ignorais... vous m'avez appris ce qu'avait été mon père... je ne le

lais pas... mais moi, sa fille, puis je épouser le fils d'un homme qui a été mis à mort par les miens... et qui sait... peut être... »

Elle n'acheva pas...

Sylvestre frissonna à cette horrible pensée. Kado aussi avait compris.

« Alors, c'est l'histoire du douanier du Grand Bé qui te tourmente ? dit-il lentement.

— Hélas !

« Qu'veux-tu ? C'est la guerre entre nous autres... Quand on nous prend on nous pend, il s'est laissé prendre, tant pis pour lui... Quant à ton père, il n'était pas des nôtres ce jour là, il n'a pas trempé là dedans. »

Jeannine eut un cri de joie.

« Est ce bien vrai au moins ? Vous ne dites pas cela... »

« C'est si vrai que l'homme qui a fait ce coup là... eh bien, c'est moi ! ... »

Misérable !

Pâle de colère et de douleur, Sylvestre marchait sur le vieux forban.

Mais Jeannine se jeta devant lui.

« Oh ! Sylvestre, Sylvestre, pardonnez lui... » supplia-t-elle, les mains jointes.

Le jeune homme hésitait... Les larmes de sa fiancée, la vue de cette pauvre loque humaine, où restait à peine un souffle de vie, triomphèrent de son indignation. D'ailleurs le bonheur rend indulgent et il était si heureux d'avoir reconquis sa bien-aimée !

Le mariage qui devait avoir lieu ce jour là fut célébré le lendemain des Rois.

LOUIS HARRY.

EXCELLENT DEBUT

- J'ai bien commencé mon année.
- Mes félicitations.
- J'ai fait une personne heureuse.
- Comment cela ?
- J'ai donné à Mlle Gâtien l'occasion de refuser ma demande en mariage.

LEÇON DE CHOSES

- Qu'est ce que le bureau de lettres mortes, maman ?
- C'est la poche d'habit de ton papa.

TERME DE COMPARAISON

- Ce ne doit pas être amusant d'être enterré vivant.
- Vous pouvez vous en faire idée... ce n'est pas déjà si amusant d'être enterré mort.

LES PROBLÈMES DE LA VIE

Quand une femme commence à aimer un homme, elle commence à le persécuter.

CHEZ LE COIFFEUR

- Vous n'avez jamais essayé de combattre votre calvitie précoce ?
- Si, une seule fois. Je me suis enduit la tête d'une pomnade à base d'ail pilé, remède réputé infailible.
- Et vos cheveux n'ont pas repoussé ?
- Si, très longtemps... par leur odeur.

LE RATELIER -- (Suite et fin)



V

Mais enfin, qu'est ce que vous cherchez ? Eh bien ! mais votre dent gâtée ! ...



VI

Mais il n'est pas question de dent gâtée ! vous ai dit que mon ratelier me faisait mal ! ... Rappelez vous ? ... Le voilà

LA LECTURE



UN CONTE DES ROIS.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 6 JANVIER 1900 (1)

# L'Enfant du Mystère

IX

MÉPRISES DU CŒUR

(Suite)

Il se trouvait en Suisse lorsqu'il reçut de Maxime la lettre suivante :

" Bien cher ami,

" J'ai une confession à te faire ; mais peut-être est-elle inutile, peut-être as-tu deviné le secret que je te cache depuis si longtemps. . .

" N'as-tu point remarqué le bonheur que j'éprouve auprès de celle que tu appelles ta petite sœur ? Oui, je l'aime ; et si j'ai tant tardé à te le dire, si je me suis montré indigne de ta confiance, c'est que je craignais de te peiner.

" J'ai voulu tout d'abord être fixé sur tes sentiments. N'est-ce pas un miracle que tu sois resté insensible aux charmes de Rose ?

" Et pourtant, si je me trompais ? si, toi aussi, tu m'avais caché le même amour ? Eh bien ! je suis prêt à me sacrifier, je partirai à l'étranger, loin, le plus loin possible, et je tâcherai d'oublier.

" Reviens le plus tôt possible. Je souffre en ton absence ; car, en outre de notre séparation, j'ai le chagrin de ne voir Rose qu'une ou deux fois par semaine.

" Mon Dieu ! que l'amour est égoïste !

" Pardonne à ton ami qui, à l'avenir, n'aura plus jamais de secrets pour toi.

" MAXIME DE BORIENNE."

Par retour du courrier, le baron recevait de Pierre cette bonne réponse :

" Tu as bien fait de me confier ton bonheur et ta peine. Si j'aimais Rose autrement qu'en frère, il y a longtemps que tu le saurais. Du reste, le mariage n'est pas dans mes idées. J'ai pris la science pour compagne de jour et de nuit, et c'est une gaillarde qui ne souffre pas de rivale. Et puis, vraiment, qu'elle femme voudrait d'un pauvre être aussi peu sociable que moi, et si mal bâti ?

" A bientôt."

Ce billet ne donna pas entière satisfaction à Maxime.

Il comprit, dans un éclair de divination, jusqu'où peut aller l'humilité de l'homme qui ne se croit pas digne de l'amour.

—Quelle femme, répliqua-t-il mentalement, ne serait point fière d'être aimée par Pierre Sorlac !

Mais, à son retour, Pierre lui enleva tout scrupule.

—J'ai étudié ton cas, lui dit-il en souriant, et je l'ai trouvé tout naturel. Tu aimes ma petite sœur. Le sait-elle, au moins ? c'est la seule question que j'aie à te poser.

—Je le crois par moments, et parfois j'en désespère.

—Tu ne lui a donc pas dit que tu l'aimais ? . . .

—Je le lui ai laissé entendre.

—Ah ça ! serais-tu encore plus timide que moi ; car si j'aimais, il me semble que je prendrais de l'audace. Ne te tourmente pas ; il sera toujours temps de te déclarer. Le principal c'est de rassurer le consentement de ton père et de ton grand-père.

—Mon père ne saurait me reprocher une mésalliance, puisque ma mère n'était qu'une pauvre institutrice ; quand au comte, cela ne le regarde pas.

—Cependant, il vaudrait mieux te le concilier.

—Eh bien davantage encore ?

—Cela m'étonne.

—Pourquoi ? . . . . .

—Rose est bien gentille, c'est la bonté même ; sans compter qu'elle est douée d'une intelligence supérieure, mais il lui manque quelque chose qu'elle n'aura jamais.

—Quoi donc ?

—Il lui manque la gaieté de Lucille. Elle n'a jamais été jeune, ma petite sœur !

—C'est ce qui fait son charme. Lucille est une charmante fille ; mais sa gaieté ressemble beaucoup à celle de l'oiseau sur la branche.

—C'est la vraie gaieté, celle-là. Il n'y en a pas de plus franche.

—Ni de plus superficielle.

Pierre ne répliqua point. Il prouvait une sorte de mauvaise

humeur dont la cause lui échappait à lui si clairvoyant d'habitude. Préférait-il Lucile à Rose ? Au fond, Lucile l'amusait, mais elle ne lui tenait pas au cœur.

Quelques temps après cet entretien, les deux amis partaient pour l'Allemagne d'où ils se rendirent en Courlande, au château des Neiges.

Suivant les conseils de Pierre, le baron avait obtenu le consentement de son père.

Il aurait dû revenir joyeux en France, mais les confidences de Prosper avaient réveillé toutes ses angoisses au sujet de la disparition de sa mère.

Nous l'avons vu mettre à l'épreuve la marquise de Parioux.

Le pauvre baron n'eut même pas le bénéfice de son énergie. Quand il se représenta chez sa tante, elle ne lui produisit que trois lettres insignifiantes de la disparue.

—Tu peux les garder, lui dit-elle. C'est tout ce que je possède de ta mère.

Il remercia froidement et courut s'enfermer dans sa chambre.

Mais il eut beau lire et relire ces billets d'autrefois, signés : MADELEINE BRETON, il n'y découvrit aucun renseignement de nature à l'éclairer.

Durant près d'un mois, le baron vécut dans une sombre mélancolie dont rien, pas même la présence de Rose, ne pouvait le tirer.

Pierre attendait sagement la fin de cette crise. Et ce fut encore sa petite sœur qui, ignorante des projets formés sur elle, se chargea inconsciemment de calmer le baron.

—Ce voyage au pays des Neiges, lui dit-elle, vous a fait bien du mal. Je vous ai vu partir avec peine et je m'attendais à ce que vous reviendriez encore plus malheureux qu'auparavant.

—Oh oui ! fit-il, bien malheureux ! . . .

—Vous n'êtes pas juste envers nous, répliqua-t-elle. Quand on possède des amitiés comme les nôtres, on a pas le droit de se considérer comme un paria. Laissez les cœurs durs à eux-mêmes, et soyez tout à ceux qui vous ont donné des gages d'attachement sérieux.

Il prit pour de l'amour ce qui n'était qu'un témoignage d'amitié. Sa physionomie se détendit. Il saisit la main de Rose et la portant à ses lèvres :

—Merci, oh merci ! dit-il, jamais plus je ne me plaindrai.

Elle se dégagea doucement, ouvrit le piano et dit :

—Si nous jouions l'ouverture du *Barbier de Séville* ? Ça fera plaisir à maman qui s'est sentie fatiguée et se repose dans sa chambre. Volontiers, fit Maxime.

Ils s'assirent côte à côte et plein d'entrain, le baron exécuta la partie de basse avec une véritable maîtrise.

Comme ils achevaient ce chef-d'œuvre symphonique de l'opéra-bouffe, des applaudissements retentirent derrière eux. C'était Pierre qui, tout en gambadant, exprimait sa satisfaction.

—Comme vous vous entendez bien, mes enfants, dit-il. Je ne suis pas grand musicien, mais je ne crois pas exagérer en affirmant que vous êtes d'accord.

Il fit suivre cette déclaration d'un accès de rire, qui sonna mal aux oreilles délicates de Maxime.

Ce soir-là l'ingénieur reconduisit son ami jusqu'au château.

—As-tu fait ta déclaration, lui demanda-t-il en chemin.

Maxime lui rapporta les paroles consolatrices de Rose.

—Ma petite sœur est compatissante, dit Pierre. Pourquoi n'as-tu pas profité de l'occasion pour te déclarer ?

—L'audace me manque.

—Par exemple ! c'est bon pour moi ces bêtises-là ; et encore, si l'on daignait m'encourager, je saisis la balle au bond.

Maxime le considéra un instant.

Il le trouvait singulièrement nerveux, et, dans son amitié franche, dans son honnêteté native :

—Voyons, Pierre, lui demanda-il, t'es-tu bien raisonné ? Es-tu bien sûr de ne pas aimer Rose ?

L'ingénieur rougit violemment.

Mais si, je l'aime ! s'écria-t-il, comme un frère aime sa sœur.

—Et tu es jaloux ?

—Un peu, c'est vrai et j'ai tort ; car je connais assez ton affection pour être certain que tu ne me retireras rien de l'amitié de ma sœur.

—N'en doute jamais.

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas du château.

—Bonne nuit, Maxime, dit Pierre. Demain je parlerai pour toi à Mme Petitot. Demain sans faute, elle doit venir faire un tour à l'usine pour examiner notre nouvel outillage. Je profiterai de sa satisfaction et j'espère enlever son consentement.

Surtout, recommanda Maxime, dis-lui bien que je n'ai pas besoin de ses millions pour redorer mon blason. J'entends vivre de ma profession d'avocat. N'oublie pas non plus de parler des cinquante mille francs que mon père tient absolument à me rendre. Le comte les triplera certainement, à moins qu'il ne fasse encore la mauvaise tête, sous prétexte de mésalliance. Il faut s'attendre à tout, mais on peut compter sur ma résolution : quoi qu'il arrive, je travaillerai comme toi, comme mon père, comme tous les hommes de cœur.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Incomparables contre les  
affections nerveuses

Femmes Malades et Fai-  
bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles

Pierre ne rentra pas directement à la maison. Il sentait le besoin de prendre l'air, de se rafraîchir les idées.

Depuis la lettre qu'il avait reçue de Maxime, en Suisse, il ne jouissait plus de cette bonne tranquillité d'esprit qui lui permettait de se concentrer dans ses travaux.

Il pensait au mariage de sa petite sœur et cette idée, qui aurait dû le mettre en joie, lui gonflait le cœur, lui faisait pousser d'énormes soupirs.

Pourquoi ?

Il n'osait pas se le demander.

Il se contentait d'attribuer ce chagrin au plus abominable des sentiments : la jalousie.

Pierre se disait, tout en arpentant les places de la ville, désertes à cette heure :

— Je ne me serais jamais cru capable d'une pareille bassesse. Et pourtant il faut bien me l'avouer : je suis jaloux. Et de qui ? de mon meilleur ami ! Encore si j'étais amoureux de Rose, cette jalousie s'expliquerait... Amoureux ? moi ! d'abord je n'en ai pas le temps ; ensuite cela ne me vaudrait que des déboires.

La nuit était tiède, splendide... Des souffles de brise, toute parfumée de senteurs de tilleul, vibraient dans les ramures.

Rien de pénétrant, d'enveloppant comme la poésie de la nuit ?..

Pierre descendit l'avenue, vers l'Inde, vers Déols.

Il s'arrêta, lui, le savant, mathématicien, pour écouter les roulades d'un rossignol retardataire.

Et le cœur lui battait... Qu'éprouvait-il donc ?

En dépit de ses résolutions héroïques, allait-il aimer, lui aussi ?..

Il ne lui manquait plus que cette faiblesse ?.. Il se voyait à genoux, cherchant une formule passionnée.....

Il se prit à rire tout haut....

— Et ce rire l'étonna....

Il riait... quand il était si malheureux !....

Longtemps il écouta le rossignol ; puis, quand le chant du soir rentra dans le silence, il se dit encore :

— Amoureux ?... moi ?... non ! il ne faut pas... je ne veux pas et je sais vouloir....

Et le pauvre garçon, dont le cœur débordait l'amertume, se félicitait, sans se convaincre, d'avoir échappé au danger.

En rentrant, il trouva Rose au salon. Elle s'était attardée à lire.

— Quelle heure est-il donc ? demanda-t-elle.

— Onze heures moins cinq.

— Oh ! si maman le savait. Elle dort sans doute. Je vais tâcher de ne pas la réveiller. Bonsoir, Pierre.

Elle lui tendit la joue.

Il mit dans baiser plus de tendresse que d'habitude.

— Bonsoir, petite sœur.

Elle eut un bon sourire, et marchant sur la pointe des pieds, regagna sa chambre dans l'obscurité, avec mille précaution pour ne pas faire craquer le parquet.

Pierre ne l'avait jamais trouvée aussi charmante.

Et, pensant à Maxime, si bien avantage de la nature, il dit en soupirant :

— Ça fera un joli couple.

Bien qu'il fût tard, il essaya de parcourir ses manuels scientifiques ; mais les lignes dansaient devant ses yeux.

Alors, il ouvrit la fenêtre et y demeura longtemps, rêveur, à suivre dans le ciel la lente évolution des astres.

En vérité, il ne se reconnaissait plus....

Quand il se mit au lit, l'aube blanchissait les flèches de Saint-André.

— Ça fera un joli couple....

En répétant ces mots, il sentit son cœur se serrer.

Le lendemain, comme c'était convenu, il recevait à l'usine la visite de Mme Petitot, accompagnée de Rose.

La vieille dame, qui tenait à se rendre compte par elle-même des progrès accomplis, congédia sa fille en l'envoyant chez Mme de Fallière et prit le bras de l'ingénieur.

Pierre la conduisit dans tous les ateliers. Il fit l'éloge de son personnel, contremaîtres et ouvriers, et termina ainsi :

— Grâce à ces braves gens, j'ai pu arriver au but. Maintenant, nous défions toute concurrence et mes compatriotes seraient mal fondés à se fournir de machines agricoles à l'étranger. Ces résultats, nous les devons en partie à notre vaillant personnel. Aussi je n'hésite pas, madame Petitot, à vous demander pour lui une augmentation de salaire qu'il saura mériter par un redoublement de zèle.

La bonne dame répondit sans hésitation :

— Je m'en rapporte à toi, mon cher enfant enfant. Je connais ton esprit de justice et d'équité.

Cet éloge fut ratifié par les applaudissements unanimes des ouvriers.

— Chère madame, lui dit Pierre, j'ai à vous parler. Voulez-vous avoir la bonté de suivre ?

— Volontiers, répondit-elle : moi aussi, j'ai à te parler.

Il la conduisit à son bureau.

Elle s'assit et demeura un instant silencieuse.

Pierre se tenait debout, en face d'elle, très intrigué au sujet de ce qu'elle avait à lui dire.

— Eh bien, fit-elle, de quoi s'agit-il, mon cher enfant ?

— C'est à moi à vous écouter, d'abord madame Petitot.

— Te voilà encore avec des timidités ?... Tu rougis, tu pâlis, je vois bien à ta physionomie, à ton attitude que cela te tient au cœur.

Elle devinait juste, la pauvre femme.

— Si je ne me trompe, nous serons falement d'accord ; car il s'agit de Rose, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, de ma petite sœur.

— Qui est devenue bien grande, depuis que tu l'appelles ta petite sœur, et de plus en plus ravissante sous tous les rapports, n'est-ce pas ?

— Aussi Rose a-t-elle été remarquée par un jeune homme.....

— En tous points digne d'elle, s'empressa de dire Mme Petitot.

— Quoi ! vous le saviez déjà ?

— Et j'attendais depuis longtemps ta déclaration.

Il n'y avait plus à en douter ; Mme Petitot pensait à lui, Pierre, et nullement à Maxime.

Il en éprouva une angoisse.

— Assieds-toi donc, fit-elle. Voilà que cette maudite timidité te reprend. Ne va pas défailir au moins... Allons ? parle sans crainte. N'es-tu pas mon enfant d'adoption comme Rose. Vous voir heureux tous les deux, c'est mon seul désir et je ne voudrais pas m'en aller de ce monde avant d'avoir assuré votre bonheur.

D'un mot, il pouvait la détromper et ce mot, il ne le prononçait pas.

Il s'en voulait de cette faiblesse. Lui, forfaire à l'amitié ! manquer à une parole donnée.

Ce fut d'une voix ferme qu'il s'expliqua enfin :

— Vous n'avez plus rien à faire, chère madame, pour assurer mon bonheur : grâce à vous, je suis heureux, aussi heureux qu'on peut l'être. J'ai suivi la carrière pour laquelle la nature m'avait créé et j'ai trouvé ici l'emploi de mes facultés. Je n'en demande pas davantage. Quand au bonheur de Rose, je le vois dans une union à laquelle vous ne sauriez refuser votre consentement. Rose est aimée de notre amie le plus cher, de Maxime. C'est de lui que je voulais vous parler.

Mme Petitot était consternée.

Ce projet renversait ses plus chères espérances.

Elle en ressentait un profond chagrin, non pas seulement pour son propre compte, mais pour celui de Rose, dont elle avait deviné depuis longtemps la pensée secrète.

— Et c'est toi, dit-elle avec des larmes dans la voix, c'est toi qui t'es chargé de me préparer à la demande du baron de Borianne !

— Vous savez l'amitié que nous unit tous les deux.

La bonne dame avait pour habitude de se soumettre aux décrets de la Providence ; cette fois, c'était trop lui demander.

— Franchement, Pierre, s'écria-t-elle, cela ne te brise pas le cœur ?

— Si j'éprouvais ce sentiment, je me le reprocherais comme une félonie.

— Fou ! aveugle ! Tu ne vois pas plus clair en toi-même que dans le cœur de Rose. Laisse-moi te dessiller les yeux. Si tu n'as jamais considéré Rose comme ta future, si tu as encouragé cet amour, c'est par pur esprit de sacrifice. La moitié de ma fortune ira à Rose, l'autre à toi ; tu le sais et tu n'as pas voulu profiter de la situation, et tu as laissé grandir auprès de toi un amour que tu te crois obligé maintenant de servir.

Et comme Pierre, troublé jusqu'au fond de l'âme, gardait le silence :

— Tu ne répliques pas, dit-elle, c'est donc que j'ai raison.

Il ne la laissa pas triompher.

Rassemblant sa volonté :

— Vous voudriez, bonne maman, me faire dire ce que je ne pense pas. Si j'avais eu de tels projets en tête, il y a longtemps que vous le sauriez.

— Non pas ! tu n'aurais jamais eu le courage de m'en parler. C'est moi qui suis coupable en cette affaire. Me croyant sûre de toi, j'ai conservé Rose pour moi toute seule, en vieille égoïste ! Eh bien, non, ne me parle plus du baron de Borianne. Lui, faire le bonheur d'une femme ! Mais il a ses peines le pauvre garçon, et quelles peines ! l'indifférence de son père, l'incertitude où il est sur le sort de sa mère. De tels chagrins empoisonneraient son foyer....

— Rose lui tiendra lieu de tout, lui fera oublier le passé.

— Rose ne l'aime pas, te dis-je. Je le défie de me soutenir que Rose lui a jamais adressé un encouragement !

— Rose a pour lui la plus vive amitié.

— De l'amitié, soit, mais pas d'amour ! C'est toi qu'elle aime, toi seul, j'en suis certaine, j'en ai eu cent fois la preuve.

— Moi !

— Oui, toi ! Ta modestie s'effarouche, tu t'imagines que tu es laid, disgracieux ; tu n'apprécies même pas ton intelligence à sa valeur.

Mais revenons au fait : c'est au baron à présenter sa demande à Rose, et Rose se chargera de le désillusionner.

—Puisque nous ne voulez pas m'écouter, je parlerai à ma petite sœur.

—Qui t'en empêche ? Cela te donnera l'occasion de voir un peu plus clair. Tu liras son secret dans ses réponses, dans ses larmes, et quand tu sera enfin édifié, nous recauserons de mon projet. L'amitié est une belle chose, mais il ne faut pas la pousser jusqu'à, disons le mot, jusqu'à la bêtise !

Elle se leva et il la conduisit à sa voiture dans laquelle il l'aida à monter.

—Tu ne m'en veux pas ? lui dit-elle avant de partir.

—Oh ! non, bonne maman. Votre excessive bonté vous fait caresser des chimères. Vous réfléchirez et vous ne voudrez pas réduire au désespoir mon pauvre Maxime.

Il chancelait en rentrant à la fabrique.

Il s'enferma dans son bureau, et laissant là dossiers, plans et correspondances, il s'interrogea longuement.

C'était la première fois qu'il scrutait son cœur.

Appliquant le méthode scientifique à cette douloureuse analyse, il dut reconnaître que Mme Petitot était incapable d'avancer un fait de telle importance sans en avoir des preuves.

Cette femme de bon sens n'avait-elle pas eu tout loisir d'observer sa fille adoptive ! Et dans leurs entretiens de chaque jour, n'avait-il pas échappé à Rose quelques paroles révélatrices !

Si c'était vrai, pourtant ? Jamais Mme Petitot n'avancé rien en l'air quand il s'agissait de choses sérieuses.

Or, quoi de plus sérieux, pour cette brave femme, que l'avenir de sa Rose ?.....

Le problème n'était que trop simple, et Pierre s'avoua en toute sincérité qu'il éprouvait une joie intime à le résoudre.

Maintenant, il rappelait ses souvenirs : certainement, l'amitié de Rose ne s'était jamais démentie à son égard ; et cette amitié, véritable trésor dont il n'aurait voulu donner la moindre par à qui que ce fût, il la voyait sous un jour tout nouveau ; les sourires de Rose lui semblèrent plus doux encore qu'il ne l'avait remarqué ; il l'écouta parler et il lui sembla que sa voix recéléait des caresses dont il n'avait pas su apprécier la signification.

Aimé ? lui !... aimé par Rose !... par sa petite sœur !.....

Pierre ferma les yeux et revit l'adorable visage de la blonde aux yeux d'azur : ce front charmant s'avancé vers lui, sollicitant le baiser fraternel du soir ; et il y imprimait ses lèvres, et elle lui rendait l'embrassade avec une tendresse qui n'était pas seulement d'une sœur, mais d'une amante.

Et l'illusion fut telle que Pierre, grisé, se leva en s'écriant :

—Fou ! je deviens fou !

Un contremaître frappa à sa porte, pour lui demander des ordres.

—Pas le temps, lui cria-t-il ; faites à votre idée.

Et voilà qu'il maudissait cette fabrique qui l'avait accaparé au point de ne rien voir en dehors de ses calculs, de ses chiffres, de ses brevets d'invention !

Il arpentait son bureau de long en large.

La fièvre s'emparait de lui.

Son délire était fait de joie et de désespoir.

La joie d'être aimé !

Le désespoir d'avoir pour rival son ami, son seul ami !.....

Il tournait et retournait ces questions dans sa tête brûlante, lorsque le cocher de Mme Petitot vint l'avertir qu'on l'attendait depuis longtemps pour déjeuner.

Il consulta sa montre : une heure de l'après-midi.

Lui, le mathématicien, l'homme sérieux et pondéré, perdait la notion du temps.

En rentrant à la maison, il était déjà de sang-froid, grâce à la puissance de sa volonté.

—Excusez-moi, bonne maman, dit-il, j'avais des lettres pressées à écrire.

Mme Petitot ne s'y laissa pas prendre.

—Des lettres, le matin ? fit-elle, quand on a devant soi tout l'après-midi avant de manquer le départ. Tu nous la bailles belle, Pierrot, avoue plutôt que tu t'es oublié dans la lecture de quelque roman à dénouement impossible.

Il reçut l'épigramme en plein cœur et ne sourcilla pas.

—Oh ! fit naïvement Rose, grand frère n'aime pas les romans.

—Les mauvais romans, rectifia Pierre, j'aime tout ce qui est bon et plaisant, comme toi, par exemple, Rosette.

Voilà qu'il lui faisait des compliments sur sa beauté.

Cela ne lui était jamais arrivé.

Elle en devint toute rouge, et Pierre, la trouvant encore plus charmante aurait volontiers récidivé ; mais il se reprochait déjà sa galanterie, comme un chasseur qui aurait honte de s'être mis à l'affût sur le terrain d'autrui.

X

DEUX AMIS

Le repas était à peine terminé que Mme Petitot se levait soudain.

—Mes enfants, dit-elle, je vous laisse un instant. J'ai une lettre à écrire. Pierre l'emportera pour la joindre à son courrier du soir.

Rose voulut lui donner le bras ; mais la vieille dame qui, depuis quelque temps, avait retrouvé des forces, refusa :

—Tu ne vois donc pas que je rajeunis. Si cela continue, j'espère bien aller à ta noce et y faire bonne figure.

En même temps, d'un signe résolu, elle invitait Pierre à profiter de son absence pour en finir avec cette sottise d'histoire de mariage.

L'ingénieur se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme.

Lui qui, jusqu'alors, n'avait éprouvé aucun embarras devant sa petite sœur, il passait par toutes les couleurs, à l'idée de se trouver seul avec elle.

Rose le regardait un peu étonnée. Il baissait les yeux ; un grand embarras se trahissait sur sa physionomie.

Après un silence qui leur sembla fort long à tous deux, Rose dit en souriant :

—Alors, c'est tout ce que tu as à me conter aujourd'hui ?...

Il releva la tête et la contempla.

—A quoi penses-tu donc ? demanda-t-elle.

—A toi... et à quelqu'un, répondit-il.

Il se rassisait enfin.

Il chassait de son esprit la mauvaise pensée.

—A moi ? fit-elle. D'habitude, c'est aux absents qu'on pense.

—Parfaitement ; je pense à toi et à un absent... à un absent qui nous est cher.

Rose tressaillit.

Ne savait-elle pas qu'en dehors d'elle, un seul être était cher à celui qui l'appelait sa petite sœur : Maxime !

De l'effroi se voyait dans ses yeux elle regrettait, l'absence de sa bienfaitrice et son cœur se serrait à l'idée que celle-ci s'était retirée tout exprès pour faciliter cette entretien.

Pourtant, il ne la quittait pas des yeux, laissant déborder dans son regard toute la tendresse qu'il aurait à refréner bientôt.

—Rose, dit-il, tu sais l'affection que je te porte et l'amitié qui me lie à Maxime. Mon ambition serait de vous voir heureux tous les deux.

—Mais je suis très heureuse, moi, ici, auprès de bonne maman... auprès de toi.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une infinie douceur.

—Bonne petite sœur, quoi qu'il arrive, nous resterons unis comme par le passé ; mais je savais qu'une autre affection me prendrait une part de ton cœur.

—Si tu savais cela, répliqua-t-elle, tu étais plus avancé que moi.

—Ne fais pas l'ignorante.

—Je t'assure !...

Au lieu d'aller droit au but, il se complaisait à éprouver Rose.

Et ce fut bien à contre-cœur qu'il se décida enfin à remplir sa mission d'intermédiaire.

—Voyons, Rose, dit-il avec une bonhomie feinte, tu ne me feras pas croire que les attentions de Maxime t'aient laissée indifférente ?

—Les attentions de M. Maxime ?... je les ai prises comme autant de marques d'amitié, rien de plus.

—Cependant...

Il n'osait articuler ses preuves.

Soudain, elle se rappela les petites imprudences qu'elle avait commises pour consoler Maxime, quand il lui confiait ses peines.

—Je comprends, fit-elle avec des larmes dans les yeux : monsieur Maxime, dont l'imagination est très vive, se sera monté la tête. Le pauvre garçon ! je lui ai toujours témoigné de la sympathie... à cause de toi, d'abord, qui le chéris comme un frère...

—Et puis aussi, ajouta Pierre, à cause de toi, qui es si charmant, si bon, et avec qui tu t'entends si bien.

Rose prit son grand air des jours où les idées sombres jetaient comme un voile sur sa physionomie.

—Pierre, dit-elle d'une voix brève, est-ce bonne maman ou M. Maxime qui t'ont chargé de me torturer ainsi ?

La torturer.

Il l'aurait bien embrassée, pour cette parole !

Il ne l'osa, retenu par un sentiment tout nouveau, ne la considérant déjà plus seulement comme sa petite sœur.

—Je ne croyais pas te causer de la peine, dit-il, en servant d'interprète à mon pauvre ami. Maxime t'adore et il ne croit pas t'être indifférent.

—Indifférent ! interrompit-elle, il ne faudrait pas le reconnaître pour rester insensible à ses peines. Mais de là à l'aimer comme il se l'imagine, il y a un monde et, malgré toute l'estime que je lui porte, toute la sympathie qu'il m'inspire, je ne saurais éprouver pour lui qu'une vive amitié.

—Pauvre Maxime ! fit Pierre.

Mais si le ton de cette exclamation était lugubre, la physionomie du déclarant laissait percer une joie intime qui aurait ravi la pauvre Mme Petitot, plus clairvoyante que sa fille adoptive.

Un nouveau silence régna entre les deux jeunes gens.

Rose attendait l'effet de sa réplique, et Pierre rassemblait ses forces pour achever une mission qui lui coûtait de plus en plus.

—Chère petite sœur, dit-il enfin, ce n'est certainement pas ton dernier mot ? . . .

—Si, Pierre, et rien ne me fera changer d'idée.

—Maxime t'aime. Ce n'est pas d'aujourd'hui : rappelle-toi avec quel entrain il accourait ici quand les congés de l'école nous permettaient de quitter Paris. Sa première visite était pour bonne maman . . . pour toi. Il n'est jamais si heureux que quand vous faites de la musique ensemble. Certes, il l'aime, la musique ; mais elle a beaucoup moins d'attraits pour lui que l'occasion de se rapprocher de toi.

Les meilleurs filles deviennent cruelles en pareil cas.

—S'il en est ainsi, s'écria Rose, je ne ferai plus de musique avec lui !

Pierre aurait dû paraître profondément désolé de cette décision ; mais les confidences de Mme Petitot lui dessillaient les yeux, l'obligeaient à voir ce que, dans son trop grand amour pour la science, dans sa délicatesse de sentiment poussée à l'excès, il n'avait pas vu, l'avougle !

Et, pour l'instant, il ne songeait pas à la désolation de son ami quand il lui ferait part du résultat de sa démarche.

Il se laissait aller à un égoïsme bien naturel en somme, bien excusable.

Il jouissait d'un triomphe qu'il n'avait ni prévu ni souhaité !

Il remettait à plus tard les résolutions héroïques.

Et ce fut sans aucune conviction qu'il acheva sa plaidoirie pour le baron de Borianne :

—Écoutez-moi, petite sœur : Maxime est le meilleur des hommes et te rendrait la plus heureuse des femmes. De l'amitié à l'amour, il n'y a qu'un pas ; et tu le franchirais, ce pas, si tu te laissais aller au courant de sympathie qui a fait jusqu'aujourd'hui votre accord parfait.

—D'abord, observa Rose, ma place n'est pas dans la famille de Borianne.

—Et pourquoi donc ? Le comte, il est vrai, est infatué de sa noblesse ; mais nous avons le consentement du vicomte, et c'est l'essentiel.

—Nous avons ! répéta Rose. Alors c'est pour obtenir ce consentement que vous êtes allés en Courlande ? . . .

—Oui, petite sœur.

—Avant d'obtenir l'approbation du vicomte, il fallait me demander le mien, ce qui vous aurait épargné ce voyage.

—On croyait pouvoir compter sur toi.

Rose se croisa les bras. Ses yeux bleus, si doux d'ordinaire, étincelèrent.

—On a fait une sottise, répliqua-t-elle ; on n'a pas le droit de disposer de mon cœur sans savoir s'il est libre.

Était-ce une avance directe ?

D'avocat, allait-il devenir juge et partie ?

Pierre Sorlac avait l'âme trop haute pour s'abaisser à ce misérable rôle.

Il se tut, baissant les yeux, décontenancé.

Et comme elle attendait en vain en vain une question si habilement préparée, le dépit inspira à Rose cet interrogatoire fort embarrassant pour l'ingénieur :

—Je voudrais bien savoir, Pierre à quelle époque tu as reçu les premières confidences de ton ami ? . . .

—Cela remonte à mon voyage en Suisse. Maxime m'a écrit une où il me révélait son amour.

—Tu me la montreras, cette lettre, Tu dois l'avoir conservée ? . . .

Pierre ne savait pas mentir. Aussi rougit-il violemment en balbutiant :

—Ma foi, non . . .

Il admirait la finesse de cette jeune fille, qui, poussée par un secret pressentiment, avait deviné que la lettre du baron contenait quelques réticences intéressantes pour elle.

—Quoi qu'il en soit, dit-elle, je ne comprends rien à ta discrétion à mon égard. Tu m'appelles ta petite sœur et je croyais que tu me portais au moins l'amitié d'un frère. Or, en pareil cas, un bon frère avertit toujours sa sœur. Tout cela va m'obliger à recevoir ton ami de telle façon qu'il cessera ses visites.

Cette menace eut pour effet de rappeler Pierre Sorlac au devoir.

—Ne fais pas cela ? supplia-t-il. Tu pousserais Maxime au déses-

poir. Tu sais combien il est impressionnable. Je crains tout de son esprit que de profonds chagrins ont altéré.

Il avait parlé, cette fois, avec une telle conviction, que l'excellente Rose fut prise de pitié pour l'infortuné baron.

—Alors, s'écria-t-elle, conseille-moi, Pierre ; dis moi ce qu'il faut faire ? . . .

—Il ne faut pas repousser un parti qui, à mon avis, t'assurerait le bonheur. Maxime n'a pas grande fortune, c'est vrai ; mais il est travailleur et n'entend compter que sur lui-même. Il s'est fait, par son éloquence et sa droiture, une situation honorable à Château-roux et . . .

—Laissons là les mérites de M. Maxime. J'aurais voulu rester son amie ; puisque c'est impossible, il faut pourtant bien que tu le lui dises.

—Ce rôle de bourreau ne me convient nullement.

—Alors, tu n'aurais pas dû te charger d'une telle commission. Mais à quoi bon nous casser la tête ! C'est bien simple, après tout : tu diras à M. Maxime que je suis décidée à me consacrer à bonne maman ; tant que j'aurai le bonheur de la posséder, je lui donnerai tout mon cœur, sans en détacher une parcelle pour qui que ce soit !

—Même pour moi ? demanda naïvement Pierre.

—Oh ! toi, ce n'est pas la même chose, tu as ta large part ; mais tu ne la mérites guère. Maintenant que tu connais ma résolution, ne me parle plus jamais de prétendant.

Et d'un ton impératif, avec l'énergie dont cette blonde, si douce, si aimante, était capable dans les grandes occasions :

—C'est entendu, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit l'ami du baron de Borianne.

Mme Petitot rentra au même moment dans la salle à manger.

Elle avait mis ses lunettes, pour mieux observer les physionomie de ses deux enfants :

Un éclair de malice courut dans ses yeux.

Et, remettant à Pierre une lettre cachetée :

—Voici pour joindre à ton courrier, dit-elle ; mais ça ne presse pas, tu peux continuer à bavarder avec Rose.

Pierre se leva. Il songeait à Maxime, à qui il avait promis de rendre compte de sa démarche le jour même.

Il prit la lettre, la glissa dans sa poche et sortit, sous le prétexte que le service de la fabrique le réclamait.

En approchant du château de Borianne, il ralentit le pas.

Parfois il s'arrêtait, le front penché vers le sol.

Des gens le saluaient au passage ; il ne los voyait pas.

On était habitué, de sa part, à des distractions, des absences que sa qualité de savant et d'infatigable chercheur suffisait à excuser. On ne lui en gardait aucune rancune.

Il jouissait de l'estime de tous, et ne comptait pas un ennemi, même parmi les quelques ouvriers contre lesquels il avait été obligé de sévir, à son cœur défendant.

Cet jour-là, les progrès de l'outillage agricole n'accaparaient pas son esprit.

Deux choses le préoccupaient : comment il annoncerait à Maxime le refus de Rose, et de quelle façon ce refus serait accepté.

Après s'être vainement torturé la cervelle, il fut bien obligé de convenir que sa petite sœur avait trouvé le meilleur moyen de gagner du temps.

Et puis, tout au fond de son cœur, une voix, la voix bénie de l'espérance, lui disait bien bas : " Tu avais le bonheur sous la main et tu ne t'en es pas même aperçu ; ce bonheur, tu serais fou de le céder à un autre ! En amitié, les sacrifices doivent être égaux ; que pourrait te donner Maxime en compensation d'un amour qui, si Mme Petitot a dit vrai, t'appartient en propre ? "

Cette voix, il l'écoutait avec délices, tout en éprouvant une sorte de honte de n'être pas plus consterné au sujet de Maxime.

Arrivé au château, il monta lentement l'escalier qui conduisait à la chambre du baron.

Et ce fut avec un violent effort qu'il se composa le visage, pour ne rien laisser voir de sa satisfaction personnelle.

Il franchissait les dernières marches, lorsque la porte de Maxime s'ouvrit.

Le baron, qui guettait son arrivée avec une impatience fébrile, apparut.

Il darda sur l'arrivant un regard à la fois si inquiet et si perçant, que l'ingénieur s'arrêta net, comme frappé au cœur.

Pierre sentit dans ce regard une telle souffrance que, chez lui, l'amitié triompha subitement de l'amour naissant.

Il entra sans dire un mot et se laissa choir sur un fauteuil.

Le baron referma la porte.

Il avait déjà deviné le refus de Rose.

—Mauvaise nouvelle, dit-il enfin, je le vois sur ton visage. Rien à espérer, n'est-ce pas ?

—Tu vas trop loin, répondit Pierre, qui était redevenu maître de lui-même.

Et tout simplement, il rapporta presque *in extenso* son entretien avec Rose.

Toutefois, il passa sous silence les demi-aveux qu'il avait cru surprendre dans les réponses de sa petite sœur. Cela, il le gardait pour lui tout seul, se réservant d'y réfléchir à tête reposée.

—En résumé, dit-il pour conclure, nous aurions dû prévoir que Rose resterait tout entière à Mme Petitot, à qui elle se croit indispensable. Avec le temps, je lui ferai comprendre que ton intention n'est nullement de la séparer de bonne maman. C'est ton intention arrêtée ?...

—Certes, et si Rose me comprenait, elle trouverait en moi le meilleur ami de sa bienfaitrice.

—Je le lui dirai. Toi, redouble de prévenances auprès de Mme Petitot. C'est elle qu'il faut gagner à ta cause.

—Lui as-tu parlé de moi ? demanda Maxime.

Pierre se vit encore obligé de mentir.

—Non, répondit-il.

Depuis un instant, Pierre sentait peser sur lui le regard de son ami.

Il lisait clairement dans la pensée du malheureux jeune homme.

Du reste, Maxime lui enleva toute incertitude.

—Le refus de Rose, dit l'avocat, ne cache-t-il pas quelque inclination secrète ?...

—Assurément non ! fit Pierre qui avait réussi à affermir sa voix. Elle est auprès de Mme Petitot non seulement une fille dévouée, respectueuse, mais de plus, elle y joue un véritable rôle de sœur de charité. Cela suffit à expliquer sa résolution... Elle ne pensera pas toujours de même. Laissons-la réfléchir.

Mais ces paroles consolatrices, loin de calmer la douleur de Maxime, ne firent que l'exaspérer.

Le baron se prit à pleurer comme un enfant.

—Excuse ma faiblesse, dit-il. Pourquoi faut-il que notre amitié ait été la source d'un chagrin ! Je bénissais le jour où tu m'as conduit pour la première fois chez Mme Petitot, et bientôt je serai obligé de le maudire. Vois-tu, mon ami, mon seul ami, il n'y a pas deux partis à prendre : je ne reverrai jamais Rose. Je quitterai le pays, je m'en irai loin, le plus loin possible.

Pierre, il faut le reconnaître, avait beau jeu.

Il lui aurait suffi d'approuver, d'encourager cette résolution, et il restait maître de l'avenir.

Mais l'angoisse de Maxime le pénétrait à tel point qu'il redevenait l'ami dévoué, l'ami sur qui l'on peut compter, l'ami capable de tous les sacrifices.

—Et moi, dit-il, je te défends de partir. Que deviendrais-je sans toi, te sachant malheureux et n'y pouvant rien ?

—Et qu'y pourrais-tu, moi présent ? Encore moins !

—Mais si ; laisse-moi manœuvrer, sois patient ; Rose t'estime à ta valeur, et comme je te le disais : " De l'estime à l'amour, il n'y a qu'un pas. "

—Tu raisones en savant absorbé dans ses chiffres. Tu n'as jamais quitté Rose et tu ne la connais pas encore. Moi, je prévois bien, d'après son caractère ferme et réfléchi, que rien ne la fera revenir sur sa détermination.

Pierre eut grand-peine à lui retirer cette idée. Il y déploya une éloquence des plus méritantes ; car, toujours au fond de sa conscience, la même voix lui répétait : " Fou, triple fou, qui pousse l'amitié jusqu'au martyre ! "

Maxime demeura huit jours sans sortir du château, incapable de prendre un parti.

Il se décida enfin à retourner chez Mme Petitot ; mais il la trouva si froide à son égard qu'il devina que, contrairement à l'affirmation de Pierre, elle savait tout.

En revanche, Rose se montra aimable, mais très réservée.

—Elle a pitié de moi ! se dit le pauvre garçon. C'est tout ce que je lui inspire.

Ses visites s'espacèrent de plus en plus.

Il acceptait son sort avec résignation ; il pâlisait à force de s'apesantir sur ces trois sujets d'angoisse : la disparition de sa mère, la froideur de son père et le dédain de Rosita Speranza.

Au château, il parlait peu, gardant rancune à sa tante, la couponnant de lui cacher l'horrible mystère auquel il la sentait mêlée.

Il remarqua que son grand-père l'affectionnait davantage depuis la pénible scène où l'octogénaire était intervenu. Mais il y avait entre eux une barrière infranchissable. Maxime ne pouvait le voir sans penser que cet homme, par son orgueil, son opiniâtreté, n'était peut-être pas étranger à leur drame de famille.

Il ne cessait de penser à sa mère, qui l'avait tant chéri en sa première enfance.

À la suite de quel drame la malheureuse s'était-elle décidée à chercher un refuge dans la mort ?... Une mère qui adore son enfant et qui se tue sans même l'avoir embrassé une dernière fois ! Elle était sans doute privée de sa raison... Le désespoir lui avait fait tout oublier, tout, jusqu'à son fils !

Un matin que Maxime roulait ces souvenirs dans sa tête, il reçut de son père ce billet laconique :

" Cher Maxime,

" Tes cinquante mille francs sont à ta disposition, Je les ai envoyés à M<sup>re</sup> Charrieux, mon fidèle notaire. Tu peux en prendre possession.

" Pas un mot de cela au comte. Nos affaires ne le regardent nullement.

" Il m'a fait écrire par Hermine une lettre dans laquelle il manifeste le désir de me revoir avant de mourir. C'est un remords un peu tardif. J'obéirai ; mais rien ne presse.

" Je t'embrasse.

" Ton père,

" HECTOR DE BORIANNE."

Tant de sécheresse révolta Maxime.

Il aurait déchiré ce billet sans la nécessité de le montrer au notaire.

## XI

### LA DOT DE MADELEINE BRETON

D'où provenaient les cinquante mille francs représentant la dot de Madeleine Breton, vicomtesse de Borianne.

Maxime avait toujours cru, d'après le peu de renseignements qu'il tenait de la marquise de Parioux, que sa mère était sans fortune.

Encore un mystère à élucider, un secret qui le mettrait peut-être sur la bonne piste.

Maxime se rendit chez M<sup>re</sup> Charrieux.

Depuis près de quarante ans, ce notaire exerçait à Châteauroux.

Il y était considéré comme la discrétion personnifiée, le tombeau des secrets.

Ami de tous ses clients, mais ayant pour principe de ne pas se lier étroitement avec aucun d'eux, M<sup>re</sup> Charrieux ne proférait jamais une parole sans l'avoir pesée et repesée.

Jeune, il parlait peu ; depuis que ses cheveux étaient devenus blancs, il simulait la surdité, pour s'épargner les conversations embarrassantes ou inutiles.

—Vous venez pour vos cinquante mille francs, monsieur le baron ? dit-il à Maxime en lui désignant un siège.

—Et aussi pour vous demander des nouvelles de votre santé, maître Charrieux, fit le baron, qui tenait à être aimable avec celui dont il espérait délier la langue.

Le vieux notaire se pencha, comme s'il n'avait pas entendu.

Maxime répéta sa phrase sans hausser le ton. Il n'était pas dupe de cette comédie.

—Merci, monsieur le baron. Ça va toujours jusqu'à ce que ça n'aille plus !

Maxime lui communiqua le billet du vicomte.

M<sup>re</sup> Charrieux assujettit ses lunettes sur son nez et lut lentement.

Il ne manifesta aucune surprise de la rareté persistante du vicomte de Borianne pour son père : les haines de famille sont familières aux notaires.

—Donc, fit-il sur ce ton monotone qui caractérise le tabellion endurci, je vais vous compter la somme.

—Rien ne presse, maître Charrieux, je vous laisse les cinquante mille francs et vous prie de les placer aux mieux de mes intérêts. Je m'en rapporte absolument à votre expérience.

—Comme vous voudrez. En ce moment, le trois pour cent est en baisse, vous feriez bien d'en acheter.

—Chargez-vous en, maître Charrieux. Ce n'est pas le trois pour cent qui me préoccupe en ce moment. Je voudrais vous parler au sujet de la dot de ma mère. Pouvez-vous me dire d'où proviennent ces cinquante mille francs ?

M<sup>re</sup> Charrieux se fit répéter par trois fois la question pour se donner le temps de réfléchir.

—Oui et non, monsieur le baron, répondit-il enfin.

—Commencez par le oui, maître Charrieux.

Le notaire se prit le menton, ferma les yeux et garda un silence qui sembla interminable à son jeune client.

—Votre mère, dit-il, est née en Russie. Elle a été déclarée à Odessa sous le nom de Madeleine Breton, de mère inconnue.

De mère inconnue ! Nouveau mystère qui compliquait la situation.

—Ce Breton, mon grand-père maternel, demanda Maxime, a donc donc quelque fortune ?

M<sup>re</sup> Charrieux fronça les sourcils.

—Mais, dit-il, monsieur le vicomte a dû vous donner ces renseignements.

—Mon père, répliqua Maxime, s'est abstenu, je ne sais pour quel motif.

—Ni moi non plus, monsieur le baron.

Mtre Charrieux s'était levé, comme pour avertir Maxime qu'il n'avait pas de temps à perdre en histoires de famille.

Mais il n'avait pas affaire à un de ces vulgaires clients qu'on intimide si facilement.

Il se trouvait en présence d'un avocat de mérite, d'un fils qui tient à savoir la vérité sur les origines de sa mère.

Le baron de Borianne, se souvenant soudain qu'il était gentilhomme de grande race, reprit son interrogatoire sur un ton légèrement hautain :

—Pardon, maître Charrieux, ce n'est plus à l'ami de ma famille que je m'adresse, mais à son notaire. J'ai le droit de savoir exactement d'où provient l'argent que mon père m'envoie, et vous avez le devoir de m'éclairer sur ce sujet.

Le vieux tabellion, intimidé, se rassit.

—Cette question, répéta-t-il, ne l'avez-vous donc pas posée à monsieur votre père ?

—Vous savez bien, maître Charrieux, que mon père m'a toujours tenu à distance et qu'il m'a été impossible de lui arracher le moindre éclaircissement, même sur la disparition de ma pauvre mère.

Bien qu'habitué à soutenir tous les chocs sans rien laisser voir sur sa physionomie rigide, le notaire eut un léger frémissement.

—Je ne sais rien, prétendit-il, absolument rien.

—Vous savez au moins d'où proviennent ces cinquante mille francs. Montrez-moi le dossier de mon père ; nous devons y trouver les pièces établissant l'origine de cette somme. Vient-elle de mon grand père Breton ?

—Non, répondit enfin Mtre Charrieux. Votre mère n'a jamais connu son père ; mais en revanche, un ami de ce dernier, un ami riche, s'est intéressé à elle et m'a confié en dépôt cinquante mille francs, avec ordre de les lui remettre à sa majorité.

—Alors, s'écria Maxime, vous connaissiez ma mère ?

—Certainement. Elle a terminé son éducation dans une pension de Fontenay-sous-Bois, où je payais pour elle, toujours en vertu des ordres de l'ami en question.

Le nom de cet ami, maître Charrieux ?

—Je suis au regret de vous le refuser ; le secret professionnel m'en fait un devoir, suivant l'expression dont vous vous êtes servi tout à l'heure.

Maxime connaissait trop la droiture de Me Charrieux pour lui dénier ce devoir.

—Alors, demanda-t-il encore, la donation de ces cinquante mille francs n'a été l'objet d'aucun acte notarié ?

—En aucune façon. C'est un dépôt qui m'avait été confié comme ami, et non comme notaire. J'ai remis la somme à votre mère de la main à la main.

Ce vieillard avait connu Madeleine Breton, veillé sur sa jeunesse ! Il était l'ami du bienfaiteur de Madeleine Breton ! Donc il avait dû s'intéresser à la disparue ! Donc, il savait quelque chose !

Maxime essaya de l'apitoyer.

—Maître Charrieux, dites-moi ce que vous savez de ma mère ? Je ne puis croire que mon père ait jamais rien eu de grave à lui reprocher... Ce doute me tue, maître Charrieux !

Le vieillard quitta un instant son masque d'indifférence.

—Pauvre enfant ! pauvre Madeleine ! se disait-il.

Puis tout haut :

—Sur mon honneur, monsieur le baron, je ne sais rien, mais ce que je puis affirmer, et ce que madame la marquise a dû vous dire, — car elle le sait mieux que personne, — c'est que Madeleine Breton était une charmante jeune fille, douée de toutes les qualités, et qu'elle a laissé d'unanimes regrets.

Le jugement du notaire confirmait celui de Prosper.

Maxime n'avait plus qu'une question à poser à Me Charrieux.

—Le bienfaiteur de ma mère est-il encore vivant ?

—Hélas ! non ; sa mort a précédé le mariage de Madeleine Breton. Oui, je l'ai connue, cette pauvre Madeleine. Madame votre tante a dû vous dire que c'est moi qui lui ai conseillé de la prendre, au sortir de pension, comme institutrice de sa fille.

—Ma tante ne m'a jamais parlé de cela.

—C'est étrange.

—Ma tante semble avoir pour système de me cacher tout ce qui pourrait m'aider à éclaircir l'affreux mystère. Vous avez de l'autorité sur elle maître Charrieux. Obligez-moi de lui parler en ma faveur.

—Impossible, monsieur le baron. Un notaire ne doit jamais prendre de telles initiatives. Je suis tout acquis à votre famille, mais dans la limite de mes attributions.

—Enfin, croyez-vous que ma mère se soit noyée en Seine, comme on me l'a affirmé ?

—Je n'ai pas eu à m'occuper de cette enquête.

Il n'y avait plus rien à espérer de l'impénétrable vieillard.

Le baron de Borianne se retira un peu plus calme, heureux d'avoir entendu proclamer une fois de plus, par un homme honnête entre tous, la sainteté de sa mère.

## XII

## LE FILS DU SUPPLIÉ

Mme Petitot avait été plusieurs mois à se remettre de ses angoisses à la suite de la visite de Césarine.

Pourtant, elle aurait dû être rassurée, à l'égard de Rose, par l'attitude si étrange de cette mère qui abandonnait sa fille, ne cherchait même pas à la revoir, et entendait se consacrer toute entière à son fils.

Ses funestes pressentiments lui faisaient tout redouter de la résurrection de Césarine.

Il lui prenait parfois une envie folle de quitter le pays où l'attachaient tant de souvenirs et tant d'intérêts de toute nature.

Mais pour être en sûreté, même à l'étranger, il lui aurait fallu confier le terrible secret à Pierre et elle n'en avait pas le courage.

—Il n'est pas possible, se disait-elle, que cette femme se rapproche de son fils sans se révéler à lui. En ce cas, elle lui dira tout et nous serons à leur merci.

Elle avait d'autant plus à s'effrayer de cette alternative que, d'après les renseignements qu'elle tenait de Me Lambert, le professeur de Jacques Brémond, ce jeune homme manifestait des ambitions démesurées et une tendance naturelle à mettre en pratique les monstrueuses théories modernes de la "lutte pour la vie".

Dans une lettre qui remontait à l'époque où Jacques avait quitté la pension, le vieux maître s'exprimait ainsi.

"J'ai l'honneur de vous annoncer que votre protégé a subi avec succès l'examen d'admission à l'Institut agronomique et que maintenant il peut voler de ses propres ailes.

"Conformément à vos ordres, je lui ai remis les vingt mille francs que vous avez affectés à son installation à Paris et aux frais de son entretien pendant ses nouvelles études.

"L'Institut agronomique ne reçoit pas d'internes. C'est regrettable pour votre protégé, dont la nature ardente trouvera peut-être à la grand-ville trop d'occasions de s'émanciper.

"Ce qui le soutiendra, à défaut d'une famille et d'un conseiller sérieux, c'est l'ambition. Il ne voit pas seulement, dans le diplôme auquel il vise, l'espérance de se faire une modeste position dans l'enseignement. Il ne projette rien moins, une fois en possession de ce diplôme, que de s'expatrier, de partir à la conquête de la fortune dans un pays neuf, d'y fonder, "pour le compte de quelque milliardaire un établissement agricole pourvu de tous les perfectionnements dus à la science moderne". Ce sont ses propres expressions.

"Quand il parle de ce projet, il en a plein la bouche. Ses yeux lancent des flammes. Il ne croit pas au bonheur sans l'argent, sans beaucoup d'argent.

"Maintenant, madame, la mission que j'avais acceptée du docteur Sorlac est terminée. Je ne me sens plus aucune autorité sur votre protégé. Il s'est montré chez moi assez bon élève, il apprend facilement, est doué d'une mémoire, merveilleuse, mais paraît manquer presque complètement de sens moral.

"Le mieux est de le laisser se débrouiller tout seul. Grâce à vos vingt mille francs, le voilà à l'aise. Ne le perdez pas de vue et venez-lui en aide au besoin, mais ne l'habituez pas à compter sur cette protection occulte qui entretiendrait en lui des espoirs insensés."

La nouvelle que Jacques Brémond était résolu à chercher fortune à l'étranger n'était pas faite pour déplaire à Mme Petitot.

Il n'y avait plus qu'à suivre les sages conseils de M. Lambert, à faciliter à l'ingénieur agronome les moyens de s'établir, et cela sans qu'il pût se douter d'où venait cette appui providentiel.

Mais le retour de Césarine remettait tout en question, et l'ambition de Jacques effrayait à bon droit sa protectrice.

Cependant des mois se passèrent sans qu'aucune de ces craintes ne se réalisât.

De Césarine, point de nouvelles.

Elle n'écrivait même pas à sa sœur.

Mais était-ce bien certain qu'elle avait réussi à se rapprocher de Jacques ?

Mme Petitot se disposait à écrire à M. Lambert lorsqu'une lettre de faire part lui annonça la mort de l'excellent homme.

Craignant qu'on ne retrouvât dans les papiers du défunt sa cor-

respondance au sujet de Jacques Brémond, elle se rendit en toute hâte à Choisy-le-Roi.

Une fois en présence de la vieille demoiselle Lambert, Mme Petitot fut bien embarrassée pour l'entretenir d'une affaire aussi délicate.

Elle se présenta comme étant une ancienne amie de son frère et du docteur Sorlac, et elle lui demanda des détails sur la dernière maladie du défunt.

—Le cher homme, répondit Mlle Lambert, souffrait depuis longtemps du cœur. Il avait étudié la médecine, de sorte qu'il ne se faisait, dans les derniers temps, aucune illusion sur sa fin prochaine. La veille de sa mort il m'a chargé de vider son secrétaire et de lui montrer un à un ses papiers. J'ai presque tout brûlé sur son ordre.

Mme Petitot eut un soupir de profond soulagement.

—Mon frère, continua la vieille demoiselle, m'a recommandé ensuite d'appeler par dépêche son meilleur élève : Marcel, qu'il chérissait comme un fils. Malheureusement, au lieu de Marcel, c'est Jacques Brémond qui est venu. Jacques m'a rendu tout de même service ; car à mon âge, on perd facilement la tête dans de pareilles circonstances. C'est lui qui a envoyé les lettres de faire-part et conduit le deuil.

Au nom de Jacques, Mme Petitot avait tressailli.

Eile attendait anxieusement des détails sur la dernière entrevue de Jacques et de son maître ; mais Mlle Lambert se taisait par crainte d'ennuyer la visiteuse.

—Il est regrettable, hasarda celle-ci, que votre frère n'ait pas revu son élève préféré. Il comptait peut-être le charger de ses dernières volontés...

Ainsi encouragée, Mlle Lambert donna libre cours à sa langue :

—Sans doute, madame ; car mon frère a tenu à rester seul avec Jacques Brémond. Que se sont-ils dit ? Je n'en sais rien, mon frère ne me mettait jamais au courant de ses affaires particulières.

Mme Petitot avait beau jeu pour s'éclairer.

—Et comment se fait-il, demanda-t-elle, que Jacques Brémond soit venu à la place de Marcel ?...

—Je vais vous expliquer, madame, quoique cela ne doive guère vous intéresser : Marcel et Jacques, sont du même âge, ils ont été élevés ici ensemble ; le premier est un orphelin ; le second, un enfant abandonné. Une femme inconnue nous a amené Jacques qui avait à peine quatre ans. Elle devait envoyer le lendemain l'acte de naissance de cet enfant ; elle n'en a rien fait. Pourtant, la pension de Jacques a été payée régulièrement, et je sais même que mon frère lui a remis, à sa sortie de pension, vingt-mille francs qu'on lui avait confiés à ce dessein.

La visiteuse eut grand-peine à dissimuler son trouble.

Elle détourna de suite la conversation.

—Son ami n'était peut-être pas aussi favorisé ?

—Oh ! non. La pauvre Marcel donne des leçons de français, de latin et de grec. Il est poète, il écrit tout ce qu'il pense, et vous savez, les poètes ont bien du mal à gagner leur vie. La veille de la mort de mon frère, il était partie au Havre, pour entrer comme précepteur dans une riche famille américaine. C'est Jacques qui nous l'a annoncé. Jacques avait reçu la dépêche destinée à son ami. Il faut vous dire, madame, que les deux pauvres enfants font la paire ; ils ne s'étaient jamais quittés, ils habitaient à Paris la même maison. Seulement Marcel est trop fier pour vivre aux dépens de personne. C'est pourquoi, étant à bout de ressources, il a accepté cette place de précepteur au Havre. Je vous ai dit que Jacques et Marcel font la paire. Pourtant, il ne se ressemblent pas du tout, ni au physique ni au moral. Autant Jacques est robuste et déluré, autant Marcel est malingre et timide. Moi, je les aimais bien tous les deux ; mais, à vrai dire, Marcel est plus reconnaissant que Jacques. Il semble que tout lui soit dû, à Jacques.

—Tandis que Marcel... Ah ! mon pauvre frère ne parlait jamais de lui sans avoir les larmes aux yeux. Il le savait pauvre et aurait voulu pouvoir l'assister ; mais ici, on joint péniblement les deux bouts, on tient à ce que les enfants ne manquent de rien, et ça coûte. Maintenant que mon frère n'est plus là pour veiller à tout, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de vendre la pension et d'aller finir mes jours à l'hospice.

Dans sa reconnaissance pour la discrétion du défunt, Mme Petitot offrit à la vieille demoiselle de l'assister.

—Si vous ne trouvez d'acquiescer, dit-elle, je me chargeai de vous vous placer dans un asile privé. Je dois bien cela à la mémoire de votre frère, qui était l'ami du docteur Sorlac.

Mlle Lambert accepta en principe. A cet âge, on se raccroche à toutes les branches.

En rentrant à Châteauroux, Mme Petitot se plongea dans des réflexions sur l'étrange hasard qui avait rapproché, dans une même pension, ces deux orphelins.

Elle n'était rassurée qu'à demi, au sujet du dernier entretien de Jacques Brémond avec son vieux maître.

Sur quoi avait roulé cet entretien ?

Malgré sa confiance en la discrétion de M. Lambert, Mme Petitot

tot craignait que, dans le délire de l'agonie, il n'eût laissé échapper quelque parole révélatrice.

Des semaines se passèrent sans amener d'incidents.

L'apaisement se fit dans l'esprit de Mme Petitot, et la santé lui revint pleine et entière.

Sa seule préoccupation était l'avenir de Rose.

On sait dans quelles circonstances l'excellente femme fut déçue dans l'espoir qu'elle caressait depuis si longtemps ; mais, se croyant certaine que Rose n'accepterait jamais d'autre prétendant que Pierre, elle attendait avec patience le moment de réaliser ce rêve.

Tout d'abord et sans s'écarter des règles de la politesse, elle sut par une froideur calculée tenir à distance le baron de Borianne.

Sans Pierre, qui la ramenait lui-même chez sa bienfaitrice. Maxime aurait cessé ses visites.

L'ingénieur poussa le dévouement jusqu'à présenter son ami à Mme de Fallière, afin de lui fournir l'occasion d'y rencontrer Rose.

Maxime trouva auprès de cette dame et de sa fille, Lucille, un accueil bienveillant.

Le jeune avocat aimait la musique. Il eut l'occasion d'en faire avec Lucille et parfois la joie d'entendre les deux jeunes filles déchiffrer au piano les partitions nouvelles.

Ce fut Mme de Fallière elle-même qui apprit à sa vieille amie que le baron de Borianne lui avait été présenté par Pierre.

Qu'y pouvait Mme Petitot ? rien ; elle tourna la difficulté en envoyant Rose chez Lucile un peu moins souvent et aux heures où l'avocat était retenu au Palais de justice par ses fonctions.

Bientôt, la santé très précaire de Mme de Fallière s'altéra profondément. Elle passa par une crise des plus douloureuses de sa maladie de cœur et resta tout un mois sans quitter la chambre.

Mme Petitot venait la voir presque tous les jours et s'efforçait de lui rendre l'espoir par de bonnes paroles.

Mais le mal dont souffrait la mère de Lucile avait sa racine dans un passé douloureux auquel elle faisait parfois de vagues allusions.

On eut dit que Mme de Fallière souhaitait la mort, qu'elle s'abandonnait avec préméditation.

Attristée, par Mme Petitot essaya de la raisonner.

—Pourquoi vous désespérer ainsi ? lui dit-elle. Ne vous reste-t-il pas une fille qui fait votre orgueil et devrait vous tenir lieu de tout ?

Ce reproche amena une teinte rosée sur les joues décolorées de la malade.

—Lucile, fit-elle, m'a aidée à supporter la vie ; mais le chagrin qui me tue remonte à bien des années et ne m'a jamais laissé de répit.

A bien des années ? Il ne s'agissait donc pas de la mort de M. de Fallière ?

La vieille dame, un peu étonnée, prit les mains de son amie, et sur un ton de profonde amitié :

—Oubliez, lui dit-elle : pensez à ceux qui restent.

—Ceux qui restent ! répéta Mme de Fallière. Oh ! je voudrais pouvoir vous confier ma peine, mais j'ai trop besoin de votre affection, de votre estime. Je vous envie chère madame, je voudrais être comme vous, sans reproche.....

Mme Petitot rougit légèrement. Elle croyait avoir bien rempli son existence, et cependant elle ne se sentait pas irréprochable.

Elle avait toujours présent à la mémoire les sages observations du docteur Sorlac quand elle lui parla pour la première fois de sa combinaison pour s'emparer de Rose et l'affranchir de son exécrable état civil.

Bonne et indulgente, ne croyant pas facilement au mal, Mme Petitot sourit à celle qui se confessait vaguement à elle.

—Quelle que soit la faute que vous ayez à vous reprocher, dit-elle, je suis certaine qu'elle n'est pas bien grosse.

Et pressentant qu'il s'agissait de quelque chagrin de cœur :

—Le temps, ajouta-t-elle, finira par vous amener l'oubli.

Mme de Fallière fit un geste de dénégation.

Ce jour-là, la visiteuse s'était sentie plus fatiguée que d'habitude. En se retirant, elle embrassa Mme de Fallière.

—Je ne sais quand je vous reverrai, dit-elle. J'ai grand besoin de repos et je vais garder la chambre une huitaine au moins.

Mme Petitot présumait encore trop de ses forces : elle fut près d'un mois sans pouvoir sortir. Mais elle envoyait souvent Rose chez son amie, afin d'en avoir des nouvelles.

Au retour d'une de ces visites, la jeune fille lui confia que Lucile était très ennuyée.

—Il y a du nouveau, dit-elle... Figurez-vous, bonne maman, qu'un jeune homme s'est fait annoncer, il y a quelques jours, à Mme de Fallière et a demandé à l'entretenir en particulier. Lucile se trouvait là ; elle s'est retirée sur un signe de sa mère. L'entretien secret a duré plus d'une heure. Enfin, Mme de Fallière a rappelé Lucile qui s'est aperçue qu'elle avait pleuré. Elle lui a présenté ce jeune homme comme étant le fils d'une de ses meilleures amies d'enfance. Elle semblait très heureuse. Voici elle s'est exprimée. Je répète, d'après Lucille, qui n'oubliera jamais cette présentation : " Monsieur a perdu sa mère à Genève où il a commencé son instruction ; il est

seul au monde, il viendra souvent ici, je le recevrai comme un ami, en souvenir de sa mère... Il a toute mes sympathies et il saura mériter les tiennes."

Mme Petitot, qui rappelait les demi-confidences de la mère de Lucile, s'intéressait beaucoup à ces détails.

— En quoi cela peut-il contrarier ton amie ? demanda-t-elle.

— Lucile redoute en ce jeune homme un prétendant agrégé par sa mère. Or, ce nouveau visage, tombé on ne sait d'où, lui déplaît souverainement.

— Quel âge a-t-il, ce jeune homme ?

— Vingt ans, mais il en paraît vingt-cinq, tellement il est robuste et tellement sa physionomie accuse d'expérience.

— Tu l'as donc vu ?

— Aujourd'hui même.

— Quel est sa profession ?

— Ingénieur agronome.

Mme Petitot eut un sursaut.

— Son nom ? fit-elle.

— Lucile me l'a dit ; mais, ma foi, je l'ai oublié. Je n'ai retenu que son petit nom.

— Qui est ?.....

— Jacques.

— Jacques Et où demeure-t-il ?

— A Paris : il repartira la semaine prochaine. En attendant, il vient tous les jours. Mme de Fallière ne le recevrait pas mieux s'il était de sa famille.

— Et tu ne peux pas te rappeler son nom, à ce jeune homme ?

— Cela vous intéresse, bonne maman ?.....

La vieille dame savait user de finesse, au besoin.

— Je crois me souvenir, dit-elle, que Mme de Fallière m'a parlé de cette amie morte à Genève. Cette amie s'appelait... attends ! Le nom commence par un B.

— Oui, bonne maman, j'y suis. J'ai le nom sur le bout de la langue, Jacques Ber... Jacques Bré... Jacques Brémond ; c'est bien cela.

Mme Petitot poussa un cri étouffé.

Elle avait perdu connaissance.

Rose s'empressa de la dégraffer et de lui rafraîchir les tempes avec de l'eau fraîche.

Et tout en lui prodiguant ses soins, elle pleurait, disant :

— Bonne maman !... Je suis là... C'est votre Rose... Ouvrez les yeux. Mon Dieu !... qu'elle est pâle !....

Elle se disposait à sonner pour envoyer chercher le médecin, lorsque Mme Petitot se ranima.

— Où suis-je ? disait la pauvre femme.

Dans ce court instant de défaillance, son esprit, vagabondant, l'avait transportée en Italie, chez le prince Balbiani, sur cette terrasse d'où elle admirait le panorama de Naples, d'où elle suivait les jeux de Rose dans le préau de l'orphelinat.

Revenue à la réalité, elle se hâta d'expliquer sa faiblesse par des raisons toutes matérielles.

— C'est mon déjeuner, dit-elle, qui ne passe pas. La machine se détraque. Sonne, une tasse de tilleul me remettra ; ça ne sera rien.

Rose courut elle-même donner l'ordre à la femme de chambre. A son retour, Mme Petitot la fit asseoir auprès d'elle, et l'attirant sur son sein, l'y retenant comme autrefois quand elle était petite :

— Je crois, dit-elle, que le climat de l'Italie me conviendrait mieux que le nôtre. Cela te contrarierait-il de quitter Châteauroux ?

— Je serai bien partout où vous serez, bonne maman. Partons demain, si vous voulez.

Demain, il serait peut-être trop tard !

Par quel subterfuge le fils des Rassajou avait-il capté la confiance de Mme de Fallière ? Quel était son but en se rapprochant de Rose ?

Mme Petitot n'avait-elle pas mille fois raison de redouter l'aventurier qui s'était introduit chez son amie ?

Mais cette amie, pourquoi mentait-elle à Lucile, en lui présentant Jacques Brémond comme étant le fils d'une personne morte à Genève ?

Nul doute, Mme de Fallière savait que Jacques Brémond était un enfant abandonné.

Ils étaient donc complices ! Dans quel but ?

Après avoir pris une tasse de tilleul, Mme Petitot remit doucement la conversation sur Jacques.

— Alors, dit-elle avec un sourire forcé, il te déplaît aussi, le protégé de Mme de Fallière ?....

— Je ne le connais pas assez, répondit Rose avec simplicité, pour me faire une opinion sur son compte. Il ne m'est pas sympathique, voilà tout.

— Qu'as-tu remarqué en lui ?

— Oh ! je ne l'ai pas beaucoup regardé. Mme de Fallière me l'a présenté. Il s'est incliné, et j'en ai fait autant. Ce qui me déplaît en lui, c'est son regard dur et indiscret. Il m'a positivement dévisagée.

— Vraiment !.....

— On eût dit qu'il était curieux de me voir, de m'étudier

Mme Petitot porta son mouchoir à ses lèvres, pour étouffer un cri d'angoisse.

Elle n'eut pas le courage d'en savoir d'avantage.

Des vautours planaient sur l'asile où la pauvre vieille femme abritait sa Rose bien-aimée ; il fallait s'attendre à toutes les calamités prévues par le docteur Sorlac.

Le soir, après le dîner, Mme Petitot prit Pierre à part.

— Mon enfant, lui dit-elle sur un ton grave, il se peut que je parte incessamment pour l'étranger. En ce cas, j'emmènerai Rose ; mais nul, hors toi, ne saura où nous avons émigré ; je puis compter sur ta discrétion, n'est-ce pas ?

Pierre regardait sa bienfaitrice avec stupéfaction.

— Ne te tourmente pas, reprit-elle, j'ai toute ma raison ; mais des circonstances que je ne puis encore te dire m'obligeront sans doute au départ.

L'ingénieur, s'imaginant que Mme Petitot projetait d'éloigner Rose voyait Maxime, dit avec tristesse !

— Re fléchissez, bonne maman, avant de prendre une résolution que rien ne justifie. Parlons net. Vous avez appris sans doute que Rose voyait Maxime, chez Mme de Fallière. Eh bien ! Maxime ayant su que cela vous portait ombrage, a cessé ses visites. Vous ne connaissez par la délicatesse de ce pauvre Maxime !....

Il s'agissait bien du baron de Borianne !

Mme Petitot haussa les épaules.

— Nous parlerons de cela demain soir, dit-elle, si demain soir nous sommes encore ici.

L'appréhension d'être séparé de "bonne maman" et de sa "petite cœur" plongea Pierre dans une morne tristesse.

Le coup lui était d'autant plus sensible que, depuis les confidences de Mme Petitot au sujet de Rose, il n'avait pu retrouver son calme, sa quiétude d'autrefois ; le chagrin de Maxime, qui se minait sans proférer une plainte, l'inquiétait comme un remords.

Dans l'ignorance où il était des angoisses de sa bienfaitrice, Pierre Sorlac passa la nuit à se demander les motifs de son projet d'émigration. Comme il savait que Maxime s'était appliqué à ne rencontrer Rose nulle part depuis un mois passé, il se perdait en vaines suppositions.

Or, un esprit scientifique finit toujours, à défaut de solution certaine, par se forger une hypothèse.

— Bonne maman, se dit-il, veut m'éprouver par l'absence. Elle espère que, pour la faire rentrer à Châteauroux, je trahirai Maxime. Elle se trompe. Maxime à ma parole, il ne saura jamais ce que j'en souffre.

Devant Maxime, comme devant Rose et Mme Petitot, il dissimulait sa peine, affectait de la bonne humeur, ne se doutant pas qu'en transformant ainsi son caractère, il dépassait les bornes et n'arrivait qu'à confirmer bonnes maman dans ses idées.

Malgré une nuit passée presque tout entière à réfléchir, Mme Petitot se trouva, le lendemain matin, forte pour la lutte.

Après le déjeuner, elle donna l'ordre d'atteler le coupé.

— Nous allons chez Mme de Fallière, dit-elle à Rose. Tu veux bien m'accompagner ?

— Avec plaisir. Cela distraira Lucile, qui a perdu toute sa gaieté depuis qu'on lui a ravi une part de l'affection de sa mère.

— Ah ! fit Mme Petitot, elle est si jalouse que cela ton amie ?

— Dame ! à sa place, je le serais tout autant.

Le valet de chambre annonça bientôt que la voiture était prête. Soutenue par sa fille, Mme Petitot descendit jusqu'au perron sans

marquer le moindre faiblesse. Elle se raidissait pour parer à tout événement.

Durant le trajet, elle ne prononça pas une parole.

Elle s'encourageait au calme, au sang-froid.

L'important était tout d'abord d'étudier la situation.

Et ce fut avec son sourire le plus aimable, le plus naturel, qu'elle aborda Mme de Fallière, pendant que Rose embrassait Lucile.

Les deux jeunes filles se rendirent dans la pièce qui leur servait d'atelier et de salle de musique.

— Distrayez-vous, leur dit Mme Petitot, peignez, pianotez et, surtout, bavardez comme nous allons le faire de notre côté.

Ce disant, elle observait son amie.

Mme de Fallière, qui avait déclaré qu'elle allait beaucoup mieux, laissait éclater dans ses yeux, dans toute sa physionomie, une satisfaction, une joie icitime dont elle n'était pas maîtresse.

— Chère madame, dit-elle, combien vous êtes bonne de m'avoir consacré votre première sortie. Je me proposais d'aller vous voir demain matin ; car, vraiment, cela tient du merveilleux, je recommence à vivre. Mes battements de cœur se sont arrêtés comme par miracle, le sang circule librement, les forces reviennent à vue d'œil. Je suis heureuse, bien heureuse.

La sincérité du ton, la franchise du regard de cette pauvre femme dissipèrent tous les doutes que Mme Petitot avait conçus à son égard.

— Elle est bien mon amie, se disait-elle : elle ne nourrit aucun

dessein contre moi. Mais qu'est venu faire ici Jacques Brémond ? Oh ! je le saurai ! . . . . .

Elle attendait avec une impatience fébrile que Mme de Fallière lui parlât de cet aventurier.

Et pour l'y amener plus vite :

— Moi aussi, dit-elle, je suis heureuse de vous voir rétablie. Telle que je vous connais, j'en attribue la cause non pas seulement au retour de votre santé, mais à quelque satisfaction intime, bien supérieure, comme remède, à tous les médicaments.

Mme de Fallière devina-t-elle que sa vieille amie lui lançait une insinuation embarrassante ?

Elle rougit un peu et prit un temps avant de répondre.

— Rose, dit-elle, vous aura sans doute informée que j'avais retrouvé le fils d'une de mes meilleures amies ?

— Oui, et que vous en aviez éprouvé une très grande satisfaction.

— Très grande, en effet.

Et tel était l'attendrissement de Mme de Fallière, que les larmes lui en venaient aux yeux.

— Du reste, ajouta-t-elle, vous verrez ce jeune homme tout à l'heure. C'est un beau et grand garçon. Il a vingt ans tout au plus, et il en paraît bien vingt-cinq. Il est de sens déjà rassis, et je ne crois rien exagérer en assurant qu'il est d'une intelligence supérieure. Jacques Brémond a fait d'excellentes études . . .

— A quel collège ? interrompit Mme Petitot, qui regrettait déjà sa précipitation.

— A la pension Lambert, à Choisy-le-Roi ; il est bachelier ès-sciences et, de plus, ingénieur agronome. Vous voyez qu'il n'a pas perdu son temps !

Si Mme de Fallière n'avait pas été si pénétrée de son sujet, elle aurait remarqué la pâleur effrayante de la visiteuse. Mais elle ne voyait rien, elle était toute entière à sa joie.

Comment expliquer une telle exagération de tendresse pour un jeune homme dont la prétendue amie de Mme Brémond n'avait jamais parlé auparavant, pas même à Lucile . . .

La protectrice de Rose perdait en suppositions dont aucune ne tenait debout.

Ses soupçons sur Mme de Fallière lui revinrent.

Et, pour mieux l'embarrasser :

— Depuis combien de temps, lui demanda-t-elle, n'aviez-vous pas revu ce jeune savant ?

— Depuis . . .

Mme de Fallière cherchait ses mots. Son trouble était manifeste.

— Oh ! acheva-t-elle en fin, depuis plus de quinze ans . . . époque à laquelle mon amie est partie à Genève.

— Mais cette amie vous écrivait sans doute ? . . .

Elle la questionnait comme l'aurait fait un juge ; elle ne la quittait pas du regard.

Or, la physionomie de Mme de Fallière n'exprimait que de la confusion.

Si elle eût été complice de Jacques Brémond, elle se fût trahie par cette expression de crainte qui se lit sur les traits des hypocrites démasqués ; mais non, le mensonge sortait avec peine de sa bouche ; elle souffrait d'être obligée de tromper une femme respectable dont elle possédait l'estime.

— Mon amie, balbutia-t-elle, est morte là-bas, au bout de deux ou trois ans, et j'ignorais . . . qu'elle avait placé son fils à la pension Lambert.

Et, pour mettre fin à ce pénible entretien :

— Done, ajouta-t-elle, je me proposais d'aller vous voir demain. J'avais hâte de vous recommander mon protégé.

— A moi ! fit Mme Petitot, qui commençait à perdre son sang-froid.

— Mais oui, à vous, chère madame, et aussi à M. Pierre Sorlac. Mon protégé, je le répète, est ingénieur agronome et serait très heureux de trouver parmi vos clients la direction d'une grande usine.

Cette demande n'avait rien que de très naturel, et pour tout autre que le fils des Rassajou, Mme Petitot l'aurait accueillie avec sa bienveillance habituelle.

Un refus catégorique n'était pas possible en la circonstance.

— J'y penserai, répondit-elle, je verrai mes clients et, si j'obtiens une réponse favorable, je vous préviendrai sans retard.

Le ton était si peu encourageant que Mme de Fallière crut devoir insister sur les qualités exceptionnelles de son protégé.

— Vous vous intéresserez davantage à Jacques Brémond, dit-elle, quand vous l'aurez vu, quand vous aurez apprécié sa bonne éducation et son sérieux.

Mme Petitot savait que le fils des Rassajou avait été, au point de vue de la tenue, à bonne école chez M. Lambert ; elle n'ignorait pas non plus qu'il était studieux et intelligent, mais elle connaissait son ambition insatiable, son manque de scrupules.

Et c'était sans doute cette ambition, servie par une conscience élastique, qui avait poussé le jeune aventurier à s'insinuer auprès

de Mme de Fallière, auprès de Lucile, dont la dot se montait à deux cent mille francs.

Mais comment y avait-il réussi et pourquoi sa protectrice le prétendait-elle fils d'une de ses amies ? . . .

Quel étrange rôle jouait-il dans cette maison ? . . .

Tout autre que Mme Petitot aurait pu concevoir des doutes sur les allures de cette femme, malade il est vrai, mais encore jeune. Elle n'était pas capable d'une pareille supposition ; elle considérait son amie comme un modèle de mère de famille.

Mais un coup de sonnette se fait entendre.

Mme de Fallière a tressailli.

— C'est lui, dit-elle, je serai bien heureuse si vous daigniez lui accorder vos sympathies.

Quelle affection ! quelle tendresse passionnée !

Mme Petitot va donc se trouver en présence du fils du supplicié, de l'enfant à qui, en échange de Rose et d'après la volonté maternelle, elle a fait donner une éducation et une instruction complète, sous un nom encore sans tache.

La porte s'ouvre, une domestique annonce :

— M. Jacques Brémond.

Le visiteur, élégamment vêtu, entre, salue sans gaucherie et, tendant la main à sa protectrice :

— Comment allez-vous, chère madame ?

Mme Petitot avait essayé de se lever de son fauteuil pour répondre au salut du misérable, mais son anéantissement était tel qu'elle n'en eut pas la force.

Cependant, Mme de Fallière, sans tenir compte de la présence de la vieille dame, avait attiré près d'elle le sinistre intrigant.

— Embrassez-moi, Jacques, comme d'habitude. Nous sommes ici entre amies de vieille date.

Il s'exécuta de bonne grâce et elle lui rendit son baiser avec un élan qui mit le comble à la stupéfaction de Mme Petitot.

Puis, se tournant vers cette dernière :

— Je vous présente M. Jacques Brémond, dont je vous ai parlé tout à l'heure . . . Mme Petitot, la mère adoptive de l'amie de ma fille.

Le jeune homme s'inclina par deux fois.

De haute taille, très robuste pour son âge, Jacques Brémond présentait, à première vue, le type du beau garçon qu'il ne faut pas analyser : le front était trop bas et fuyant, les arcades sourcillères très prononcées ; les yeux, petits et noirs, fixaient avec dureté ; les cheveux, taillés en brosse, étaient épais et raides, la moustache déjà fournie masquait une bouche aux lèvres fines et serrées ; le menton, fortement accentué, achevait de donner à cette physionomie une brutalité que tempérait un geste étudié et une voix qui devait savoir prendre toutes les inflexions, même les plus douces.

Ce qui frappa surtout Mme Petitot dans la personne de Jacques Brémond, ce fut la dimension exagérée des mains, le développement du pouce.

La main de Troppmann présentait cette particularité et, s'il faut en croire la science, il en serait de même chez presque tous les individus prédisposés au meurtre, à l'assassinat.

— Je vous connaissais, Mme Petitot, dit-il, par tout le bien qu'en dit de vous dans le pays. Vous êtes la providence de vos ouvriers, et l'on sait bien que vous êtes aidée dans cette tâche par un homme de cœur ; on vante aussi la bonté de Mlle Rose, que j'ai eu l'avantage de voir hier.

— On exagère ma tâche, dit Mme Petitot, du reste, ce n'en est pas une pour moi.

Elle relevait, dans ce langage mielleux, le seul mot qui pouvait prêter à la critique.

— Je me suis mal exprimé, dit-il. Veuillez m'excuser : mes études scientifiques ne m'ont guère laissé de temps et je tourne mes phrases comme elles viennent.

Cette franchise apparente ne manquait pas d'adresse et Mme Petitot s'y serait laissé prendre, si elle n'eût été certaine que Jacques Brémond usurpait dans cette maison une place à laquelle il n'avait aucun droit.

Mais il fallait se tenir sur ses gardes et par conséquent politiquer.

— Mme de Fallière, dit-elle, m'a édifiée sur votre valeur. Vous êtes bachelier ès lettres, ingénieur agronome, et vous ambitionnez la direction d'une grande culture ? . . . . .

— Oui, madame. Je suis bien jeune, c'est vrai ; mais grâce à mon diplôme, je n'aurai qu'une année de service militaire à faire, et je voudrais, avant de partir au régiment, donner la mesure de mes capacités. Toutes mes références sont dans mes notes d'étude. J'ai obtenu le maximum des points à l'examen.

Mme de Fallière laissait éclater sa joie.

Elle adressait à sa vieille amie des regards significatifs.

Elle était fière de Jacques Brémond ; mais elle n'avait pas dit la moitié du bien qu'elle pensait.

Mme Petitot les observait tous les deux.

Étaient-ils de connivence contre elle, contre Rose ? . . . A cet

égard, elle ne remarqua rien de suspect, mais le danger n'en restait pas moins suspendu sur sa tête.

Elle avait mis tout à l'heure à l'épreuve Mme de Fallière ; elle en fit autant pour l'aventurier.

— Si je puis vous être utile, dit-elle, je n'y manquerai pas. J'en parlerai ce soir même à M. Sorlac.

— Merci, madame.

— Vous m'intéressez d'autant plus que vous êtes orphelin et que je plains de tout mon cœur ceux à qui manque l'affection d'une mère.

Il ne témoigna aucune émotion ; il n'y eut, dans son regard, aucun reproche ; donc il ne savait rien, il ne pouvait se douter qu'il se trouvait en présence de l'exécutrice des volontés de sa mère ; donc, le Rassajou avait conservé son secret !

Cette conclusion, à laquelle Mme Petitot se rattachait en désespérée, ramena un peu de calme dans son esprit.

L'entretien dura environ une demi-heure.

Jacques Brémond y déploya une connaissance parfaite de la science agronomiques. Il connaissait à fond la nature du sol du Berry, bien que l'ayant étudiée seulement dans les ouvrages spéciaux.

Il parvint qu'il serait capable de donner à ce sol une plus-value, si on voulait bien s'en rapporter à lui.

— Je suis ambitieux, c'est vrai, reconnut-il. Dans sa situation plus que modeste, n'ayant pour tout avoir que mon diplôme, je devrais me contenter d'une chaire de professeur dans un collège ou dans une école d'agriculture ; mais j'ai horreur de l'administration, où l'homme intelligent, l'homme d'initiative ne peut que végéter. La vie est trop courte pour attendre du temps, de l'avancement, une situation en rapport avec ses facultés. Vive l'industrie, la grande industrie où les captivités se prouvent non par des titres, par des décorations, mais par des faits.

Le raisonnement était juste ; mais l'orateur laissait trop voir l'âpreté de ses convoitises.

— J'ai hâte d'être en place, dit-il en terminant, néanmoins, j'attendrai, plutôt que de me laisser prendre dans l'engrenage administratif. J'étudie, je suis des cours, je me fortifie, je ne perds pas mon temps ; il faut être armé pour la lutte.

La lutte !

« La lutte pour la vie »

Son vieux maître n'avait rien exagéré en le dépeignant : c'était le type de l'ambitieux moderne, du jeune homme qui à l'âge où, d'ordinaire, on se laisse aller à toutes séductions de l'idéal, n'a d'autre objectif que le triomphe de sa personnalité, d'autre but que l'argent !

L'épreuve était dure pour Mme Petitot.

Elle se trouvait à bout de forces.

— Excusez-moi, madame de Fallière, dit-elle en se levant, je ne me sens pas très bien et je suis obligée de me retirer... à mon grand regret.

Ces derniers mots expirèrent au fond de sa gorge.

Dans l'atelier de Lucile, les deux amies jouaient du piano à quatre mains, et les doubles croches s'égrenaient sous leurs doigts agiles.

— Voulez-vous que j'aille prévenir Rose ? demanda Mme de Fallière.

— Volontiers, répondit la visiteuse, qui avait peine à se tenir debout.

Durant un court instant, elle se trouva seule avec le fils des Rassajou.

— Ces demoiselles, dit Jacques, ont tous les talents ! Bien que profane, j'adore la musique et la peinture, et je ne crois pas me tromper en affirmant que ces demoiselles sont des artistes accomplies.

— Vous exagérez, monsieur ; mais il ne me déplaît jamais qu'on fasse l'éloge de Rose et de son amie.

— L'éloge de Mlle Rose ! Mais, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, je l'ai entendu faire cent fois à Châteauroux depuis mon arrivée ! On ne l'admire pas seulement, on l'aime, et vous, madame, on vous vénère pour les services que vous rendez.

— Je sais que mes compatriotes ignore l'ingratitude. Laborieux, de vie simple, n'en demandant pas plus, ils ne sont pas difficiles à contenter.

Plus Mme Petitot l'écoutait, plus elle acquérait la conviction qu'il n'était pas venu à Châteauroux pour lui tendre quelque piège.

Evidemment il ne la connaissait que par Mme de Fallière et les racontars du pays.

Mais alors, quel était son but ?

La dot de Lucile ?

Jacques Brémond épouser Mlle de Fallière ! Et pourquoi pas ? De même que Rose Rassajou avait été remplacée par Rosita Speranza, de même Jacques Rassajou n'existait plus, ayant fait place à Jacques Brémond, jeune homme instruit, bachelier ès sciences, ingénieur agronome !

Mme de Fallière et Lucile rentrèrent au salon, ramenant Rose tout inquiète.

— Vous êtes souffrante, bonne maman ? demanda la jeune fille.

— Un peu. Cela ne sera rien. Donne-moi ton bras jusqu'à la voiture. Au revoir, chère madame, chère Lucile.

Elle les embrassa, puis, saluant Jacques Brémond :

— Je ne vous oublierai pas, monsieur ; je parlerai de vous à M. Sorlac.

— Merci, madame.

Il s'inclina, et ses yeux noirs, si durs au repos, s'adoucirent en se fixant sur Rose.

Mme de Fallière reconduisit sa vieille amie jusque dans la rue.

— Eh bien ! dit-elle en l'aidant à monter en voiture, que pensez-vous de mon protégé ?

— Je pense que vous avez pour lui une profonde affection et qu'il doit la mériter.

Mme de Fallière, qui ne s'attendait pas à cette réponse, devint écarlate.

En regagnant sa demeure, Mme Petitot questionna Rose, tant il lui tardait d'en savoir davantage sur l'imposteur.

Et comme, pour se renseigner, il est souvent utile de plaider le faux :

— Mais il est très bien, Jacques Brémond, dit-elle, et je ne vois pas pourquoi Lucile le voit d'un aussi mauvais œil.

— Oh ! bonne maman, comment voulez-vous que Lucile ait de la sympathie pour un étranger tombé on ne sait d'où et qui lui prend l'affection de sa mère ?

— Tu exagères, vous exagérez assurément.

Et comme Rose gardait le silence :

— Est-ce que Lucile t'en a encore parlé aujourd'hui ?

— Oui, bonne maman. Et elle pleurait, de vraies larmes. Elle ne rit plus comme auparavant. Vous n'avez pas remarqué comme sa physionomie a changé.

— Vraiment ! elle est jalouse à ce point-là ?

— Il y a de quoi. Quand M. Brémond est là, Mme de Fallière n'a d'attentions que pour lui. Elle le prend pour un génie, et je vous assure qu'il ne va pas à la cheville de Pierre.

— Comment le sais-tu ?

— Par Lucile. Ce monsieur, paraît-il, n'est occupé que de lui-même, de son avenir. Il se vante à tous propos, il se croit déjà un grand homme. Et le plus curieux, c'est que Mme de Fallière l'écoute sans en ressentir aucun énervement. Elle reste en admiration devant lui, et quand il n'est pas là, c'est de lui, toujours de lui qu'elle est occupée.

— Et Lucile en conclut qu'elle le lui destine pour mari ?

— Oui, bonne maman ; mais Lucile, que vous croyez si légère, si superficielle, a de l'énergie quand il le faut. Elle saura bien se défendre.

— Et tu l'encourages dans cette résolution ?

— Certainement. Ai-je donc tort ?

— Au contraire ; pour te dire le fond de ma pensée, ce jeune homme ne me revient pas non plus. J'ai promis de m'occuper de lui ; j'en parlerai à Pierre, mais je m'arrangerai pour qu'on le place le plus loin possible de Châteauroux. Tu peux le dire à Lucile.

Le problème, tout en restant fort obscur, devenait de moins en moins inquiétant pour la tranquillité de Mme Petitot.

Elle ne persista pas dans l'idée de s'expatrier avec sa fille.

Elle attendit les événements, non sans une inquiétude qui la rendait fiévreuse et la privait de sommeil.

Il lui fallait déployer une énergie de tous les instants pour dissimuler ses angoisses.

Elle ne se rassura qu'en apprenant le départ de Jacques Brémond. Ce fut Pierre qui lui en donna la première nouvelle.

— Votre protégé, dit-il, n'est vraiment pas raisonnable.

— Comment cela ?

— Je lui avais trouvé un emploi de chef de culture dans une grande ferme de Languedoc : trois mille francs de fixe, le logement, voiture, cheval de sel et quantité d'avantages matériels. Il refuse !

— Tu l'as donc vu ?

— Ce matin même. Il s'est présenté à mon bureau, avec une lettre très chaude de Mme de Fallière. Je lui ai proposé l'emploi en question, il l'a trouvé trop peu rétribué. A son âge, c'était une occasion sans pareille. Je n'ai pu m'empêcher de le lui dire, et il m'a répliqué en propres termes : « J'ai le moyen d'attendre, j'attendrai. »

Le moyen d'attendre ?... qui donc le lui fournirait ? Mme de Fallière, sans doute...

Jacques Brémond allait-il donc exploiter la crédulité de cette pauvre femme ?...

Et s'il refusait l'emploi, n'était-ce pas pour s'installer définitivement à Châteauroux, afin de ne pas perdre de vue Lucile et ses deux cent mille francs de dot ?...

Autant de réflexions qui tenaillaient le cœur de Mme Petitot.

— Et que va-t-il faire en attendant ? demanda-t-elle à Pierre.

— Il retourne à Paris pour y continuer ses études. Son désir serait de créer une ferme modèle dans l'Amérique du Sud.

— Il te l'a dit sérieusement.

—Très sérieusement. Ce n'est pas l'ambition qui lui manque : il ne doute de rien. Je crois que s'il n'avait pas son service militaire à faire, l'année prochaine, il s'expatrierait de suite. Il s'imagine qu'il n'a qu'à se montrer pour réussir. Il s'exagère la vertu de son diplôme d'ingénieur agronome ; car s'il est fort en théorie, la pratique lui manque, et en bien des cas, certains de nos cultivateurs expérimentés pourraient lui damer le pion.

—A son aïe ! fit Mme Petitot. J'en rendrai compte à sa protectrice.

Elle eut un sourire de satisfaction.

—Ah ! ah ! ajouta-t-elle, il veut courir le monde, ce jeune homme ! La terre n'est peut-être pas assez grande pour lui !

Quel nouveau sujet de réflexions !

Comment ! Jacques Brémont avait hâte de s'expatrier !...

Mais alors, il ne comptait donc pas sur la dot de Lucile ?... Il la trouvait peut-être insuffisante, cette dot ?... Deux cent mille francs, ce n'était pas assez pour ce jeune ambitieux ?

Quoi qu'il en fut, l'avenir devenait un peu plus rassurant.

Tout semblait prouver que Césarine avait tenu parole.

Etrange mère ! qu'était-elle devenue ?... Avait-elle réussi dans son projet de se rapprocher de son fils ?...

Deux jours après le départ de Jacques pour Paris, Mme Petitot reçut la visite de Mme de Fallière, accompagnée de Lucile.

Dès que les deux jeunes filles se furent retirées dans l'atelier pour s'y livrer à leur récréations artistiques, la visiteuse, relevant son voile, se pencha vers sa vieille amie, lui saisit les mains, et avec l'accent d'une douleur sincère :

—J'ai besoin aujourd'hui, dit-elle, de toute votre affection, de toute votre indulgence, surtout.

Elle était affreusement pâle et respirait à peine.

—Calmez-vous, fit Mme Petitot. Vous allez vous rendre malade. Mon affection, vous l'avez tout entière ; quand à mon indulgence, rien de ce qui peut vous intéresser ne pourrait la mettre à l'épreuve.

Elle était elle-même très émue ; car elle prévoyait que son amie allait lui parler de Jacques Brémont.

Mme de Fallière, étouffée par les battements de son cœur, se sentait défaillir.

Elle reprit enfin possession d'elle-même, et, péniblement, laissa échapper cet aveu :

—Quelques années avant mon mariage avec M. de Fallière, je fus unie secrètement à un artiste qui mourut quelque temps après, me laissant mère d'un fils. Cette union fut bénie secrètement à cause de la famille de mon premier mari, que la mienne haïssait souverainement depuis certains démêlés de commerce.

—Jacques Brémont ? s'écria Mme Petitot au comble de la stupeur.

—Oui ; il a été élevé à la campagne, puis placé par les soins d'une femme inconnue, à la pension Lambert, à Choisy-le-Roi. Cette femme prétendit avoir oublié les papiers d'état civil de l'enfant, qui n'avait pas encore atteint sa quatrième année. Elle promit de les envoyer le lendemain ; mais elle ne donna plus jamais de ses nouvelles. Elle avait prétendu que mon enfant s'appelait Jacques Brémont ; ce nom lui est resté et lui appartient maintenant, en vertu d'un acte légal.

—Mais, votre mari... ne s'appelait donc pas Brémont ?...

—Non, madame, et il n'avait pu donner son nom à Jacques, attendu que sa famille l'eût banni.

—Oh ! fit Mme Petitot.

La visiteuse se cacha le visage dans ses mains.

Et d'une voix entrecoupée par les sanglots :

—Je savais bien que votre indulgence n'irait pas jusqu'à la pitié pour une telle indignité.

—Vous vous trompez, ma pauvre amie : je vous plains, car je suppose qu'on voulait vous faire faire un mariage de convenance.

—Oh ! c'est bien cela...

Toutes deux se turent, abîmées dans leurs réflexions.

La vérité apparaissait, dans toute son horreur, à Mme Petitot : l'enfant de la fraude, c'était l'autre abandonné, Marcel, que M. Lambert aimait comme un fils et qu'il avait appelé à son lit de mort ; Jacques Brémont, ayant reçu les confidences *in extremis* du moribond, se substituait à Marcel, dans l'espoir d'acaparier la fortune de sa prétendue mère !

Infamie ! ignominie ! le fils des Rassajou avait fait cela et la mère adoptive de Rose ne pouvait le démasquer sans se perdre elle-même, sans compromettre l'avenir de sa fille adorée.

—Etes-vous bien certaine, demanda-t-elle pourtant, que Jacques Brémont soit votre fils ?

—Oui, madame.

—Quelle preuve en avez-vous ?

—Cette lettre que M. Lambert lui a remise à son lit de mort.

Elle tira de son corsage un pli sans enveloppe revêtu de cinq cachets que l'imposteur avait brisés.

Ce pli était ainsi conçu :

“ A mon fils, quand il sera grand,

“ Pardonnez-moi de n'avoir pu vous donner un nom, qui eût été

honorable. Ce nom, ma famille m'interdisait d'en disposer en votre faveur.

“ Mes ressources m'ont permis tout juste d'assurer le prix de votre pension jusqu'à la fin de vos études. Je ne vous laisse rien ; mais j'espère que vous saurez vous faire une situation honorable, selon vos facultés.

“ Si, par malheur, vous aviez à subir les assauts de la misère et que votre mère fut encore de ce monde, n'hésitez pas à aller lui demander discrètement son appui ; car elle est riche et, à défaut de son amour, elle vous doit son assistance. Votre mère est devenue la femme de M. de Fallière, attaché d'ambassade, et demeurant en dernier lieu, rue de l'Université, 142, à Paris.

“ Toutefois, je compte, mon fils, que vous n'aurez recours à elle qu'à la dernière extrémité ; je n'insiste pas sur les motifs qui me poussent à vous imposer cette volonté.

“ Votre père, qui vous aimait bien.

“ J. L.”

Mme Petitot s'inquiéta fort peu d'apprécier si son amie avait eu tort ou raison d'agir ainsi.

Ce qui la préoccupait, pour l'instant, c'était de savoir le motif d'un tel aveu.

Elle attendait la conclusion.

—Et, dit-elle, vous n'aviez jamais revu votre fils avant qu'il ne vous présentât ce billet.

—Jamais !

—Pauvre femme. Vous avez dû bien souffrir !

—Sans ma fille, je me serais tuée. Et maintenant, je pourrais être heureuse, si je n'étais pas obligée de cacher mon amour pour ce fils qui m'est enfin rendu, de tromper Lucile, de mentir continuellement.

Et s'agenouillant de nouveau :

—Puisque vous me conservez votre amitié, puisque votre indulgence de femme sans reproche va jusqu'à excuser ma faute, consentez-vous à recevoir et à exécuter mes dernières volontés, pour le cas où je viendrais à succomber à ma maladie de cœur ?

—Je suis bien vieille, répliqua Mme Petitot. De nous deux, c'est moi qui partirai la première et alors...

—Alors, j'aviserai. Pour l'instant, je n'ai que vous à qui je puisse me confier.

—Qu'entendez-vous de moi ?

—Je crains de mourir subitement. L'anévrisme me guette et m'emportera sans que j'aie la consolation de dire adieu à mes enfants. Moi partie, Jacques se retrouvera seul, sans autres ressources que son savoir. La vie est dure pour l'homme, si intelligent soit-il, à qui ses parents n'ont rien laissé. Je vous apporte cent mille francs, madame Petitot, cent mille francs en billets de banque. Je les ai distraits de ma fortune en faveur de Jacques. Si je meurs avant vous, eh bien ! c'est vous même qui vous chargerez de lui remettre de ma part, cette petite fortune.

—Oh ! fit la mère adoptive de Rose.

Mme de Fallière prit cette exclamation pour un refus.

—Pardonnez-moi, dit elle, et oubliez ma confession !

—Mais je ne vous ai pas répondu que je refusais...

—Alors vous acceptez de me remplacer auprès de mon fils, de le mettre à l'abri des tentations de la misère, de lui dire que je ne l'ai pas oublié et que j'aurai emporté dans la tombe la satisfaction d'avoir rempli mes devoirs de mère ?...

—Mais vous vivrez, ma bonne amie ; pourquoi ces funestes prévisions ? Vos cent mille francs, je les conserverai en dépôt, chez mon notaire, à qui vous les réclamerez au besoin.

Mme de Fallière ouvrit une sacoche qu'elle avait apportée et en tira une liasse de billets de banque enveloppés dans un journal.

Elle défit le paquet d'où les billets s'échappèrent.

—Veuillez compter, chère madame. Hâtons-nous. J'ai peur que Lucile ne nous surprenne. Elle est jalouse de lui, Lucile, ... jalouse de son frère ! Et je ne puis lui dire que Jacques est son frère ! Elle le prend sans doute pour un prétendant que je voudrais lui imposer... Elle s'y habituera peu à peu... et plus tard... Voyez, madame, il y a dix paquets de dix billets de mille...

—C'est bien ; vous les avez comptés ?

—Plusieurs fois.

—Cela suffit. Je vais vous donner un reçu du dépôt.

—Inutile, puisque vous le remettrez à M<sup>re</sup> Charrieux, votre notaire, le tombeau des secrets.

—C'est vrai. Il les aura demain matin.

Mme Petitot serra la somme dans un tiroir de son secrétaire qu'elle ferma à double tour et dont elle mit la clef dans sa poche.

Elle ne croyait guère que son amie mourrait avant elle ; mais elle se promettait, si cette circonstance se produisait, de rendre à Lucile ce qui appartenait à Lucile et non au fils des Rassajou.

—Et maintenant, dit-elle, une question ? Jacques Brémont est-il informé du mandat que vous me confiez ?

—Non, madame.

—Vous me le jurez ?  
 —Sur la tête de Lucile.  
 —Bien. Vous me permettez de faire mes conditions ?  
 —C'est de toute justice.  
 —J'entends que Jacques Brémond ignore jusqu'à nouvel ordre le dépôt que vous m'avez remis en sa faveur.

—Il l'ignorera.  
 —Sait-il que vous lui réservez ces cent mille francs ?  
 Mme de Fallière eut une seconde d'hésitation.  
 Ses joues pâles se colorèrent légèrement.  
 —Allons ! dit Mme Petitot, je vois à votre embarras que vous lui avez annoncé cette heureuse nouvelle. Et que vous a-t-il répondu ?  
 —Que j'avais tort, s'écria avec un véritable orgueil maternel la pauvre femme ; qu'il saurait bien se faire, par son savoir, une situation indépendante et honorable ; qu'il n'aurait besoin de rien dans l'avenir...

—Et pour le présent ?... interrompit Mme Petitot qui voyait clair dans le jeu expérimenté du jeune aventurier.

L'attaque était directe.

Il fallait y répondre.

—Le malheureux enfant, balbutia Mme de Fallière, avait grand besoin d'un peu d'aide. Songez qu'il était sans ressources à sa sortie de pension, et que s'il n'avait pas trouvé à donner des leçons, le soir, il n'aurait jamais pu suivre les cours de l'Institut agronomique. M. Lambert l'aidait, mais dans une faible mesure. Jacques a vécu de privations ; il lui est arrivé de passer des journées entières sans manger, et il travaillait quand même ; oui, madame, il a eu cet héroïsme !!

Mme Petitot joignait les mains et se renversait dans son fauteuil le visage congestionné par l'indignation.

Se méprenant sur l'effet de ses confidences, Mme de Fallière ajouta :

—C'est affreux, n'est-ce pas ? Oh ! plaignez-moi aussi ! Je ne pouvais pas savoir que mon fils supportait de telles épreuves. Pendant que moi, sa mère, je vivais dans l'abondance, le luxe, lui, il manquait de tout. Ah ! je suis bien punie !

—La punition ! murmura Mme Petitot, elle se fait parfois attendre, mais elle vient toujours.

Elle parlait pour elle, l'excellente femme.

Elle n'avait commis qu'une faute dans sa vie, celle d'avoir trop aimé sa Rose qui tant ressemblait à sa petite-fille adorée, et cette faute, elle la payait aujourd'hui par la crainte perpétuelle de catastrophes suspendues sur sa tête.

Le devoir lui commandait de désabuser cette malheureuse mère.

L'aveu montait du fond de son cœur à sa bouche ; mais ses lèvres se refusaient à les laisser sortir.

Non, à personne, à personne au monde, elle ne révélerait que Rose était la fille d'un supplicié et d'une mère condamnée aux travaux forcés à perpétuité !

Elle ne pouvait démasquer Jacques Brémond qu'en dévoilant l'épouvantable mystère ; elle chercherait un moyen de tourner la difficulté, rien ne pressait : elle se donnerait le temps de réfléchir.

—Est-ce lui, demanda-t-elle encore, qui vous demandé de l'assister dans le présent.

—Non, oh ! non, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire accepter quelques billets de mille francs pour payer ses dettes et vivre en attendant un emploi.

—Ah ! ah ! un emploi, fit Mme Petitot d'un ton sarcastique. Eh bien ! il serait déjà placé, Jacques Brémond, s'il avait accepté l'excellent poste que mon ingénieur lui a offert, le matin même de son départ pour Paris.

—Oui, madame, je sais cela ; mais Jacques a changé d'idée. J'aurais dû vous en avertir.

—Et quelle est sa nouvelle idée, à Jacques Brémond ?

—De compléter son instruction à Paris, d'y suivre des cours spéciaux.

—Et vous lui avez donné raison !

—Certainement. Dans un an, le service militaire le réclamera. Ne vaut-il pas mieux qu'il étudie pendant ces quelques mois, du moment qu'il n'est plus réduit à gagner sa vie.

—Grâce à vous !

—Mais je ne fais que mon devoir, avec le regret cuisant de n'avoir pu le faire plus tôt.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et les deux jeunes filles rentrèrent.

Rose tenait à la main une esquisse que son amie venait de broser durant ce douloureux entretien.

—Regardez ! fit-elle avec une joie qui montrait de quelle amitié elle était capable. Est-ce réussi ! Et Lucile ne voulait pas que je vous montre ce petit chef-d'œuvre !

L'esquisse, faite de mémoire représentait un paysage des environs.

Des mains de Mme Petitot, elle passa dans celles de Mme de Fallière.

Lucile, plus sérieuse que d'habitude, écoutait sans plaisir les éloges qu'on lui décernait.

Elle voyait bien que sa mère avait pleuré.

Elle avait remarqué du premier coup d'œil l'air consterné de Mme Petitot.

Elle devinait que ces deux amies s'étaient entretenues de quelque pénible sujet, et elle se demandait s'il n'avait pas été question de ce Jacques maudit et... d'elle-même.

La pendule sonna cinq heures.

—Comme le temps passe ! dit Mme de Fallière en se levant. A bientôt, chère madame.

Et, se penchant vers sa vieille amie, elle l'embrassa dans un élan de profonde reconnaissance.

—Pardon, et merci ! lui dit-elle tout bas.

Les visiteurs étaient à peine sortis que Mme Petitot, à bout de forces, terrassée par la fièvre, demandait à Rose de l'aider à se mettre au lit.

La pauvre enfant s'installa au chevet de sa bienfaitrice. Elle ne voulut même pas se rendre à la salle à manger pour dîner. Elle se fit servir sur place et toucha à peine aux aliments.

A partir de ce jour, Mme Petitot n'eut plus une minute de quiétude.

Impuissante à prendre un parti, redoutant les nouveaux maléfices de Jacques Brémond, elle vivait dans une sorte de remords perpétuel qui lui bourrelait le cœur.

### XIII

#### LA FEMME DU RÊVE

Tant et si bien que Mme Petitot se vit obligée par ordre du docteur Cartier, de garder la chambre.

Certains symptômes inquiétaient le médecin.

Il crut devoir en avertir Pierre Sorlac, à l'insu de Rose, dont il importait de ménager l'extrême sensibilité.

—Mme Petitot, lui dit-il, est sur une mauvaise pente. Est-ce l'âge, l'effet d'une contrariété secrète ? elle est en proie à une préoccupation constante. Ce n'est évidemment pas la crainte de la mort. Je connais son énergie et sa résignation. Et puis, elle a eu une si belle vie qu'elle ne saurait redouter le terrible inconnu. En attendant, veillez sur elle ; point de fatigue, aucun surmenage, de la distraction. Et dès que les forces reviendront, faites-la sortir en voiture par le beau temps.

—Que craignez-vous ? demanda Pierre.

—La paralysie. Je voudrais me tromper ; mais certains symptômes confirment mon diagnostic. Pour l'instant rien de grave. Il faut se précautionner, voilà tout.

Pierre cacha à Rose la vive inquiétude que cette confidence lui causait ; mais il lui recommanda de ne pas quitter un seul instant leur bienfaitrice tant qu'elle garderait la chambre, et de la distraire de son mieux.

—Joue-lui du piano lui dit-il, de la musique gaie, pas de ces airs qui font penser à tous ceux qu'on a perdus. Fais-lui la lecture, mais évite les romans à situations terribles ; lis-lui des ouvrages d'un ton doux, récréatif, et facile à suivre sans se casser la tête. Je ne sais à quoi pense bonne maman ; mais elle doit ruminer quelque triste souvenir ; elle a eu tant de chagrin avant de te connaître ! Chère petite sœur, tu a été sa providence.

—Je la soignerai jusqu'au bout, ajouta Rose, qui rappelait ainsi à Pierre sa résolution de ne pas se marier.

Le jeune homme eut un sourire étrange.

Pour le comprendre, ce sourire, il aurait fallu pouvoir lire dans l'âme du héros qui s'acrifiait l'amour à l'amitié.

Rose suivit en tous points ses recommandations : elle s'installa en permanence dans la chambre de bonne maman, y fit transporter son chevet et son piano.

A force de petits soins, d'attentions, de tendresses, elle ramena le sourire sur les lèvres de la malade ; elle lui épargna toute peine, toute fatigue, toute émotion.

(A suivre.)

#### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

# CONCERT DE ROSSIGNOLS

PAR GEORGES RICHEUX.

## MELODIE

The first system of the musical score consists of five staves. The top staff is the melody, followed by four accompaniment staves. The music is in 3/4 time and features various dynamics and articulations. Key markings include accents (>), slurs, and dynamic markings such as *p* (piano), *ff* (fortissimo), and *ff Brillante*. Pedal points are indicated with 'Ped.' and a circled cross symbol. The system concludes with a double bar line and a page number '4' at the bottom right.

The 'Introduction' section is marked 'Andante Espressivo' and begins with a piano (*p*) dynamic. It consists of two staves. The music is characterized by flowing, connected notes and rests, typical of an introduction. The tempo and mood are indicated by the 'Andante Espressivo' marking.

This section is marked 'Andante con molto espress' and begins with a piano (*p*) dynamic. It consists of two staves. The tempo is slower than the introduction, and the music is highly expressive, with many slurs and accents. The marking 'Andante con molto espress' suggests a more lyrical and emotional character.

This section consists of two staves. It continues the melodic and harmonic development of the piece. The music features a mix of eighth and sixteenth notes, with various articulations and dynamics. The tempo remains consistent with the previous sections.

This section consists of two staves. It concludes the main section of the page. The music features a variety of rhythmic patterns and dynamics, leading to a final cadence. The tempo and mood are maintained throughout.

This system contains the first five staves of the musical score. It begins with a piano (*p*) dynamic and includes several pedaling instructions (*Ped.*). The fifth staff features a section marked *La melodie bien marquée* with a piano (*p*) dynamic. The system concludes with a second ending bracket labeled '2'.

This system contains the next five staves of the musical score. It includes a section labeled *Cadenza* with a *rall* (rallentando) marking. The system ends with a section marked *Tempo fo* (Tempo forte) and a first ending bracket labeled '1. f. 103'.

## LE CHAMEAU DE GUERRE

Le chameau est employé pour la guerre, en Asie, dès la plus haute antiquité. C'est d'abord Hérodote qui en parle à propos de l'armée des Perses engagée contre les Lydiens devant Sardes. Cyrus, craignant la cavalerie renommée de Crésus, usa de ruse pour la combattre, comptant sur la répulsion qu'éprouve le cheval à la vue du chameau, dont il redoute et la forme et l'odeur ; il allégea ses animaux des bagages qui s'équilibraient en lourde charge sur leurs dos pour y installer des soldats, et constitua ainsi sa première ligne, qu'il lança aussitôt contre l'ennemi.

Dès que celui-ci se vit attaqué par cette nouvelle troupe, les chevaux commencèrent à se cabrer, firent volte-face, se débandèrent, et toute la cavalerie des Lydiens prit la fuite en désordre ; le rôle guerrier des Perses se borna à la poursuivre.

Xénophon relatant, dans la *Cyropédie*, le fait dont nous venons de parler, d'après Hérodote, dit que Cyrus avait eu soin de placer sa cavalerie assez loin en arrière, pour ne pas l'exposer à éprouver, elle aussi, la surprise qu'il ménageait à son ennemi. Mais l'auteur blâme, au point de vue du combat et de la bravoure, le général qui dut sa victoire, non au courage, mais à un stratagème.

Quand à l'horreur du cheval pour le chameau, que Pline signale aussi quand il parle de l'emploi de ce dernier dans la guerre en Orient, il est probable que cela ne se passait pas toujours ainsi. Nous croyons qu'il y a exagération, car Suétone nous apprend que les chameaux figuraient dans les courses et les jeux du cirque et qu'ils étaient attelés par quatre. Le cheval en Perse et dans l'Inde à notre époque, s'habitue non seulement au dromadaire, mais même il chemine assez tranquillement à côté de l'éléphant.

Tite-Live raconte, d'autre part, que l'armée du roi Antiochus se composait de chevaux, d'éléphants et de chameaux : ceux-ci portaient des archers arabes, armés d'épées longues en manière de lances, afin d'atteindre l'ennemi de haut. Toutefois dans le cas qui nous occupe, et agissant contre les Romains, Antiochus, qui avait placé ses dromadaires montés en première ligne, comme Cyrus l'avait fait avant lui, n'en obtint pas les mêmes résultats contre Lucius C. Scipion.

Tacite parle aussi des chameaux de guerre. Diodore, de son côté, dit qu'ils sont montés par deux archers, placés dos à dos, l'un pour l'attaque, l'autre pour la retraite, et pouvant marcher sans repos pendant soixante lieues.

Hérodien, au livre XIV de son histoire, rapporte que Macrin avait devant lui l'armée d'Artaban, roi des Perses, composée d'une nombreuse cavalerie, d'une multitude d'archers et de soldats armés de toutes pièces, montés sur des chameaux ; tous portaient de très longues lances. Dans le récit de la bataille, on voit que ces derniers combattirent absolument comme les cavaliers, ce qui indiquerait une certaine souplesse de leurs montures pour les manœuvres en ligne.

Procopé, dans son histoire de la guerre des Vandales, cite une certaine action engagée entre les Romains et les Maures. Ces derniers placés derrière les jambes des chameaux, répandirent l'effroi dans la cavalerie ennemie et repoussèrent l'attaque des Romains.

En quittant les temps héroïques, pour arriver à notre époque, c'est-à-dire au commencement du siècle, nous voyons en décembre 1798 que Bonaparte, général en chef de l'armée d'Égypte, eut l'idée de soumettre les Arabes du désert en se servant de la vitesse du dromadaire monté pour faire reconnaître et craindre l'autorité de l'armée française. Mais ce projet était difficile à résoudre, car il fallait d'abord apprendre au dromadaire à manœuvrer, l'habituer à la fusillade, au son de la trompette, et ensuite familiariser le soldat à ce nouveau genre de monture pour lequel on désigna des fantassins ; puis la question du harnachement n'était pas le moindre obstacle à la réussite de cette entreprise hardie, qui fut cependant menée à bien en moins de neuf mois. Une fois cette troupe disciplinée, le général Desaix, en 1799, l'inaugura en la lançant, sous les ordres de l'adjudant général Boyer, à la poursuite de la cavalerie de Monrad-Bey et de ses mamelouks, qu'on mit en déroute, en les forçant de s'enfoncer dans le désert Arabique. Le corps de dromadaires, organisé par le colonel Cavalier, avec la rapidité de ses évolutions,

transportant des soldats d'élite au centre des tribus ennemies presque à l'improviste, rendit de grands services à l'armée d'Égypte, dont il assurait les communications, transmettait promptement les dépêches, allait à la découverte, formait l'escorte des convois et empêchait les incursions des Arabes, par des reconnaissances habilement conduites.

Les Turcs, lors de la prise d'Alger en 1830, avaient encore des dromadaires pour le transport des troupes et s'en servaient aussi pour mobiliser leur légère artillerie.

Abd-el-Kader, avant la destruction de son infanterie, employait les chameaux pour transporter rapidement ses fantassins conjointement à sa cavalerie, des hauts plateaux dans le Tell. C'est grâce à cette ingénieuse combinaison qu'après une course de trente-six heures il s'empara de Médeah.

Le général Yousof, très compétent pour la guerre d'Afrique, et qui avait expédié avec les dromadaires dont il obtint de très bons services, a longtemps proposé leur emploi pour le transport des colonnes mobiles de fantassins, surtout pour guerroyer dans le Sud.

En 1845, le général Marey-Monge mit sérieusement à l'étude cette innovation qui fut d'abord résolue à son avantage en 1844, comme convoi et monture économique de l'infanterie en Afrique, pour les courses lointaines et rapides. La grande question était de savoir le service qu'on pourrait attendre du dromadaire comme animal de guerre. Le commandant Carbucchia, du 33<sup>me</sup> de ligne, fut chargé par le maréchal Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, de l'organisation des détachements des dromadaires, et s'acquitta de cette mission avec dévouement et intelligence. Pour atteindre son but, il s'assura que cet animal monté pouvait trotter et galoper longtemps en plaine, poursuivi par des cavaliers, que des fantassins amenés ainsi rapidement seraient d'un grand secours pour appuyer les razzias de notre cavalerie ; il reconnut que les chameaux pouvaient, à la rigueur, faire de plus grandes courses que les chevaux, ceux-ci devant servir de préférence dans les pays des montagnes, en réservant le dromadaire exclusivement pour les plaines sablonneuses de l'Algérie commençant à partir des hauts plateaux,

Toutefois ce n'est que récemment en 1890, que l'on s'est décidé en Algérie à mettre à profit ces qualités toutes spéciales du chameau. On a créé dans l'Extrême-Sud un régiment de mécharistes, c'est-à-dire de cavaliers montés sur des dromadaires rapides, qui dorénavant feront la police de la région déserte. Les premiers essais ont même donné de si bons résultats que l'on parle d'augmenter déjà le nombre de ces mécharistes, en prévision d'une prochaine marche vers le Touat.

Ce fut en 1722 que les Afghans, sous le règne du roi Mahmoud, pendant leur guerre avec la Perse, eurent l'idée d'employer les chameaux au transport de l'artillerie. Le calibre de la pièce n'est guère plus fort que celui des gros fusils de rempart : cette coulevrine est simplement assujettie sur le pommeau de la selle, au moyen d'un pivot mobile : la culasse se termine par une croasse en bois assez grossièrement fabriquée, servant à pointer ; pour tirer, l'artilleur fait agenouiller sa monture, en descend et met tranquillement le feu. C'est à ce petit canon que les Afghans durent la victoire de Goul-Nabat. Les Persans, afin d'égaliser les chances d'une prochaine rencontre, s'empressèrent de créer une artillerie semblable, qui aujourd'hui encore, avec sa musique et son équipement original et voyant, constitue une des curiosités de Téhéran. Chaque fois que le Chah fait un déplacement de chasse ou de voyage, on entend la petite salve de rigueur des *zambourkés* ou "guêpes" annonçant le royal départ

E. DUCHOUSSET.

La noblesse de nos besoins mesure celle de notre nature, et la hiérarchie que nous établissons entre eux est l'œuvre de notre volonté.—F. BRUNETIÈRE

Une seule vertu, poussée jusqu'à la passion, suffit pour faire toute une âme vertueuse.—EMILE FAGUET.

Souffrir pour sa croyance est quelque chose de si doux à l'homme, que cet attrait seul suffit pour faire croire.—E. RENAN.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

## MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

### J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

## Restaurateur de Robson

### PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.  
 En vente partout, 50c la bouteille.  
 Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
 Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres. Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

**PLUS DE MAUX DE DENTS!**  
 PAR L'EMPLOI DES  
**DENTIFRICES**  
 Elixir, Poudre et Pâte

**BÉNÉDICTINS**  
 de l'Abbaye de Souillac

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS:  
**SEGUIN, BORDEAUX**  
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES  
 PHARMACIES et DROGUERIES.  
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

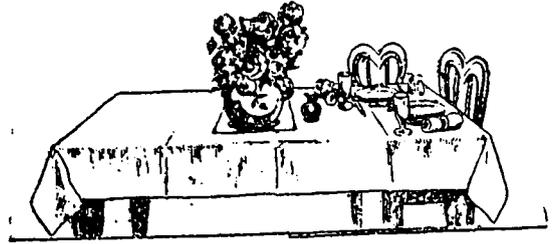
GRAND PRIX  
 MORS CONCOURS  
 LYON 1884. BORDEAUX 1885.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR  
 Dom Maguelonne

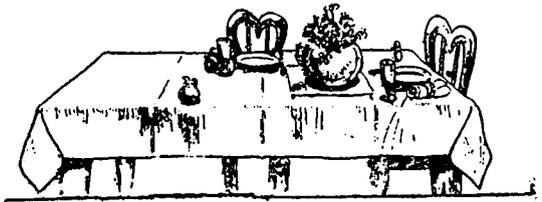
Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

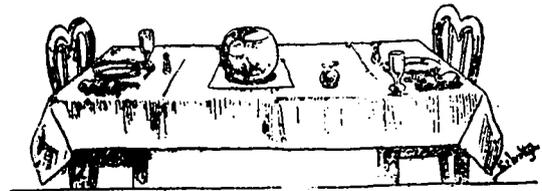
## LEÇON DE CHOSES



Lune de miel : Premier mois.



Lune de miel : Deuxième mois.



Lune de miel : Troisième mois.

## TROIS CONTRE UNE

— Cette jeune fille qui vend des livres se plaint de ne pas avoir été traitée avec fair-play  
 — Ne lui avez-vous pas prêté attention?  
 — Eh! oui... mais aussitôt qu'elle eût commencé à parler, les trois jeunes filles du clavigraphie ont cessé de travailler pour prêter l'oreille.

Téléphone des Marchands 182

## N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent

MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille pièces. Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS  
 COUPE GARANTIE

## LE RIFLE

Exéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéries en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr. RANOUX**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr. RANOUX**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montreal. **Maladies de la Peau**

## AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

### Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25. **Machines à coudre à Louer** Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

### CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame  
 Près de l'Eglise Notre-Dame

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Sortez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

— Ça fait sept termes que vous lui devez au propriétaire.  
 — Pas un mot de plus, ou je vous fiche mon congé.

112 RUE VITRÉ  
 Coin St-Laurent

J. A. Dumas

PHOTOGRAPHE

MONTREAL

## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

dépassant tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant  
 698 Rue St-Laurent, - - - - - Montreal  
 TEL. BELL. N. 3116

## CAUSERIE MEDICALE D'ABBEY

### Constipation.

La signification de ce mot est trop bien connue de tous pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer. Quand cet état se maintient les matières vénénéuses qui sont devenues impropres à l'usage sont absorbées par le système et causent un empoisonnement.

Les causes de la constipation sont nombreuses et variées. Parmi les plus communes on peut mentionner la mauvaise digestion, le manque de bile dans les intestins, le défaut de sécrétion dans les entrailles et l'absence des contractions musculaires naturelles des intestins.

Dans cette condition le meilleur aide et la nature est Abbey's Effervescent Salt. Il stimule et rétablit la digestion stomacale, augmente le flux de bile dans l'intestin et fait sortir un flux aqueux des glandes intestinales. Ainsi l'action naturelle des intestins est rétablie et il est facile d'obtenir le bon fonctionnement des entrailles, ce qui est l'un des points les plus importants au point de vue de la santé. De cette façon Abbey's Effervescent Salt aide la nature à sortir de cet état, d'une manière naturelle, et n'opère pas, ainsi que les laxatifs ordinaires, comme un faux stimulant qui réagit et laisse le patient plus malade qu'auparavant.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.  
Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

### CAUSETTE SUR L'ARGENT

(Pensées et bons mots recueillis par Jules Bourtonnière)

Les honneurs et l'argent font des gens peu considérés des gens considérables. — ALLE A. CUREY.

L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté : celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. — J. J. ROUSSEAU.

Les gens qui se promettent de dépenser leur argent quand ils seront riches, sont précisément ceux qui ne le dépensent pas quand ils en ont. — AUBREY HOUSSEY.

Tant qu'on n'a pas six mille livres de rentes, ne penser qu'à cela : quand on les a, n'y plus penser. — STENDHAL.

Un prêtre qui aime l'argent est pire que le mauvais riche, et mérite d'être encore plus rigoureusement traité. — Pape CLÉMENT XIV.

Il en est souvent des femmes comme de l'argent : on les prend pour les mettre de côté.

L'argent est comme le temps perdu : on a beau courir après, on ne le rattrape jamais.

L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître. — A. DUMAS fils.

L'argent est le contraire du hérisson : plus facile à gagner qu'à retenir.

Bonaparte était mort. Et du siècle de fer était né le siècle d'argent. Avec 1800 commença le règne de la toute puissance de l'argent. — J. MICHELET.

L'argent est une chose honteuse qui ne sauve que par la quantité.

L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.

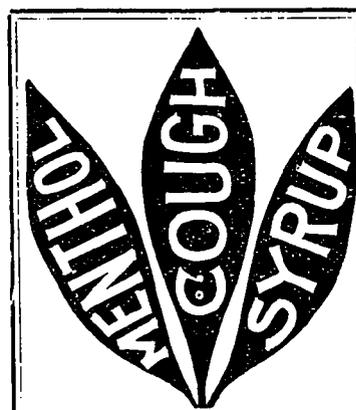
Le monde est plus charitable en argent qu'en paroles.

### LES ENFANTS PRÉCOCS



— Gontran, je suis bien malheureuse...  
— Pourquoi ?  
— Parce que je crois que vous m'aimeriez mieux si j'étais blonde.

## Soyez Toujours sur vos Gardes



GUÉRISON CERTAINE POUR  
Les Premiers Attaques de  
Consommation, le Rhume, la  
Toux, l'Asthme, la Bronchite,  
la Grippe, la Coqueluche,  
l'Enrouement, et toutes les  
Maladies des Poumons et de  
la Gorge.

— PRIX, 25 CTS.

Prépare seulement par  
**Roy & Boire Drug Co.,**  
1129 BLM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS,  
Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

**ROY & BOIRE DRUG CO.,**

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

### SON SEUL REGRET

*Capitaine.* Oui : le navire va sombrer, je ne peux rien y faire. Du courage...

*Paddy.* Le courage y sera toujours, mais admettez qu'il est bien en bêtant d'avoir un lot neuf dans le cimetière et de ne pas pouvoir s'en servir.

LES ENFANTS PRÉCOCES (Suite et fin)



—Mon Dieu ! pourvu qu'il ne croie pas que je suis mariée.

UNE SURPRISE

On est agréablement étonné de l'effet bien-faisant d'une simple dose de BAUME RIUMAL.

—Docteur, puisque vous m'avez dit hier que ma femme était perdue...

—Eh bien !  
—Eh bien... vous n'avez pas besoin de revenir la voir aujourd'hui !

—Ça ne va pas, mon ami ! En effet, vous avez la langue bien sale...

—Oh ! monsieur ! c'est rien en comparaison des pieds ! !

—Vous-même, docteur, vous changez ! vous devriez vous soigner !

—Jamais ! ça fait tant de plaisir aux clients de voir quelqu'un de plus mal fichu qu'eux !

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Les Plaisirs Mondains

Nos mondaines sont exposées, tout comme les ouvrières qui travaillent jour et nuit pour gagner de maigres salaires, à pe dre cette fraîcheur du teint qui est encore le meilleur indice d'une santé florissante. Ce manque d'appétit dont elles se plaignent si fréquemment, ces troubles de la digestion, ces palpitations du cœur, ces essoufflements sont dus aux fatigues volontaires qu'elles s'imposent, aux fréquentes sorties du soir, aux veillées prolongées, aux soirées dansantes, bref, à l'abus des divertissements de toute sorte. Avec une existence si inutilement active, l'anémie ne tarde pas à pénétrer dans la place et, sournoisement d'abord, commence à miner la constitution. De là ces dillères, les maux de tête, les évanouissements en partie seulement et qui ne sont que le prélude de maladies plus graves, si nous n'avons pas soin de rendre au sang épuisé les éléments dépensés pour faire face aux fatigues des plaisirs mondains. Un régime de cinq à six semaines aux Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard, régime facile à suivre, puisqu'il n'exige pas une diète spéciale, remédierait à tous ces maux et préviendrait bien des maladies. Ces pilules se vendent à raison de 50c la boîte dans toutes les bonnes pharmacies ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M. L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant autorisé au Canada.

—Vous savez... un joli raseur que votre ami Alfred...

—Ce n'est pourtant pas le premier venu !

—Non... mais c'est toujours le dernier parti.



La Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

**Klondike Knitter.**

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ATTACHMENTS: SWIFT, WINDER, RIBBER, MACHINE, A. & M. MANOR

INSTRUCTION BOOK

ALL FOR \$20.00

AGENTS WANTED

FREE Catalogue

ADDRESS: GREELMAN BROS., GEORGETOWN ONT., CANADA.

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH. GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez cecl et envoyez-nous le).

— Comme je lis qu'on pose des dents, pourriez-vous m'y remplacer celle que j'ai cassée au peigne de mon maître ?

— Ce satané Biroquet ! Il ne lui manque qu'une chose pour être un grand artiste. Le talent !

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Goussons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON	
Petit motif.	\$0.50 le baron
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON.	0.50
POUDRE SIMON.	0.50

Agent General pour le Canada: - - R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montreal.

## PARENTS DE PROVINCE



--Madame est à la mer : elle ne reviendra que dans un mois...  
Ça ne fait rien, ma fille, j'attendrai.

## L'ENTREVUE DE TIRECHIQUE

( CONTE D'UN PETIT PLOU-PIOU )

Ce jour là, pas plutôt l'appel rendu, Beaupoil fut requis d'en entamer d'ardement une autre "bien bonne".

Il retint qu'on se *cautériserait* pour lui offrir un "litron", à la seule fin de lui refaire un peu de salive. Ce fut voté d'enthousiasme et, aussitôt désaltéré, notre conteur favori commença en ces termes :

—Or donc, vous autres qu'avez transgressé pas mal de fonds de culotte sur les bancs de Pécole, vous croyez de savoir comment ça c'est écoulé pour la chose de l'Entrevue de Tirechique (Tilsitt).

Et bien, c'est pas vrai... En voilà la filière authentique et perspicace, attendu que je l'ai obtenue personnellement de mon *hisadwil* qu'a servi sous l'Ancien, et que l'aventure est survenue entre trois personnes seulement. Premièrement et d'un : l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> ; secondement et de deux : mon grand-père Eustache Beaupoil, dit La Rasade ; et troisièmement et dernier ; l'empereur de l'Autriche.

Voilà comment le vieux m'a déduit la chose :

"Pour lors, qué le Petit Tondou nous avait mené t'en Autriche, z'a seule fin de leur z'y f...trre des piles carabiniées, à tout cé tas de Kaiserliches ; tant et si bien qué l'empereur des Autrichiens, il a finalement z'éprouvé le besoin de demander pardon z'au Petit Tondou, et qu'on a t'appelé ça l'Entrevue de "Tirechique."

"Un jour, le capitaine mé dit commé ça :

"—La Rasade, qué tu va-t'être de garde à la porte du Petit Tondou... Tâche moil ien d'être convénable, d'ouvrir l'œil et le bon... et surtout de pas té saouler !

"—C'est bon, qué je dis capitaine, on dépassera pas la sixième chopine... c'est qu'à la septième qu'y a du grabuge.

"Des lors, mé voilà z'en faction... et roule t'a bosse !

"Jé m'avais déjà balladé pendant une heure de temps, jé m'étais changé ma chique dix fois de joue, enfin, jé commençais à m'embêter z'à cinq francs par tête, lorsque jé vois l'arriver un grand diable qui n'en finissait plus.

"Y n'était z'empapilloté dans n'une grandé tunique blanche et n'une grandé culotte jaune ; y n'avait z'un grand pif, n'une grandé bouche, des grands pieds, z'avec quoi qui mé dit :

"—S'qu'on peut z'y parler, au Petit Tondou ?

"Jé lé toisé des pieds t'à la tête, et j'y réponds :

"—Quoi t'est-cé donc qué vous êtes, pour parler commé ça z'au Petit Tondou ?

"—Qué je suis l'empereur de l'Autriche ! qu'y mé réciproque avec majesté, commé si qu'y en aurait plein la guente.

"—Pour lors, qué je dit, cé n'est pas de la popote ! Qué je va voir s'y veut vous faire celui de vous recevoir, nonobstant.

"J'entre.

"Kékia ! qué mé fait le Petit Tondou qu'avait l'air cé jour-là, tout commé un erin de rhinoféroce.

"—Pardon, excuse ! qué j'insinue... qué c'est l'empereur des Kaiserliches qu'y demandé, subséquemment, à vous interloquer.

"—Ah ! ah !... lé voila donc, cé bel oiseau !... C'est bon !... Qu'y rentre.

"—Alors, qué je l'ai introductionné.

"—Des lors, tu comprends, mon fiston, qué jé m'ai dit, tout de suite :

"—Ça va chauffer... Qu'y faut z'écouter ça !

"Ça n'a pas trainé.

"D'abord, l'empereur de l'Autriche, y commence par fairé d'un ton bourru.

"—Primo, quoi t'est-ce qué vous vénez f...tre z'ici, donc, déjà.

"Le Petit Tondou, qu'est z'un malin, s'épaté pas de la sécouse, et y répond :

"—Ça, qué c'est mon affaire.

"—Alors, l'autre rédicive :

"—C'est-y qué vous allez continuer longtemps à z'embêter mon peuple !

"—Quant à ça, qué lui oblitaire le Petit Caporal, qué vous n'avez pas besoin de moi... qué vous n'en sargez bien tout seul.

"—Là-dessus, la culotte jaune vexée perd pourtant pas le nord, et y réitère :

"—Alors, qué vous vénez t'ici pour désabuser nos femmes et nos filles ?

"Sur ça, le Petit Tondou rigolé commé une baleine en gaieté, et y réperente :

"—Quant à ça, qué vous n'en sargez t'encore bien mieux.

"Pour le coup, l'empereur de l'Autriche y devient rouge commé une tomate... qué jé croyais qué sa boîte à sel allait n'en péter... Y fait z'un grand geste commé qu'y prendrait z'une grandé résolution.

"—Pour lors, qu'y fait, c'est donc qué vous vénez pour mé f...tre à la porte.

"Là-dessus le Petit Tondou né fait ni une, ni deusse : y se lève, y retire poliment son brûle-gueule de sa bouche, et y dit :

"—Parfaitement !!!

"Et y envoie un grand coup de soulier dans le dos.

"Puis, y sort son chapeau et il ajouté d'un ton aimable :

"—Mes compliments à Madame votre épouse."

Voilà, mes petits, termina Beaupoil, ça que c'est l'Entrevue de Tirechique, historique, authentique, carestique, dramatique, pathétique, macaronique, pas soporifique... et si vous ne me croyez pas, non d'une brique, vous n'êtes que des bourriques... Cric !

BIBI-TAPIN

## ÉTAT DE CHOSSES RENVERSÉ

—C'est une longue-vue que je prépare pour l'Exposition... je donnerai deux sous à tous ceux qui regarderont dedans.

Bigre... et qu'est-ce qu'on y voit ?

—Des réclames !

## CONTAGION DE LA GUERRE

Pourquoi ne veux-tu pas te laver la figure ?

—Il faut que je l'aie noire... nous jouons au Transvaal au collège... je suis un Afrikander.

## PRÈS DU CLUB MACHIN

—Quels sont ces jeunes gens qui font si grand tapage !

—Ma foi, monsieur, ce sont probablement des apprentis députés.

## UNE AUTRE SCIENCE



—Ta fiancée sait-elle faire la cuisine ? C'est un point très important en cas de besoin.

—Non, elle ne le sait pas. Mais commé elle a été très forte au foot-ball dans le convent où elle a étudié, elle sera de taille à empêcher la cuisinière de nous laisser en plan.

## MODES PARISIENNES



VÊTEMENT ELZA en drap feutre noire soutaché avec col Médicis bordé de soutache. Mat. : 1<sup>m</sup>25 de drap en 1<sup>m</sup>30.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Mes propres souhaits : de belles et bonnes pensées, passant dans la pratique.—G.-M. VALTOUR.

x

1898 a vécu la main sur la garde de Pépée, 1899 a jeté très au loin le fourreau, et c'est ce qu'on appelle le désarmement.—UN JOURNALISTE.

x

Les chrysanthèmes, fleurs de cimetièrre, sont bien la dernière couronne de l'année.—JULES CLARETTE.

x

Étrennes nouvelles à offrir aux Français : budget sans déficit et ministère incassable.

x

La question du jour pour l'enfant : qu'y aura-t-il dans ma pantoufle ?

GUY DELAFOREST.

## UNE INNOVATION APPRÉCIABLE

Une agence parisienne qui vient de se fonder a pour but de débarrasser les gens de faire eux-mêmes leur distribution de cartes de visite du jour de l'An. On lit dans son prospectus :

DISTRIBUTION DES CARTES DE VISITE A DOMICILE

*Célérité et Discrétion*

“ Les visites sont faites avec le plus grand soin de 2 h.  $\frac{1}{2}$  à 6 heures. Les cartes sont remises cornées si la ou les personnes sont sorties. Si les personnes ne sont pas sorties, les cartes ne sont pas remises ; mais il est procédé à une nouvelle distribution le ou les jours suivants. ”

## TOUJOURS L'ÉGOÏSME FÉMININ

*Le père.*—Pourquoi ne continues-tu pas la lecture de ce récit de bataille. C'est très intéressant. . .

*La fille.*—Pas pour moi. Du moment que tout le monde se trouvait. . . engagé, je ne vois pas ce qui peut m'intéresser.

## RÉCIT DE VOYAGE

Le Tunisien vous accapare dès votre arrivée.

C'irer, m'sieu. . . c'irer. . .

Achète moi cette chechia. . . quinze francs. . . je ne veux pas faire d'affaire avec toi. . . mais j'ai besoin d'argent. . . Allons. . . cinq francs. . . trente sous. . . tiens. . . je te la donne pour rien. . . tu me payeras une autre fois.

## DEUX CHOSES CONTRAIRES

*La mère.*—Fais bien attention pour ne pas te faire de mal. . .

*Toto.*—Mais comment s'amuser quand on fait toujours attention. . .

## LA PÉRIODE AIGUE

—De quoi souffrez-vous ?

—D'insomnie. Et c'est arrivé à un point que je ne m'endors pas même quand vient le temps de me lever.

## POUR LA LÉGISLATURE PROVINCIALE

—Te voilà encore à remuer tes vieilles paperasses !

—Chère amie, c'est mon discours annuel que je prépare pour la discussion du budget.

## DOUCE RÉMINISCENCE

Eh bien, cousin, comment trouvez-vous cette poitrine de dinde ?

Exquise, ma chère cousine ! Et le me rappelle une personne que j'ai beaucoup aimée. . .

## CAS DE FORCE MAJEURE

Comment osez-vous remonter votre figure ici ?

Vous devriez comprendre, monsieur, que je n'ai pas pu la laisser à la maison.

## PHILOSOPHIE COURANTE

Il faut plus que la richesse pour qu'un homme ait l'air aussi important qu'un premier *waiter* de gros hôtel.

## C'EST TOUJOURS ÇA

—Ainsi Charlotte n'a pas réussi à capturer un vrai lord ?

—Non, mais elle a épousé un baron qui s'enivre comme un lord

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

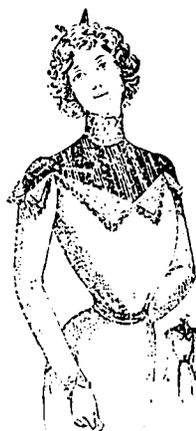
No 729. — Ce nouveau corsage pour jeune fille diffère peu de ceux destinés aux femmes proprement dites, la différence étant surtout dans le fait que le boutonnement est au dos. Une lisière très ajustée forme la base. L'ornement est en velours ou velveteen ; quant à la base, elle est d'étoffes fortement tissées, la nuance au choix. Le collet est "haut monté", selon la mode prévalente.

1 verge  $\frac{1}{2}$ , 44 pouces de largeur, suffiront pour jeune fille de 14 ans.

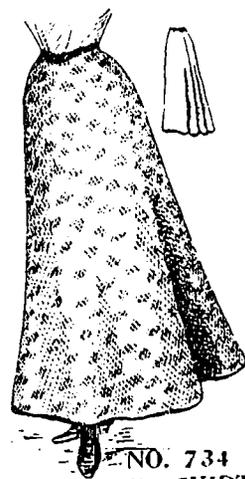
No 729 est coupé en dimensions pour personnes de 12 à 16 ans.

No 729. — Corsage de demoiselle.

No 734. — La jupe circulaire de toilette.



NO. 729  
MISSSES' WAIST.



NO. 734  
MISSSES' SKIRT.

No 734. Il est peu de formes aussi gracieuses et "adaptables" que celle-ci. C'est surtout vrai quand l'étoffe employée est en carreaux écossais ou en étoffe à dessin simple et gai. Le tissu doit être lourd ou demi-lourd. Cette jupe est très adhérente au départ de la ceinture et s'évase légèrement à la base, surtout à l'arrière. Comme couleurs, recherchez l'écarlate et le bleu. Toujours du cheviot si possible. Cette jupe est destinée à des jeunes personnes de 12, 14 et 16 ans.

2 verges  $\frac{1}{2}$ , 44 pouces de largeur, suffiront pour une jeune personne de 14 ans.

## COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 32 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

## AU MAJESTY'S THEATRE



Une scène de l' "Arizona". — "Lenton, vous avez la chance sur moi et je vous crois assez fou pour faire feu..."

## Chronique des Théâtres

Au point de vue théâtral, la semaine de Noël a été exceptionnellement brillante et les recettes ont été considérables partout. Mais tout indique une semaine du Jour de l'An encore plus attrayante.

\* \* \*

## AU HER MAJESTY'S

Notre grand théâtre nous offre cette semaine la nouvelle pièce sortie du cerveau d'Augustus Thomas, ce Sardou de la langue anglaise. C'est une semaine de gala. "Arizona" est le nom de la pièce. Aux Etats-Unis elle a été considérée, avec "Alabama", comme un sujet de gloire nationale. Du coup l'engouement pour les productions anglaises a disparu et grâce à Augustus Thomas les Etats-Unis vont avoir leur répertoire de grands drames. "Arizona" a remporté un véritable triomphe à Chicago où la "première" a eu lieu. L'enthousiasme est allé au délire. Les représentations ont duré trois semaines. Tous les grands critiques ont porté la pièce aux nues. Elle est jouée au théâtre de Sa Majesté par une troupe d'élite, triée parmi les meilleurs artistes. Les rôles militaires sont remarquablement nombreux. La mise en scène est d'une richesse et d'une exactitude de couleur locale telle qu'on se croit en plein Ouest. Notre vignette représente l'une des scènes les plus typiques du drame. Qu'on aille au Majesty si l'on ne veut pas manquer une des plus belles représentations possibles.

\* \* \*

## SOIRÉES DE FAMILLE

Jeudi nous avons eu une exquise interprétation des "Faux Bonshommes". Pour la première fois à Montréal, croyons-nous, cette remarquable comédie a été représentée telle quelle, sans coupures, avec la figuration complète. Le succès a été vif, tellement que contre notre habitude nous donnons la liste complète des interprètes :

Edgar Thevenot, peintre, M. E. Roy ; Péponet, ancien commerçant, M. R. H. Duhamel ; Bassecourt, rentier, M. J. H. Bédard ; Dufouré, quincaillier retiré, M. J. Lemay ; Octave Delcroix, peintre, ami d'Edgard, M. R. Pélouquin ; Vertillac, ancien notaire très riche, oncle d'Oct. Delcroix, M. R. Barré ; Anatole de Massane, cousin de Péponet, agioleur, M. J. A. Naud ; Lecardonel, homme d'affaires, M. E. Morin ; Raoul, fils de Dufouré, M. Emmanuel ; Auguste, domestique de Péponet, M. E. Longpré ; Madame Dufouré, Mme Chapdelaine ; Emmeline, fille de Péponet, Mlle Clara Reid ; Eugénie, sa sœur aînée, d'un deuxième lit, Mlle Antoinette Daigle ; Suzanne, femme de chambre d'Emmeline et d'Eugénie, Mlle Berthe Lambert.

Les jeunes rôles ont été tenus avec une sûreté et un brio surprenant chez des gens qui s'intitulent modestement des amateurs.

Les entr'actes appartenaient à l'orchestre de l'Union Ste-Cécile. Mlle

Calder a aussi fort bien réussi un "Air de Picolino" par Guiraud, qu'elle a chanté à ravir ; Mlle Blanche Hardy l'accompagnait au piano.

Bref, le public s'est grandement amusé, et nous ne pouvons nous empêcher de dire que nous partageons son opinion et que nous saisissons cette autre occasion que nous avons d'encourager nos lecteurs à suivre assidûment les Soirées de Famille du Monument National. On nous joue là — et fort bien, ma foi ! — des comédies toujours bien choisies et intéressantes. Cette semaine étant la semaine du Jour de l'An, nos acteurs ont tenté un plus grand effort et répètent les deux comédies qui ont eu le plus de succès cette saison : "Gendre et Belle-Mère," d'abord et, jeudi, on a à l'affiche "Durand et Durand", de désopilante mémoire.

\* \* \*

## THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Chaque semaine un nouveau drame tient l'affiche à ce théâtre essentiellement français. Après les "Chevaliers du Brouillard", "Le Mangeur de Fer", et "Berthe la Flamande", toujours des drames très moraux qui permettent à nos familles et à leurs enfants d'aller à ce lieu d'amusement. Les drames sont toujours bien interprétés, et il y a toujours de jolis vaudevilles, et un très bon orchestre.

\* \* \*

## THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

Cette institution si éminemment française ne reste pas en arrière cette semaine. On y donne *Les Deux Gosses*, drame qui a été l'un des plus considérables succès de ces derniers temps à Paris. Peu d'intrigues sont aussi fécondes en coups de scènes. La troupe de la Renaissance joue "Les Deux Gosses" avec un tact, un entrain, un coloris absolument remarquables. Disons en passant que l'ancien patinoir St-Maurice a été transformé en une élégante et vaste salle, pourvue de sièges qui sont le confort même. Les décors scéniques sont peints par un véritable artiste et changés à chaque pièce. Voir l'annonce pour autres détails intéressants.

\* \* \*

## ELDORADO

Excellente nouvelle : on nous redonne *L'Amour, que qu'est qu'ça ?* cette gentille pièce à succès. Et, ce qui plus est, le rôle de *Blésinet* est tenu par Marthe Trémont, celui de *Pitou* par Harmant et celui de *Suzanne* par Angèle d'Arcy, bref la trinité la plus enlevante possible. Il y a en sus *Une charge de cavalerie* où l'on applaudit à outrance Rhéa, Angèle d'Arcy, Delaunay et cet autre favori du public montréalais : Cartal.

Ajoutons à cela une masse de numéros archi-brillants qui font de la semaine du Jour de l'An, à l'Eldorado, une semaine de haut gala. Aussi faut-il s'y rendre de bonne heure.

STRAPONTIN.

## UNE PENSÉE POUR LES PAUVRES

Ah ! si nous revenions à l'antique coutume,  
Les pauvres gens au cœur auraient moins d'amertume,  
Et l'opulent foyer serait comme un saint lieu :  
Car la place du pauvre est la place de Dieu !

Lorsque le vêtement du peuple est mesquin, l'art doit laisser là le costume. Que voulez-vous que fasse un statuaire de vos vestes, de vos culottes et de vos rangées de boutons ! — DIDEROT.

## DEVINETTE



—Je viens faire la grande demande, mais je ne vois pas le père qui devait me rencontrer ici. Où est-il donc ?

# Un Remède National!

par un savant chimiste, nettoie le sang, l'enrichit, le vivifie, et tue, dans le germe même, la plupart des maladies. Si votre sang est pauvre, employez-le.

PRIX : la Boîte, 25 cents ; 6 pour \$1.25 ou 12 pour \$2.50.

Il est admis que les *Pilules des Invalides de Milton* sont le meilleur *Régénérateur du Sang* et celles qui conviennent le mieux aux hommes, femmes et enfants vivant sous le climat du Canada. Ce remède, découvert

à **La Milton Drug Company, 824 rue St-Laurent, Montréal.**

AMUSEMENTS

## ELDORADO

Café-Concert Français

Établissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 1er Jan. '00

### UNE CHARGE DE CAVALERIE

Comédie en un acte de Labiche.

### L'Amour, que qu' c'est qu'ça

Grande opérette en un acte

Mlle MARTHE TREMONT dans son répertoire.

CHAQUE JOUR { Matinée ... à 2 heures  
Soirée ... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.

Tél. Bell : Est 1621

## Theatre de la Renaissance

Coin St-Maurice et Carré Chabollez

Direction : J. A. PICARD

Théâtre Français de 1er Ordre

Semaine commençant le 1er Janvier 1900

## LES ... DEUX GOSSES

Grand drama

MATINEES : - - Lundi, Samedi et Dimanche

Tous les soirs de la semaine y compris le dimanche.

PRIX DES PLACES :

Siège de loge, 50c | Admission, 25c  
Orchestra, 35c | Galerie, 10c  
Parquet, 25c

Billets en vente au théâtre de 10 a.m. à 10 p.m.

Portes ouvertes, 7.30 hrs ;

Rideau, 8 hrs ; Matinée à 2.15 hrs.

## MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

## A L'ODEON ...

CINEMATOGRAPHIE, GRAPHOPHONE, Etc.  
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c, - à l'Odéon 10c, - Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

A quoi servent les plus grands médecins si l'on ne veut pas se guérir ?



## Force pour les Hommes.

Le garçon devient un homme, fort ou faible selon ses habitudes. J'ai passé une vie à étudier les hommes faibles. Pendant trente ans j'ai employé l'Electricité dans le traitement de toutes sortes de conséquences des indiscretions de la jeunesse et des excès. Je l'applique par le moyen de mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, maintenant employée dans toutes les parties du monde. C'est un grand traitement par soi-même à la maison, une cure naturelle.

## Pas de Drogues

Plus de 5,000 hommes, vieux et jeunes, remis vigoureux en 1897. Demandez ma brochure gratuite, qui explique tout et est envoyée sous enveloppe ordinaire et cachetée, ou venez au bureau et consultez-nous sans frais.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau : la semaine, de 9 h. à 6 h.

Le dimanche, de 11 h. à 4 h.

—Le diable, voyez-vous, c'est de se faire connaître à Paris...

—C'est une erreur... fourrez seulement un cadavre dans une malle, et vous serez connu tout de suite.

—Mettre un cadavre dans une malle ! C'est un mauvais moyen, sachez-le, pour faire disparaître le corps du diable.

—Si monsieur le juge voulait m'en indiquer un meilleur.

—Toto veut entrer à l'école Polytechnique, lui...

—Mon fils est plus modeste... il aspire seulement à être membre de la Société protectrice des animaux.

### Ecoliers et Ecolières

On fait depuis quelques années dans la presse étrangère, une campagne contre le surmenage des enfants, filles ou garçons, qui suivent les cours des collèges ou convents où on leur infuse la science à haute dose et l'hygiène à petites doses. A ce régime forcé, les enfants perdent leurs belles couleurs et, si on n'y prête pas attention, ils fléchissent, à la longue, par tomber malades. C'est aux parents de surveiller la santé de leurs enfants, leur développement physique : les maîtres ont assez à faire de surveiller leur développement intellectuel et moral. La pâleur habituelle du visage est l'indice de l'anémie, de l'appauvrissement du sang. Cet état vous le combattez facilement en faisant prendre à vos enfants les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. Le traitement n'exige pas un régime spécial et ne nuit en rien à la direction de leurs études : elles auront par contre pour effet de leur donner un surcroît de force pour faire face au surcroît de dépenses corporelles que leur impose leur cours d'études. Ces pilules se vendent à raison de 50c la boîte dans toutes les bonnes pharmacies ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant attiré au Canada.

—Grand-père, tu cherches ton râtelier?...

—Mais oui!...  
—Tiens, le voilà, il était resté dans le gâteau!

—La valse a l'air de vous fatiguer un peu, mademoiselle?

—Mon Dieu, monsieur, je ne serais pas étonnée si c'était plutôt les valseurs!

—Unedouche froide à notre ma'ade? Mais vous allez le faire claquer.

—Parfaitement, mais au moins, nous serons sûr de quoi il est mort.

—Je vous confie ma clientèle pendant mon absence. Ne me faites pas la blague de la guérir, surtout, mon cher confrère.

—Je lis sur ton carnet cette annotation : "bavard".

—Oh! tu sais, tante, nous autres femmes, c'est notre côté faible.

—Dire qu'à ton âge tu ne sais pas un mot d'histoire! et tu ne veux rien apprendre!

—Oh! tu sais, papa, moi, je ne suis pas curieux.

Si les riches dépensaient pour faire du bien aux pauvres le quart de ce qu'ils dépensent pour se faire du mal à eux-mêmes, le paupérisme disparaîtrait du globe.

Quand Paris prend du tabac toute la France éternue.

# 10c

## 402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'étonnant ouvrage de Pierre Salles :

## LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

# 10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 516 rue Craig, Montréal.

Nouvelle édition du ...

## JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL.

**LA VELOUTINE** Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth  
**HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.**  
Seule Recommandée à l'Exposition Universelle de 1889.  
**CH. FAÏ**, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.  
(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)



# Eau Radnor !

## EMBELLISSEZ VOTRE TEINT

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'eau minérale Radnor qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'eau minérale Radnor n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas. Avec cette boisson l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ AUX ENFANTS** **SIROP** **OU** **D<sup>r</sup> CODERRE**

**PILULES** **DE** **Noix Longues** **Composées** **De McGALE**

**POUR GUERISON CERTAINE** **DE TOUTES Affections bilieuses,** **Torpeur du Foie,**

**Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.**



## MEN CURED FREE.

HOMMES GUERIS GRATUITEMENT

Un remède abominablement efficace a été découvert pour guérir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons redonne la vigueur perdue, repare les ténues souches dans l'organisme et fait disparaître toute trace de desordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour ça qu'il sera heureux d'envoyer la recette dont les éléments sont tellement qu'une dépense insignifiante. La recette est donnée gratuitement. Tout ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à J. W. Knapp, M.D., 219 Hull Bldg., Detroit, Mich., et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

M. Prud'homme marchand, à un matelot de retour des îles, un magnifique perroquet.

Mais il ne parle pas, votre perroquet !

Faites pas attention, bourgeois, c'est l'émotion du voyage. Mais quand il aura passé huit jours avec votre femme, vous ne pourrez plus le faire taire.

### CHEZ LES ENFANTS

La gorge des enfants est un trésor délicat : au moindre embarras, donnez-leur du BAUME RHUMAL.



### HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

**GRATIS**

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 10 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

### A PROPOS D'HONNÉTÉTÉ



L'homme honnête c'est le plus noble travail sorti des mains de Dieu. Je n'en doute pas, mais il y a bien des gens honnêtes qui le seraient beaucoup moins s'ils entreprenaient de dire la vérité sur eux-mêmes.

## Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

On sait que, moyennant quelques sous, les réservistes ont le droit de se faire remplacer pour les corvées.

L'autre jour un réserviste appelle un ancien soldat :

Tiens, lui dit-il, voilà dix sous.

Quelle corvée aurai-je à faire ?

Tu embrasseras ma belle-mère qui arrive par le train de deux heures.

### Maux de Tête

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infailibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR ROY & BOIRE DRUG CO.

— Ce qu'il vous faut, c'est la campagne.

— Docteur, c'est bien mon rêve : une petite ferme avec des canards, des poules, des oies, ... en plein boulevard des Italiens.

## NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

### Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

— sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre incon vénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE" : O. ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Jenis, Montréal.

Après la revue à la chambrée :  
 Quand on les a tués, les lions, qu'est-ce qu'on en fait ?  
 On les mange, parbleu !  
 Manger du lion ? Je n'ai jamais entendu parler de ça !  
 — Non ? Eh bien, et le saucisson de Lyon avec quoi est-ce qu'on le fait ? Avec de la morue ?

# I. C. C.

## L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMÈDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois. **Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère**

Prix : 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.

116 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MORTIMER, 21 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les États-Unis.

Le marchand poli — Je n'ai pas de monnaie, monsieur : vous me paierez une autre fois.

Le client. — Mais si je venais à mourir ?

Le marchand (de plus en plus poli). Ça ne serait pas une grosse perte.

\* \*

En correctionnelle :  
 — Accusé, quel est votre âge ?  
 — Allons, mon président, faites pas l'enfant. J'ai trois ans de plus que la dernière fois !

### EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

The Book of the century hand-somely illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists.

have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND. (Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago

If you also wish to send postage, enclose 10 cts. Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

### GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscribers any amount desired. Subscriptions as low as \$1.00 will entitle donor to this daintily artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 8 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artist, this book could not have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND. (Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago

If you also wish to send postage, enclose 10 cts. Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

**Une Recette par Semaine**

PLUMPOUDING

Une douzaine d'œufs bien battus, six cuillerées de farine, trois demiards de lait frais, du raisin suivant le goût, de la muscade et cannelle un peu d'écorce d'orange bien pilée, un peu de suif de mouton; ébouillantez votre sac, et faites bouillir pendant trois heures, au bout d'une demi-heure que votre pouding aura bouilli, tournez-le et brassez le sac, afin que le raisin se mêle.

AUX VOYAGEURS

Qu'ils se gardent bien de se mettre en route sans se munir d'une provision de BAUME RHUMAL.

Notes d'un penseur :

La froideur, il n'y a rien de tel aujourd'hui pour jeter de la poudre aux yeux et pour réussir dans le monde. Il faut avoir l'air gelé pour qu'on nous attribue quelque valeur.

Voyez plutôt les marrons.

Quand ils sont chauds, on en a une grosse poignée pour deux sous.

Mais on les paie six francs la petite boîte s'ils sont glacés.

—Vous avez l'air d'un bon garçon...

—Ma première femme me le disait toujours : "Agénor, vous êtes comme les côtelettes... nature!"

—La chasse ne vous dit rien, mon cher député?

—Non... tuer des petits oiseaux quand on a chassé le "Ministre" toute l'année...

**Mme CASIMIR PAPINEAU**

Rapide L'Original, Qué.

Dit : "Depuis quatre ans j'étais malade; j'ai été deux ans malade au lit. Chaque fois que j'essayais de me lever, je perdais connaissance. J'avais de gros maux de tête et des étourdissements; j'avais le battement de cœur; je pensais toujours mourir de minute en minute. Je me suis fait soigner par trois médecins différents, sans résultat. Ils m'avaient condamnée. J'avais les membres engourdis, et les chairs me tremblaient. La digestion ne se faisait pas, et je ne dormais ni jour ni nuit. Mon mari était bien découragé. Au mois de mai, lorsque nous sommes allés aux Karibés L'Original, une de mes amies, Mde Joseph Forget, était retournée de la naissance de son enfant. Je lui ai recommandé les Pilules Rouges du Dr. Coderre, et aujourd'hui elle aussi est parfaitement guérie."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. à midi, jusqu'à 6 hrs. p.m. Dimanches exceptés. Entrez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre doivent être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 211 me Tremont, Boston, Mass.

Un professeur.

—Comment appelle-t-on le fils du czar?

—?

—Le czarowitch, petit ignorant!

—Alors, M'sieu, le fils de George Sand, doit s'appeler Sandwich.

Un caporal qui prend des leçons d'orthographe est en train de subir une dictée:

—Comment! lui dit le professeur, vous écrivez "aperevoir" avec deux p!

Enlevez-en un bien vite.

—Lequel!

**\$1000.00**

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

**Pin Rouge**

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

—Vous avez une belle voix?

—Une voix tellement de stentor que quand je chante devant un pomier, je fais tomber les pommes.

—Et comme repertoire, madame?

—Tout! à Carcassonne, c'est moi qui remplaçais les chœurs.

—Figurez-vous que ma cuisinière m'a plantée là et qu'il va me falloir faire le dîner de mon mari.

—Oh! pour une fois, il n'en mourra pas.

**ETES-VOUS SOURD ?**

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

**DR. DALTON'S AURAL CLINIC,**  
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

Réflexion d'un chasseur sur le champ d'action:

—Ce jeune lapin qu'on a pris avant-hier doit évidemment me ramener vers l'habitation de toute la famille.

Non, mille fois non, m'sieu, j'ai pas mis d'eau dans mon vin, mais histoire de bonifier l'eau de la ville, j'y mets du vin quelquefois.

—Vous n'entendez rien au spiritisme?

—Rien... j'ai l'eau essayer... je n'ai jamais pu faire revenir seulement un radis!

**The Jones Umbrella "Roof"**



**Recouvrez votre Parapluie**

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

**Dix Jours d'Essai Gratis.** Envoyez-nous si, et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

**QUOI FAIRE**—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: "Umbrella Economy", expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

**THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.**

**PLUMES ET DUVET**

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

**Montreal Feather Co.**

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.  
Tel. Bell Est 290.

LA MEILLEURE

**Machine à Laver**

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

**ET LA MOINS COUTEUSE**

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVOUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

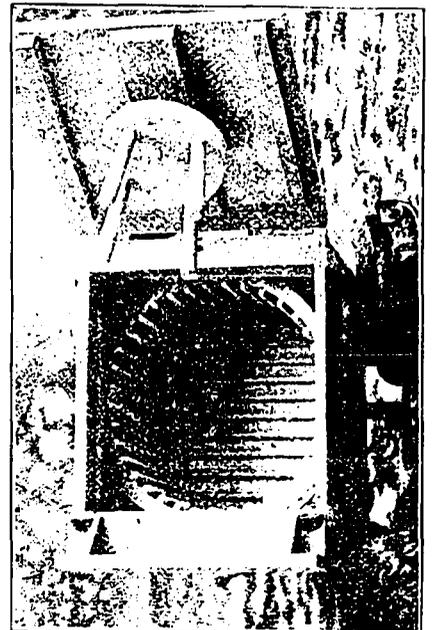
Est vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tondeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de toutes sortes faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire**

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale: 101 RUE DU PONT, QUÉBEC.



**LE ROI DES CIGARES A 5 CTS.** Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

**Extra Bon :**

**LE "LIBERTY,"** La Crème... des Cigares à 10c.



POUR LES  
**Bijouteries..**  
**..d'Etrenne**

LA VRAIE BONNE PLACE  
Pour les Acheter c'est chez

**J. M. Grothé**

1879 Rue Ste-Catherine, Montreal  
Porte voisine du Théâtre Français

Montres d'or ou d'argent pour Dames et Messieurs,  
grandes et petites, mais toutes garanties.  
Joncs - or solide pour Dames depuis \$1.50 en montant.  
Joncs - or solide pour Bébés d- puis \$0.75 en montant.  
Joncs de Mariage, une spécialité.  
Objets d'Art peints à la main.  
Boîtes à bijoux en vitres biseautées, avec fond capitonné.  
HORLOGERIE. ARGENTERIE, REPARATIONS.  
Satisfaction dans les Marchandises,  
Dans l'Ouvrage et dans les Prix.  
**Essai Gratuit de la Vue.**

**HEMORROIDES**

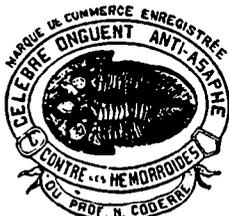
Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroides : une fois  
essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



**Le Rhumatisme  
et la Nervosité**

Sont guéris par nos bains laurés et  
électriques suivis d'un massage élec-  
trique et manuel. Ce traitement sur-  
passe tous les autres.

OUVERT JOUR ET NUIT

**BAINS LAURENTIENS**

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. - Le lundi matin et le  
mercredi après-midi.

**Prolongation de la Vie**

Il semblerait, à voir la statistique des décès  
dans cette fin de ce dix-neuvième siècle, que l'art  
de vieillir se perd de plus en plus. Avec l'exis-  
tence à toute vapeur que nous menons et à la-  
quelle la lutte pour la vie nous empêche de  
nous soustraire, "on vit double" suivant une  
expression populaire, c'est-à-dire que l'on s'use  
deux fois plus vite. Pourquoi ? parce que l'on  
n'a pas souvent la bonne inspiration de s'appliquer  
à la dépense de forces au moyen d'une hygiène  
bien comprise. Le sang s'appauvrit, le système  
nerveux souffre de cette inanition, il s'en suit  
une diminution progressive de notre vitalité :  
c'est la vieillesse prématurée messagère d'une  
fin prochaine. Et cependant, si nous voulions...  
nous trouverions dans les Pilules de Longue Vie  
du Chimiste Bonard tous les éléments néces-  
saires à la reconstruction d'un sang nouveau...  
une seconde jeunesse. Demandez-en une boîte  
à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M.  
L. R. Baridon, le pharmacien chimiste, 202 rue  
St-Denis, est le dépositaire général.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - Solution du Problème No 213



**PRIMES DOUBLÉES**

Vu l'abondance des réponses au Casse-tête de Noël, le SAMEDI a doublé  
le nombre de primes. C'est une marque d'appréciation qu'il veut par là don-  
ner à sa vaste et fidèle clientèle.

Ont trouvé la solution juste : Mmes E Brabant, Brousseau, J Brunelle, H N Cadieux, G Cam-  
pion, G Carle, J G Caron, J Cartier, J Casgrain  
J Champoux, L Charpentier, A Chasselut, D  
Collette, E Courtois, D Côté, F Cunningham,  
E Coulon, C Cousineau, P Devecchio, R Des-  
Georges, J DeLadurayate, A Desmarais, D  
Despins, C Dorval, V Drolet, A Duhamel, P F  
Dumas, J L Duplessis, J Dupuis, L Durocher,  
E Etienne, H Filiatrault, H Filion, J A Forest,  
A Fortier, J Franceur, J L French, R Gagnon,  
A Galarneau, D Gascon, F Gauthier, F Genest,  
P Giguac, M Giroux, A Gendron, F Graneline,  
N Grenier, N Guillaume, O Guimard, N Henley,  
B Hogue, R Labolle, E Lafond, J Lafortune,  
S Lajeunesse, J Lamer, P Laprairie, A Lal-  
chelle, A Lebrun, O Legault, A Léonard, M  
Levéque, O Malo, M S Malo, Q Marchand, F X  
Martin, J A Mercier, A Meunier, E C Migne-  
ron, N Miron, A Morin, L Morin, O Motard, A  
Nadeau, M Neuville, A O'Heir, O Paquette, N  
Paquin, A Payette, E Pelland, E Pelletier, J  
Perron, R Perrault, Ad Perron, Al Perron, E  
Picard, J G Pilon, S Poirier, E Poissant, J A  
Portelance, E Proulx, E Renaud, J Renaud, J  
Rheume, E Richard, P O Richard, J A Ro-  
berge, D Robichaud, R Robillard, C Robinson,  
S Sarazin, I Sasseville, D Savard, J Smard  
Hls, J W Jacques, J St-Onge, E Tardif, E Théo-  
ret, R Therrien, D Thibault, E Thibault, J  
Thouin, A Tremblay, L Tremblay, T Tremblay,  
A Turcotte, A Vallée, J Vandenberghe, S  
Venne, G White, Montréal, Mlle F Mercier,  
L'Ange-Gardien, Rouville : M V Huot, An-  
cienne Lorette : Mlle A Blanchette, M E Ga-  
gnon, Arthabaskaville : Mlle L Côté, Bagot-  
ville, Chicoutimi : Mlle Eva Garand, MM J A  
Bédard, A Choquette, Beauharnois : Mlle D St-  
Hilaire, M T Jacot, Beauce Jonction : M J N

**COUPON - PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No \_\_\_\_\_

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

Cantin, Bélaire, Portneuf; M J B Cabana, Belœil; M H Comtois, Belœil Station; Moïses L Inourey, L'Ange, Berthierville; Mlle R St-Laurent, Brompton Falls; Mlle B Guy, Calumet, Argenteuil; Mlle E Meunier, A Richedeau, Chambly Bassin; Mlle D Dufort, M J R Picard, Charlemagne; M N Coureux, Chaudière Bassin, Lévis; Mlle B Dumouchel, M N Laberge, Châteauguay; Mlle J A Tessier-Laplante, D Fournier, Chutes Montmorency; Mlle A David, B Guibord, Victor et Clément Rochon, Clarence Creek, Ont; Mme Ed Lord, Mlle O Birs, L Vandandaigne, M Laitais, MM E C Paradis, H Hebert, Coaticook; MM A Clusiau, S Lorie, Côteau Station; Mlle M L Heri, Côte Visitation; MM G Darche, C E Pinsonnault, Danville; M O Cadotte, DeLormier; Mme J O Bérubé, D'Isradl; Mme J V A Pilon, Duncan Station; Mme Art Marcotte, Mlle A Bouquet, MM D Crovier, W O F Paul, Un inconnu, Drummondville; M A Bouchard, Eboulements; M H Philie, Farnham; Mlle A Fortin, Rossignol, M L Lapare, Fraserville Station; Mlle C Lapointe, Gauthier Station; Mlle C Synek, Gracefield; Mlle A Massé, Granby; M A Bonneau, Hadlow Cove, South Quebec; M E Proulx, Hawkesbury, Ont; Mme L Allard, F X Rousseau, M C Dumais, Healeyville, près Québec; Mme A Foucault, Mlle M L Boivin, A Chénier, C Durocher, M O Gaurvrau, A Carleau, M Dumais, MM Chs DeRepentigny, N Gauthier, J Larose, L Madore, F Miron, Hull; M A Dutoir, He Bizard; Mlle B Larocque, M A Arbour, Ant Beauvoisin, E Desrochers, J Dufault, E Joly, I A Lafortune, Joliette; Mlle Marie A Paradis, Kamouraska; M A Charnaud, Kingsbury Station; MM A A Nard, J E Sauvageau, Lachevrotière; Mme J I Leclerc, Mlle J Deslauriers, MM T Charette, H. Daoust, Lachino; MM E Durand, O. Lachance, J Royer, Lac Mégantic; Mme L McGo, Mlle M Brousseau, Laprairie; Mlle L Dorion, MM T Charette (collège), G Dorion, L Dubé, A Forest (collège), L'Assomption; Mlle M Armand, Epiphanie; Mlle R D Bégin, A Darveau, C Dugal, E Fortier, E Marnet, M Paquet, MM O Carrier, A Kayser, Chs Gosselin, G Minguay, Lévis; M J Langlais, Lamoignon; Mlle I Chausse, E Léonard, A Maillet, D Roch, MM N Durocher, A Lachapelle, Longue Pointe; Mlle E Sénécal, A Tremblay, MM D Benoit, L Benoit, E Dubuc, J Brossard Longueuil; Mlle C Mareau, Lyster Station; M M D Langlois, J Tremblay, Magog; Mme J B A Quintal, Mlle E Larivée, M C Grandin, Maisonneuve; Mme J N Ledoux, M E Frégeon, Marieville; Mlle H Bernier, MM A Rouleau, L Bernier, Mutano; M A T Bruneau (collège St-Joseph), Monrovia, N B; M J A Garon, Metabetchouan; Mme P Robert, Mlle M L Galarneau, MM A Berrichon, A Desnoyers, Mile Ead; Mlle Alzire Blouin, Mirabel, D M; M E Major, Montebello; Mme J A René, Moose Park; M E Leclerc, Montmagny; Mlle A Vaivo, New Edinbourg, Ont; Mmes Dr L Désilets, Vre F Henej, H Lespérance, P Thibodeau, Mlle A O'Slaughnessy, MM E M P Chapudaine, F Charland, J Côté, H Duguay, D René, Nicolet; M J Caron, Côte St-Luc; Rvd Frère Berchman, Notre-Dame des Neiges; Mlle A Labelle, North Coaticook; Mmes E Gagnon, E Rivard, Mlle M Crozeau, A Hudon, G Julien, A Lalonde, A Lemieux, A Lépine, L L Heureux, A Rodrigue, M Roy, C St-Pierre, J Trépanier, V Brunette, MM C Alain, J Bédard, E Boulay, A Danis, E Gauthier, J R Grant, A Lalonde, E Lalonde, G Laurin, A Lebeau, H McKray, M A Rattey, Un inconnu, Ottawa; Mme A Bélaire, Pierreville; Mlle E Tardif, MM A Carrier, A Huard, Plessisville; Mlle A Carrière, A Jassin, E Legault, MM E Cousineau, H Parent, Pointe-Clair; M R Colerette, Pointe-aux-Trembles; M W Vermette, Pont Etchemin; Mme J Bocher, Pont Maskinongy; Mme Chs Wilson, B P Poire, Mlle V Bigué, M W Bertrand, Portneuf; Mmes E Caron, A Guay, T de Lachevrotière, D Lemieux, A Paquet, Mlle B Baudry, C Bédard, E Bélanger, A Blais, A Boivin, E Gingras, A Hutcheson, S S Lachance, A Laprise, L Laroche, J Mahoux, L Matte, E Nolin, A Patry, H Poliquin, E Alarie, MM L Amyot, L J Allard, M Armaly, P Bazin, J Dorome, A Dumais, R A Faucher, J Fontaine, P Hamel, G Hude, P Langlois, J Legaré, A Marticotte, A Marselatte, E Mathurier, E Parent, E Patry, G Perrin, P Richard, J O Rochette, A Rodrigue, J Simard, P H Tardivel, Québec; Mme L R Gingras; Racine, P Q; M E Bessette, Richelieu, C de Rouville; M E Sabourin, Rigaud; Mlle M L Fournier, Rimouski; M G Leduc, Rivière Gentilly; Mmes J A Langlais, L P Proulx, Mlle B Lachance, A Lamothe, E Langlais, A McKinnon, B Thériault, N H Delisle, E Dumont, J Fortier, R Papineau, J Rheaume, Rivière-du-Loup (en bas); Mlle J Langlais, Rivière-Ouelle; M V Lecrau, Rockland, Ont; Mme O Crateau, Mlle A Dubois, M J Genest, A Lefebvre, MM L L Couture, A Dubuc, L P Genest, P Leblanc, D L Lippé, E Quessnel, E M St-Cyr, E Poudr, au fils, J E Duquette, Sherbrooke; M L Bouchard, Sillery Cove; M J Boisvert, Somerset; Mme J Girard, J F R Latraverse, Mlle A Boucher, A Guévremont, L Joubert, A Laperle, L Leblanc, P Cardin, A Cartier, E Caubon, N Cournoyer, A Lizotte, J O Pélouquin, Sorel; G Huard, Sutton; Mme J H Giroaux, Mlle B Guindard, M D Ouellette, Ste Agathe des Monts; M J B Sansfaçon, Jeune Lorette; Mlle M A Coulombe, Ste Angèle de Laval; Mlle J Lapointe, Ste Anne de Beauport; Mmes O Bigué, J A Fréchet, J H Gervais, W Godin, D Lanouette, Mlle A Beaudin, A Godin, MM J A Angers, Z J Grignon, L St Jacques, Ste Anne de la Pêrade; Mme Dr M Wainish, Mlle D Gagnon, M J Belisle, Ste Anne des Plaines; Mme V E S Hudon, Ste Anne de la Pocatière; M G Gauthier, St Barthélemy, Berthier; Mme I Leduc, St Benoit, D M; Mlle M Bétournay, St Boniface, Man; Mme E Bernard, St Bruno, Delle M R Daigault, M P E Tremblay, St Bruno; Mlle A Lemay, St Camille; M D L Dusseau, St Casimir; Mlle Yvonne Jarry, B Massé, St-Césaire; Mlle G Létourneau, B A Jongtin, St Constant; Mlle B Théoret, MM F X Boyer, A Dausserau, E Itznevire, E Lécuyer, T Reynaud, R St Julien, Ste Cunégonde; Mlle F A Desorey, St Cuthbert; M J Chartier, St Damase; Mlle G Blais, M L P Dusseau, St David de Lévis; M J B Gévy, St Dominique, Sagot; Mlle Bernad, St Ephrem d'Upton; Mlle P Longchamp,

St Ephrom Station; Mlle A Fleury, St Félix, Cap Rouge; Mlle A Aubin, Marie Dupont, Ste Flavie de Rimouski; Mlle A Vincent, St Guillaume Station; Mlle L Balzarotti, Mlle C Bélanger, MM A Bussière, E Carrier, M Gaudreau, St Henri, Lévis; Mmes H Lepage, Z Trudeau, Mlle A Bélanger, A Desonnurs, M J Leduc, J Lenoir, I Roy, J Villemain, MM D Armand, W Barette, Alf Charland, L Larose, R Rheaume, H Roso, St Henri, Montréal; Mmes V Chartier, J E Lamothe, D Routhier, Mlle L Barbeau, I Beauré, Z Chalin, J Chartrand, T Cardor, A Duchesneau, R Dupont, A Girard, M Jacques, M L Laliberté, A Moncau, A Pault, L B Routhier, B Tétrault, MM F X Charro, R Desautels, L Goulet, E Guertin, R Guy (seminaire), E Lagasse, L Lappès, O Meyour, G Paquet, C G Racicot, L Reeves, L Reeves, N Savaria, Y Valin, St-Hyacinthe; MM E Molancon, J Poirier, St-Jacques l'Actif; Mlle A Barsalou, M Pichard, MM L R Bourassa, G Langlois, A Lablanc, T Simard, L Simard, E Thiboudeau, St-Jean; Mlle C Vermette, St-Jean Chrystostome; Mme O Royal, Mlle A Daoust, MM A Clavel, E Dacoteau, H S Denis, J N Desjardins, J N E Donaldson, A Morin, O Rochette, A Simard, R Villemerre, St-Jérôme, Terrebonne; Mlle A Legendre, A Roy, M Audy, St-Joseph, Beauce; Mlle M L Roy, Village Lauzon, Lévis; Mlle G Tremblay, P Leclerc, St-Joseph, Lévis; Mlle R Béland, Ste-Julie de Somerset; M J E Marcell, Ste-Julie de Mégantic; M A Marcell, collège St-Laurent; Mlle J Thaurette, St-Lazare; Mlle A T Parisien, St-Léon, Manitoba; Mlle R Gaurvrau, T Grandmaison, St-Lin; Mlle B C de Lachevrotière, St-Louis de Lotbinière; A Lepage, St-Louis de Gonzague; Mlle A Many, P Marceau, St-Luc; Mlle M André, J J Côté, Ste-Luce, Rimouski; Mlle J Sauriol, St-Martin; Mlle McLaughan, Sainte-Martine; Demoiselles A Bélanger, A Ménard, B Vézina, E Dugal, St-Michel de Bellechasse; Mlle A Michaud, St-Octave de Métié; Mlle E Duhamel, St-Ons; O Poirier, St-Polycarpe; J Labrecque, St-Raphaël; Mlle A Bor-nais, L Greffard, M Readman, J E Maranda, St-Raymond, Portneuf; Mlle F Lefort, A Poirier, St-Remi; P Hamel, St-Roch des Annales; Mlle A A Arél, B Bédard, A Falardéau, E Filion, E Lacasse, M Manette, E Roy, P Andrews, A Boulin, J E Bergeron, J Bérubé, L Berlin, L Bogue, A Boisioly, O Dallaire, J Galarneau, G Gaultin, P Gaultin, A Huard, G Lagacé, J L Lamonde, E Laroche, O Paquet, H Sansfaçon, H Simard, St-Roch de Québec; Mlle A Carrier, D Topping, L Duperré, L J St-Hilaire, St-Romald; Mlle E Villeneuve, Ste-Rose de Laval; Mlle R Fortin, Ste-Rose de Dégel; Mlle A Collet, M Godbout, E Beaulac, G Boucher, C Caouette, M Huard, J Bélanger, L Boivin, H Charrest, L Deslisle, A Dion, G Dion, A Dion, F Laharre, A Morency, A Perreault, O Portugais, J Roussel, St-Sauveur, Québec; A Paradis, St-Sébastien d'Aylmer; Mlle C d'Anjou, St-Simon de Rimouski; Mme J Boleau, St-Télesphore; Mme V Jolin, Ste-Thérèse, Mme J O Picard, St-Ildore d'Acton; Mlle D Leclair, Y Lefebvre, H Deschambault, J A Robillard, Ste-Thérèse; Mme Primeau, St-Stanislas de Koka; E Allard, D Lefrère, St-Thomas de Pierreville, Mlle A Tourigny, St-Valère de Bintrude; Mme J A Vallée, St-Victor, Beauce; MM A Gondreau, W Lefebvre, St-Zéphirin de Courval; Mme J Lajenness, Mlle M R Brossard, Terrebonne; Mlle A Lamothe, Thetford Mines; Mlle M Champoux, C Dubé, A Godin, C Lasonde, H Picard; I G Baptist, H Bailey, A Corbeil, J C Dion, A P Gagnon, W Goutin, A R Shelyn, Trois Rivières; Mlle E Amyot, Y Côté, B Deltapentigny, A Laberge, A St-Louis, John Durnin, S E M Goulet, Valleyfield; Mlle A Simard, Varennes; J B A Valois, Vaudreuil; J N L Chagnon, Verchères; E Gaudet, A Letourneau, Victoriaville; Mlle A Ouellette, Villa Mastai, Québec; H A Desmarais, O Lajoie, Waterloo; Mme A J Wait, Winnipeg; Mlle E Héroux; E Lacerte, Yama-chiche; J Schoos, Artic Centre, R I; S Leblond, Auburn, Me; Mme J Rousseau, Dlle O Grenier, Dlle M LeVasseur; W Joliveau, A Thibault, Augusta, Me; O Dussault, C Guimond, Berlin, N H; Mlle M Lavertu, J Fortier, A Olivier, Berlin Falls, N H; E Aubert, J B Landry, Biddford, Me; Mme M Bernier, Dlle A Desbiens; J Dubé, M Thérberge, Brunswick, Me; Mlle A Rivard; O Lévesque, Central Falls, R I; E Larivière, Chicopee, Mass; Mademoiselle R Saint-Jean, Chicopee Falls, Mass; Madame E B Hepwell, Mlle N Nolin, V Shepard, Claremont, N H; Mlle Mollenr, E Oumette; A V Brouillette, Cohoes, N Y; G Ruolland, Dover, N H; Mme J Rioux, East Barre, Vt; Dlle E de Champlain, East Barington, N H; W Mayer, East Hampton, Mass; Mme A Bouchard, Dlle J Carrier, A Grégoire, C Lévesque; A Bérard, E Degagué, A J Fournier, A Lemieux, E Lussier, J A Paradis, J Plinac, A Plante, T Sirois, Fall River, Mass; Mme E Rhault, C Lajoie, Haverhill, Mass; E Bernard, Dme J Martineau, Dlle P Boucher, A Ménard, E Tremblay, H Authier; A P Barré, J Courtois, Azarie Ducharme, Léon Maigré, Procelas Samson, Holyoke, Mass; Mme Omer Camiré, Dlle Rosanna Bolduc, Arthur Lavigne, Willbrood Plesret, Adrien St-Laur-ent, Lawrence, Mass; Isidore Beaulieu, Jos Binette, Dme Napoléon Bolduc, Dlle Anna Lavolette, Delle Rose Anna Lavoie, Dlle Lisa Moreau, Dlle A Paquette, A Popin, O Perreault, M St-Hilaire, Louis Champagno, A Fortier, P Laroque, L Larose, Jos A Leclair, Isidore Marquis, A Thibault, Lewiston, Maine; J Gravel, Dme A J Mélancon, Dlle R Caron, L Courtois, L Fortier, J Hamel, G Hamel, E Houle, J Hubert, I Lafond, T Lampron, H Lepage, M Morin, M Paquet, C Paquin, C Pérusse, Lea Leroux, E Sauvageau, V Sauyer, E Therese, Clovis Arcand, A Barry, N P Bouley, G E Caiaso, F M Côté, J B Desrosiers, P Ducharme, A Favre, O Gagnon, L Guilmette, E Guy, U Levasseur, Lowell, Mass; A Dubois, Lynn, Mass; Dlle Yvonne Charbonneau, M Côté, Manching, Mass; Dme V Boisvert, Jos Joubert, Dme J Lefebvre, J O Provencher, Dlle L Beauséjour, D B-unette, G Bienvenu, M Bourvail, L Fontaine, A Leblanc, M Nadeau, A Perreault, J Phanoif, M St-Onge, Charles Bettez, E Boudreau, A Chaine, J Dionne, E Dionne, P Fontaine, I Gagné, A Gauthier, E Gervais, A Grégoire, P

(Greenwood, A Hogue, G Martineau, D Row, J Vadeboncoeur, Manchester, Mass; Dlle Eva Langlois, P A Sancyou, Malboro, Mass; Dmes P Cournoyer, R Côté, Delle M Robergo, S Viau, Joseph Buzinet, W F Gaurvin, Manville, R I; Dlle A Adams, B April, M Dubé, E Lévesque, L Morin, C Ouellette, M Plourde, Jos Boucher, Jules Bouvier, N Chaput, J Dionne, E Dupras, Nashua, N H; Mmes M Duval, F Lacroix, P Lamontagne, E Mollour, A Dion, Delle J Sepiro, E Nolin, Rose Vincent, New Bedford, Mass; H Magnant, V H Robillard, New Bedford, Mass; R Cardinal, B Cardinal, Howon, Conn; Dme M Noury, J M Blanchard, J H Dellande, E Marondet, E Pignon, Nouvelle-Orléans; E Delisle, North Adams, Mass; H Gohell, North-bridge, Mass; Dlle J Vandal, Grosvenor Dale, Conn; Dme J Leduc, Northampton, Mass; Dme A Lavoie, Old Town, Maine; Dme R Draxton, Delle V Gagnon, E Lefebvre, P April, A Breault, Salem; P Dubé, Saco, Maine; Dme P Bélanger, M L Dion, A Lauzon, L Morin, Somersworth, N H; Dme D Bernier, J P Perreault, Taftville, Maine; Dme G Lefebvre, Delle V Dugas, M L Paquette, A Gervais, Tree-Rivers, Mass; Dlle A Tremblay, Thorndike, Mass; Dme P Bernier, Tupper Lake, N Y; Delle A Bouchard, R Emard, A Bonnavoy, Dme C Guimond, Ware, Mass; Dme J E Contu, Whitefield, N H; A Mauri-cc, Williamsett, Mass; H Poissant, Delle E Dohayo, L Lamoureux, J Sheffer, Winski, Vermont; Dlle D Huot, A Guérin, G Richer, G Tardif, Manchester, N H; Dme A Chenet-te, Dlle D Ducharme, M L G Langtau S Pa-gé, M P Loyer, Cumberland, Woomsocket; C Caron, G Charro, J Courville, L J Côté, A Després, F Massé, Worcester. Dlle I Diotte, M J F St-Cyr, Dme J V Vignault, MM A Goullin, G Bergeron, A Robbins, P Franceour, A Léger, Montréal.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M A R Shebyn, (Trois-Rivières, Q; D Tooping, (St-Romald de Lévis, Q); A L Langovin, 1021 St-Denis, (Montréal, Q); Dmo I P Proulx, (Ri-vière du Loup en Bas, Q); C Brodour, 97 St-Jacques, (Montréal, Q); M C E Pinsonnault, (Danville, Q); Dlle A Lefebvre, (Sherbrooke, Q); Dlle E Tardif, (Plessisville, Q); Dlle Rosanna Bolduc, 119 Valley St, (Lawrence, Mass); Dlle A Roy, (St Joseph de Beauce, Q).

Les dix personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Ce sont les jeunes Alcibiade Léger, (12 ans), Nazaire Henley, (12 ans), Georges Campion, (11 ans), qui ont tiré les numéros de l'urne.

—Ton grand-père est mort hier soir! C'était un original, avait-il bien toute sa tête?

—Ma foi, je ne pourrai guère le dire avant de connaître son testament.

Les grands rois ont besoin de grands ministres, et les ayant trouvés, savent les garder.

LES ENFANTS

Grandissent et se développent au régime de

**LA PEPTONINE**

Aliment Pur, Stérilisé, recommandé par les autorités médicales.

Les personnes qui en font usage pour leurs jeunes enfants en disent de grand bien.

Gros: F. COURSOL, 383 Av. de l'Hôtel-de-ville, Montréal.

**25 LA GRANDE BOITE**

**Vieilles... Argenteries**

Remises à Neuf

Par la

**Royal Silver Plate Co.**

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE St-LAMBERT Montréal

Téléphon. Bell. Main 683

Entre messagers: —Tiens, te voilà! as-tu le temps de venir vider un litre en causant? —J'en ai bien, j'ai qu'une dizaine de télégrammes à porter... après.

—Pas honteux de toujours vous griser de la sorte? —Innocente victime de mes parents, mon brigadier, ils m'ont voué au bleu dès ma naissance.

—Notre confrère le Dr N... mais c'est un vantard... —Qui en dit plus qu'il n'en pense.

—Moi, madame! avant une opération je prends toujours Paris du malade! —Alors, docteur, à quoi sert l'opération? —Je suis l'accordeur de piano... —Mais... je ne vous ai pas prié de venir! —En effet, madame, ce sont vos voisins qui m'ont envoyé...

—Alors, votre complice vous a aidé en rouant de coups la malheureuse victime? —Il a ou cette extrême bonté, mon président, il faut bien s'en traider un peu en ce bas monde.

—Et de quoi est-il mort? —Est-ce qu'on savait seulement de quoi il vivait!

Toute énergie morale est de l'amour transformé.

—Je ne comprends rien à mon baromètre: quand il est au beau... il pleut. —Cela se comprend... il marque une belle pluie.

Pour être malhonnête sans remords, il faut avoir commencé tout petit.

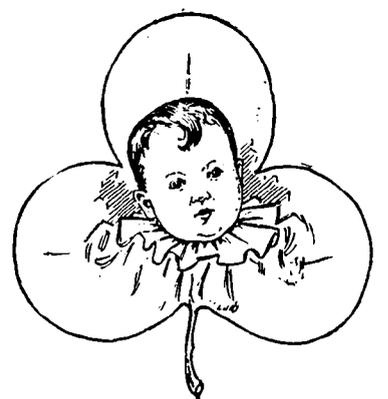
**P. G. MOUNT, E. E. Ph.**

Opticien Diplômé

Examen de la Vue GRATUITEMENT

Assortiment complet d'Optique

A la PHARMACIE ST-DENIS





## IL Nourrit la Mère et l'Enfant

### LE VIN ST-MICHEL

ce célèbre tonique français est indispensable à la jeune mère qui veut avoir le bonheur de nourrir son enfant.

Sous l'influence de ce vin généreux, la jeune femme pâle, faible, amaigrie, reprendra ses forces abattues par la maladie. La pâleur disparaîtra pour faire place au teint rosé, l'appétit sera bon, et la digestion facile. Le



infuse dans le sang les principes d'alimentation généreuse et abondante, dont profitent à la fois la mère et l'enfant. Les muscles du bébé se développeront, il sera plein de vie, souriant, turbulent, son esprit se réveillera et bientôt il reprendra son embonpoint et ses vives couleurs sous les

Baisers heureux de sa Mère attendrie.

Téléphone Bell : Main 1387.

# Royal Silver Plate Co.

## PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Vieilles Argenteries Remises à Neuf.

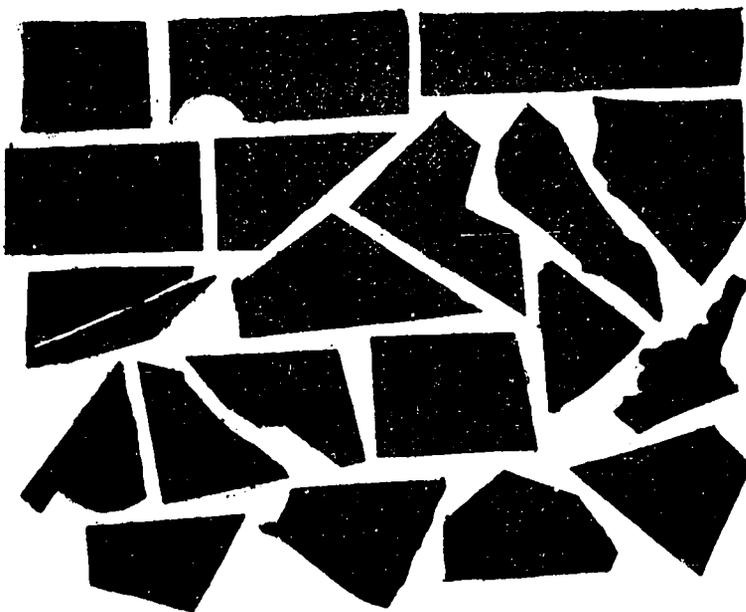
Spécialité : Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE ST-LAMBERT, - - - MONTREAL

### SUPRÊME BONHEUR

Rien ne nous fait plaisir comme un compliment que nous savons ne pas avoir mérité.

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 215



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : UN PAIR ANGLAIS. (A noter: le sujet, cette fois, est en blanc et non en noir).

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 10 janvier, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 30 centins en argent.

## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les œufs qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.



La...

# Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 24 Janvier 1900

1 Lot de.....	\$10,000
1 " ".....	4,000
1 " ".....	2,000
1 " ".....	1,000
2 " ".....	600
5 " ".....	200
20 " ".....	60
60 " ".....	25
100 " ".....	10
200 " ".....	20
300 " ".....	12
500 " ".....	8

### LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " ".....	12
100 " ".....	8

### LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 1
999 " ".....	1

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

## Les Femmes

qui désirent apprendre à prévenir et guérir les maladies particulières à leur sexe, et qui veulent devenir fortes, heureuses et pleines de santé, au lieu d'être souffrantes, faibles et misérables, devraient écrire à Madame Julia C. Richard pour son

## LIVRE GRATIS

"La Santé de la Femme"

Il contient des conseils d'une grande valeur pour la fille, l'épouse ou la mère, et toute femme devrait en avoir une copie.

Mme JULIA C. RICHARD, Boîte 996, Montréal

—Superbe, cette toile!  
—Ça?... Allons donc!... il y a au moins 30 de coton dedans.

### LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

—Maintenant que ta pièce a réussi, tu vas pouvoir solder tes créanciers?  
—Inutile! ils préféreront garder mes billets comme autographe d'une célébrité!

\*\*

—Et vous, monsieur Guy, de quoi jouez-vous?

—Moi! comtesse, des tours pendables à ma famille!



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

## POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

## Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

## Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.